Fran
Duclos, Charles Pinot. 1704-1772

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES MŒURS

DE CE SIÉCLE.

A AMSTERDAM,
Aux dépens de la Compagnie.
M. DCC. LI.

Università degli
BIBLIOTHECA
Ottaviano

BJ
311
.D8
1751
Coll. spéc.

TABLE
DES
CHAPITRES.

CHAP. I. *Sur les Mœurs en général*, Pag. 6
CHAP. II. *Sur l'Education*, 29
CHAP. III. *Sur la Probité, la Vertu & l'Honneur*, 67
CHAP. IV. *Sur la Réputation & la Renommée*, 105
CHAP. V. *Sur les grands Seigneurs*, 143
CHAP. VI. *Sur le Crédit*, 154
CHAP. VII. *Sur les Gens à la mode*, 170

CHAP. VIII. *Sur le Ridicule, la Singularité & l'Affectation*, 198
CHAP. IX. *Sur les Gens de Fortune*, 216
CHAP. X. *Sur les Gens de Lettres*, 243
CHAP. XI. *Sur la Manie du bel Esprit*, 270
CHAP. XII. *Sur le Rapport de l'Esprit & du Caractére*, 308
CHAP. XIII. *Sur l'Estime & le Respect*, 525
CHAP. XIV. *Sur le prix réel des choses.* 351

CONSI-

CONSIDÉRATIONS SUR LES MŒURS DE CE SIÉCLE.

INTRODUCTION.

J'Ai vécu, je voudrois être utile à ceux qui ont à vivre. Voilà le motif qui m'engage à raſſembler quelques réflexions ſur

les objets qui m'ont frappé dans le monde. Les ſciences n'ont fait de vrais progrès que depuis qu'on travaille à éclaircir, détruire ou confirmer les ſyſtêmes par l'expérience, l'examen & la confrontation des faits. C'eſt ainſi qu'on en devroit uſer à l'égard de la ſcience des mœurs. Nous avons quelques bons Ouvrages ſur cette matiére ; mais comme il arrive des révolutions dans les mœurs, les obſervations faites dans un tems ne ſont pas exactement applicables à un autre. Les principes puiſés dans la nature ſont toujours ſubſiſtans ; mais pour s'aſſurer de leur vérité, il faut ſur-tout obſerver les

les différentes formes qui les déguiſent, ſans les altérer, & qui par leur liaiſon avec les principes, tendent de plus en plus à les confirmer.

Il ſeroit donc à ſouhaiter que ceux qui ont été à portée de connoître les hommes, fiſſent part de leurs obſervations. Elles ſeroient auſſi utiles à la ſcience des mœurs, que les Journaux des navigateurs l'ont été à la navigation. Des faits & des obſervations ſuivies, tendent néceſſairement à la découverte des principes; au lieu que des principes purement ſpéculatifs ſont rarement ſûrs, ont encore plus rarement une application fixe, & tom-

bent ſouvent dans le vague des ſyſtêmes.

Je me ſuis propoſé, en conſidérant les mœurs, de démêler dans la conduite des hommes quels en ſont les principes, & peut-être de concilier leurs contradictions. Les hommes ne ſont inconſéquens dans leurs actions, que parce qu'ils ſont inconſtans dans leurs principes.

Quoique cet Ouvrage ſemble avoir pour objet particulier la connoiſſance des mœurs de ce Siécle, j'eſpére que l'examen des mœurs actuelles pourra ſervir à faire connoître l'homme de tous les tems.

Pour mettre plus d'ordre & de

de clarté dans les différens Articles que je me propoſe de traiter, je les diſtribuerai par Chapitres. Je choiſirai les ſujets qui me paroîtront les plus importans, & dont l'application eſt la plus fréquente & la plus étendue, & je tâcherai par leur réunion de les faire concourir à un même but, qui eſt la connoiſſance des mœurs. J'eſpére que mes idées s'éloigneront également de la licence & de l'eſprit de ſervitude; mais j'uſerai en Citoyen de la liberté dont la vérité a beſoin.

Si l'Ouvrage plaît, j'en ſerai très-flâté; s'il eſt utile, j'en ſerai encore plus content.

CHAPITRE PREMIER.

Sur les Mœurs en général.

AVANT que de parler des mœurs, commençons par déterminer les idées qu'on attache à ce terme ; je dis les idées, car il eſt du nombre de ceux qui loin d'avoir des ſynonimes, reçoivent pluſieurs acceptions.

Les mœurs, en parlant d'un particulier & de la vie privée, ne ſignifient autre choſe que la pratique des vertus morales, ou le déréglement de la conduite, ſuivant que ce terme eſt pris

pris en bien ou en mal. Mais relativement à une nation, cela s'entend de ſes coutumes, de ſes uſages, non pas de ceux qui indifférens par eux-mêmes ſont du reſſort d'une mode arbitraire; mais des uſages qui influent ſur la maniére de penſer, de ſentir & d'agir, ou qui en dépendent. C'eſt ſous cet aſpect que je conſidére les mœurs.

On auroit tort de s'imaginer que de telles conſidérations ne ſoient que des idées ſpéculatives. L'erreur où l'on pourroit être à ce ſujet, vient de ce que pluſieurs de ceux qui ont écrit ſur la morale, commencent par ſuppoſer que l'homme n'eſt qu'un compoſé

de miſére & de corruption, & qu'il ne peut rien produire d'eſtimable. Ce ſyſtême eſt auſſi faux que dangereux. Les hommes ſont également capables du bien & du mal; ils peuvent être corrigés, puiſqu'ils peuvent ſe pervertir; autrement, pourquoi punir, pourquoi récompenſer, pourquoi inſtruire ? Mais pour être en droit de reprendre les hommes, & en état de les corriger, il faudroit d'abord aimer l'humanité, & l'on ſeroit alors à leur égard juſte ſans dureté, & indulgent ſans lâcheté.

Les hommes ſont, dit-on, pleins d'amour propre, & attachés à leur intérêt. Eh bien,

partons

partons de-là. Ces diſpoſitions n'ont rien par elles-mêmes de vicieux, elles deviennent bonnes ou mauvaiſes par les effets qu'elles produiſent. C'eſt la ſéve des plantes, on n'en doit juger que par leurs fruits. Que deviendroit la ſociété, ſi on la privoit de ſes reſſorts, ſi on en retranchoit les paſſions ? Qu'on apprenne aux hommes à s'aimer relativement les uns aux autres, qu'on leur en prouve la néceſſité pour leur bonheur. On peut leur démontrer que leur gloire & leur intérêt ne ſe trouvent que dans la pratique de leurs devoirs. On ne les trompe que pour les rendre plus malheureux ; ſur l'idée

dée humiliante qu'on leur donne d'eux-mêmes, ils peuvent être criminels, ſans en rougir. Pour les rendre meilleurs, il ne faut que les éclairer : le crime n'eſt qu'un faux jugement.

Voilà toute la ſcience de la morale, ſcience plus importante, & auſſi ſûre que celles qui s'appuient ſur des démonſtrations. Auſſi-tôt qu'il y a une ſociété, il y a une morale & des principes ſûrs de conduite. Nous devons à tous ceux qui nous doivent, & nous leur devons également, quelque différens que ſoient ces devoirs. Cela eſt auſſi certain en morale qu'il l'eſt en géométrie,

métrie, que tous les rayons d'un cercle ſont égaux, & ſe réuniſſent à un même point.

Il s'agit donc d'examiner les erreurs des hommes; mais cet examen doit ſe faire ſur les mœurs générales, ſur les différentes claſſes qui compoſent la ſociété, & non pas ſur les mœurs des particuliers : il faut des tableaux & non pas des portraits; c'eſt la principale différence qu'il y a de la morale à la ſatyre.

Les peuples ont comme des particuliers leurs caractéres diſtingués, avec cette différence, que les mœurs particuliéres d'un homme peuvent être une ſuite de ſon caracté-

re,

re, mais elles ne le conſtituent pas néceſſairement ; au lieu que les mœurs d'une nation forment préciſément le caractére national.

Les peuples les plus ſauvages ſont les plus criminels : l'enfance d'une nation n'eſt pas ſon âge d'innocence. C'eſt l'excès du déſordre qui donne la premiere idée des Loix : on les doit au beſoin, ſouvent au crime, & non pas à la prévoyance.

Les peuples les plus polis ne ſont pas auſſi les plus vertueux. Les mœurs ſimples & ſévéres ne ſe trouvent que parmi ceux que la raiſon & l'équité ont policés, & qui n'ont

pas

pas encore abuſé de l'eſprit pour ſe corrompre. Les peuples policés valent mieux que les peuples polis. Chez les Barbares, les loix doivent former les mœurs : chez les peuples policés, les mœurs perfectionnent les loix, & quelquefois y ſuppléent, la fauſſe politeſſe les fait oublier. L'Etat le plus heureux ſeroit celui où la vertu ne ſeroit pas un mérite. Quand elle commence à ſe faire remarquer, les mœurs ſont déja altérées ; & ſi elle devient ridicule, c'eſt le dernier degré de la corruption.

Un objet très-intéreſſant ſeroit l'examen des différens caractéres des nations, & de la cauſe

cauſe phyſique ou morale de ces différences : mais il y auroit de la témérité à l'entreprendre, ſans connoître également bien les peuples qu'on voudroit comparer, & l'on ſeroit toujours ſuſpect de partialité. D'ailleurs l'étude des hommes avec qui nous avons à vivre, eſt celle qui nous eſt vraiment utile.

En nous renfermant dans notre nation, quel champ vaſte & varié ! Sans entrer dans des ſubdiviſions, qui ſeroient plus réelles que ſenſibles, quelle différence, quelle oppoſition même de mœurs ne remarque-t-on pas entre la Capitale & les Provinces ? Il

y en a autant que d'un peuple à un autre.

Ceux qui vivent à une lieuë de la Capitale, en ſont à un ſiécle pour les façons de penſer & d'agir. Je ne nie pas les exceptions, je ne parle qu'en général : je prétens encore moins décider la ſupériorité réelle, je remarque ſimplemant la différence.

Qu'un homme après avoir été long-tems abſent de la Capitale y revienne, on le trouve ce qu'on appelle *rouillé* : peut-être n'eſt-il que plus raiſonnable, mais il eſt certainement différent de ce qu'il étoit. C'eſt dans Paris qu'il faut conſidérer le François, parce

parce qu'il y eſt plus François qu'ailleurs.

Mes obſervations ne regardent pas ceux qui dévoués à des occupations ſuivies, ou à des travaux pénibles, n'ont par-tout que des idées relatives à leur ſituation, & indépendantes des lieux qu'ils habitent. On trouve plus à Paris qu'en aucun lieu du monde de ces victimes du travail.

Je conſidére principalement ceux à qui l'opulence & l'oiſiveté ſuggérent la variété des idées, la biſarrerie des jugemens, l'inconſtance des ſentimens & des affections, en donnant un plein eſſor au caractére. Ces hommes-

là

là forment un peuple dans la Capitale. Livrés alternativement & par accès à la diſſipation, à l'ambition, ou à ce qu'ils appellent Philoſophie; c'eſt-à-dire, à l'humeur, à la miſantropie; emportés par les plaiſirs, tourmentés quelquefois par de grands intérêts, ou des fantaiſies frivoles, leurs idées ne ſont jamais ſuivies, elles ſe trouvent en contradiction, & leur paroiſſent ſucceſſivement d'une égale évidence. Les occupations ſont différentes à Paris & dans la Province; l'oiſiveté même ne s'y reſſemble pas: l'une eſt une langueur, un engourdiſſement, une exiſtence matériel-

le ; l'autre eſt une activité ſans deſſein , un mouvement ſans objet. On ſent plus à Paris qu'on ne penſe , on agit plus qu'on ne projete , on projete plus qu'on ne réſout. On n'eſtime que les talens & les arts de goût ; à peine a-t-on l'idée des arts néceſſaires , on en jouit , ſans les connoître.

Les liens du ſang n'y décident de rien pour l'amitié ; ils n'impoſent que des devoirs de décence ; dans la Province ils exigent des ſervices : ce n'eſt pas qu'on s'y aime plus qu'à Paris , on s'y hait ſouvent davantage , mais on y eſt plus parent.

Il régne à Paris une certaine

ne indifférence générale qui multiplie les goûts paſſagers, qui tient lieu de liaiſon, qui fait que perſonne n'eſt de trop dans la ſociété, que perſonne n'y eſt néceſſaire : tout le monde ſe convient, perſonne ne ſe manque. L'extrême diſſipation où l'on vit, fait qu'on ne prend pas aſſez d'intérêt les uns aux autres, pour être difficile ou conſtant dans les liaiſons.

On ſe recherche peu, on ſe rencontre avec plaiſir, on s'accueille avec plus de vivacité que de chaleur ; on ſe perd ſans regret, ou même ſans y faire attention.

Les mœurs ſont à Paris ce que l'eſprit du gouvernement

fait à Londres; elles confondent & égaliſent dans la ſociété les rangs qui ſont diſtingués & ſubordonnés dans l'Etat. Tous les Ordres vivent à Londres dans la familiarité, parce que tous les Citoyens ont beſoin les uns des autres; l'intérêt les rapproche.

Les plaiſirs produiſent le même effet à Paris; tous ceux qui ſe plaiſent ſe conviennent, avec cette différence que l'égalité qui eſt un bien, quand elle part d'un principe du gouvernement, eſt un très-grand mal, quand elle ne vient que des mœurs, parce que cela n'arrive jamais que par leur corruption.

Le

Le grand défaut du François eſt d'être toujours jeune, & preſque jamais homme ; par-là il eſt ſouvent aimable, & rarement ſûr : il n'a preſque point d'âge mûr, & paſſe de la jeuneſſe à la caducité. Nos talens dans tous les genres s'annoncent de bonne heure ; on les néglige long-tems par diſſipation, & à peine commence-t-on à vouloir en faire uſage, que leur tems eſt paſſé. Il y a peu d'hommes parmi nous qui puiſſent s'appuier de l'expérience.

Oſerai-je faire une remarque, qui peut-être n'eſt pas auſſi ſûre qu'elle me le paroît ; mais il me ſemble que ceux de

nos

nos talens qui demandent de l'exécution, ne vont pas ordinairement juſqu'à ſoixante ans dans toute leur force. Nous ne réuſſiſſons jamais mieux dans quelque carriére que ce puiſſe être, que dans l'âge mitoyen, qui eſt très-court, & plutôt encore dans la jeuneſſe que dans un âge trop avancé. Si nous formions de bonne heure notre eſprit à la réfléxion, & je crois cette éducation poſſible, nous ſerions ſans contredit la premiere des Nations, puiſque malgré nos défauts, il n'y en a point qu'on puiſſe nous préférer: peut-être même pourrions-nous tirer avantage de la jalou-

louſie de pluſieurs peuples : on ne jalouſe que ſes ſupérieurs. A l'égard de ceux qui ſe préférent naïvement à nous, c'eſt parce qu'ils n'ont pas encore de droit à la jalouſie.

D'un autre côté, le commun des François croit que c'eſt un mérite que de l'être : avec un tel ſentiment, que leur manque-t-il pour être *patriotes* ? Je ne parle point de ceux qui n'eſtiment que les Etrangers. On n'affecte de mépriſer ſa Nation, que pour ne pas reconnoître ſes ſupérieurs ou ſes rivaux trop près de ſoi.

Les hommes de mérite, de quelque Nation qu'ils ſoient, n'en forment qu'une entr'eux.

Ils

Ils ſont exempts d'une vanité nationale & puérile, ils la laiſſent au vulgaire, à ceux qui n'ayant point de gloire perſonnelle, ſont réduits à ſe prévaloir de celle de leurs compatriotes.

On ne doit donc ſe permettre aucun parallele injurieux & téméraire : mais s'il eſt permis de remarquer les défauts de ſa Nation, il eſt de devoir d'en relever le mérite, & le François en a un diſtinctif.

Il eſt le ſeul peuple dont les mœurs peuvent ſe dépraver, ſans que le cœur ſe corrompe & que le courage s'altére, qui allie les qualités héroïques avec le plaiſir, le luxe & la molleſ-

molleſſe : ſes vertus ont peu de conſiſtance, ſes vices n'ont point de racines. Le caractére d'Alcibiade n'eſt pas rare en France. Le déréglement des mœurs & de l'imagination ne donne point atteinte à la franchiſe, à la bonté naturelle du François : l'amour propre contribue à le rendre aimable ; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ſes talens & de ſes vertus, le préſerve en même-tems des crimes noirs & réfléchis. La perfidie lui eſt étrangere, & il eſt emprunté dans l'intrigue. Si l'on a quelquefois vû parmi nous des crimes odieux,

ils ont disparu, plutôt par le caractére national, que par la sévérité des loix.

Un peuple très-éclairé & très-estimable à beaucoup d'égards, se plaint que la corruption est venue chez lui au point, qu'il n'y a plus de principes d'honneur, que les actions s'y évaluent toutes, qu'elles sont en proportion exacte avec l'intérêt, & qu'on y pourroit faire *le tarif des probités*.

Je suis fort éloigné d'en croire l'humeur & des déclamations de parti ; mais s'il y avoit un tel peuple, ce que je ne veux pas croire, il seroit composé d'une infinité de vils criminels, parce qu'il y en auroit

roit à tout prix, & on y trouveroit plus de ſcélérats qu'en aucun lieu du monde, puiſqu'il n'y auroit point de vertu dont on ne pût trouver la valeur.

Cela n'eſt pas heureuſement ainſi parmi nous. On y voit peu de criminels par ſyſtême, la miſere y eſt le principal écueil de la probité. Le François ſe laiſſe entraîner par l'exemple, & ſéduire par le beſoin; mais il ne trahit pas la vertu de deſſein formé. Or la néceſſité ne fait guére que des fautes; la cupidité réduite en ſyſtême fait les crimes.

C'eſt déja un grand avantage, que de ne pas ſuppoſer que

la probité puiſſe être vénale ; cela empêche bien des gens de chercher le prix de la leur ; elle n'exiſte plus dès qu'elle eſt à l'encan.

Les abus & les inconvéniens qu'on remarque parmi nous, ne ſeroient pas ſans remédes, ſi on le vouloit. Sans entrer dans le détail de ceux qui appartiennent autant à l'autorité qu'à la Philoſophie, quel parti ne tireroit pas de lui-même un peuple chez qui l'éducation générale ſeroit aſſortie à ſon génie, à ſes qualités propres, à ſes vertus, & même à ſes défauts ?

CHA-

CHAPITRE II.

Sur l'Education.

ON trouve parmi nous beaucoup d'inſtruction, & peu d'éducation. On y forme des Savans, des Artiſtes de toutes eſpéces; chaque partie des Lettres, des Sciences & des Arts y eſt cultivée avec ſuccès. Mais on ne s'eſt pas encore aviſé de former des hommes, c'eſt-à-dire, de les élever reſpectivement les uns pour les autres, de faire porter ſur une baſe d'éducation générale toutes les inſtructions particulieres; de façon qu'ils

fuſſent accoutumés à chercher leurs avantages perſonnels dans le plan du bien général, & que dans quelque profeſſion que ce fût, ils commençaſſent par être patriotes.

Nous avons tous dans le cœur des germes de vertus & de vices, il s'agit d'étouffer les uns & de développer les autres. Toutes les facultés de l'ame ſe réduiſent à ſentir & penſer; nos plaiſirs conſiſtent à aimer & connoître : il ne faudroit donc que regler & exercer ces diſpoſitions, pour rendre les hommes utiles & heureux par le bien qu'ils feroient & qu'ils éprouveroient eux-mêmes. Telle eſt l'éducation

qui

qui devroit être générale & uniforme; au lieu que l'inſtruction doit être variée & différente, ſuivant l'état, l'inclination & les diſpoſitions de ceux qu'on veut inſtruire.

Ce n'eſt point ici une idée de République imaginaire : d'ailleurs ces ſortes d'idées ſont au moins d'heureux modèles, des chimères qui ne le ſont pas totalement, & qui peuvent être réaliſées juſqu'à un certain point. Bien des choſes ne ſont impoſſibles que parce qu'on s'eſt accoutumé à les regarder comme telles. Une opinion contraire & du courage rendroient ſouvent facile ce que le préjugé & la

lâcheté jugent impraticable.

Peut-on regarder comme chimérique ce qui s'eſt exécuté? Quelques anciens peuples, tels que les Egyptiens & les Spartiates, n'ont-ils pas eu une éducation relative à l'Etat, & qui en faiſoit en partie la conſtitution?

En vain voudroit-on révoquer en doute des mœurs ſi éloignées des nôtres: on ne peut connoître l'antiquité que par le témoignage des Hiſtoriens; tous dépoſent & s'accordent ſur cet article. Mais comme on ne juge des hommes que par ceux de ſon ſiécle, on a peine à ſe perſuader qu'il y en ait eu de plus ſages autrefois, quoi-

qu'on

qu'on ne ceſſe de le répéter par humeur. Je veux bien accorder quelque choſe à un doute philoſophique, en ſuppoſant que les Hiſtoriens ont embelli les objets ; mais c'eſt préciſément ce qui prouve à un Philoſophe qu'il y a un fonds de vérité dans ce qu'ils ont écrit. Il s'en faut bien qu'ils rendent un pareil témoignage à d'autres peuples dont ils vouloient cependant relever la gloire.

Il eſt donc conſtant que dans l'éducation qui ſe donnoit à Sparte, on s'attachoit d'abord à former des Spartiates. C'eſt ainſi qu'on devroit dans tous les Etats inſpirer les ſen-

ſentimens de Citoyen, former des François parmi nous, & pour en faire des François, travailler à en faire des hommes.

Je ne ſais ſi j'ai trop bonne opinion de mon ſiécle; mais il me ſemble qu'il y a une certaine fermentation de raiſon univerſelle qui tend à ſe développer, qu'on laiſſera peut-être ſe diſſiper, & dont on pourroit aſſurer & hâter les progrès par une éducation bien entendue.

Loin de ſe propoſer ces grands principes, on s'occupe de quelques méthodes d'inſtructions particuliéres dont l'application eſt encore bien peu éclairée.

Les

Les Artiſans, les Artiſtes, ceux enfin qui attendent leur exiſtence de leur travail, ſont peut-être les ſeuls qui reçoivent des inſtructions convenables à leur deſtination; mais on donne abſolument les mêmes à ceux qui ſont nés avec une ſorte de fortune. Il y a un certain amas de connoiſſances preſcrites par l'uſage, qu'ils apprennent imparfaitement; après quoi ils ſont cenſés inſtruits de tout ce qu'ils doivent ſavoir, quelles que ſoient les profeſſions auſquelles on les deſtine.

Voilà ce qu'on appelle l'éducation, & ce qui en mérite ſi peu le nom. La plupart des hommes

hommes qui penſent, ſont ſi perſuadés qu'il n'y en a point de bonne, que ceux qui s'intéreſſent à leurs enfans, ſongent d'abord à ſe faire un plan nouveau pour les élever. Il eſt vrai qu'ils ſe trompent ſouvent dans les moyens de réformation qu'ils imaginent, & que leurs ſoins ſe bornent d'ordinaire à abréger ou applanir quelques routes des Sciences; mais leur conduite prouve du moins qu'ils ſentent confuſément les défauts de l'éducation uſuelle, ſans diſcerner préciſément en quoi ils conſiſtent.

De-là les partis biſarres que prennent, & les erreurs où tom-

tombent ceux mêmes qui cherchent le vrai avec plus de bonne foi que de diſcernement.

Les uns ne diſtinguant ni le terme où doit finir l'éducation générale, ni la nature de l'éducation particuliere qui doit ſuccéder à la premiere, adoptent ſouvent celle qui convient le moins à l'homme que l'on veut former. Cela mérite cependant la plus grande attention. Dans l'éducation générale on doit conſidérer les hommes relativement à l'humanité & à la patrie; c'eſt l'objet de la morale. Dans l'éducation particuliere, il faut avoir égard à la condition, aux diſpoſi-

positions naturelles, aux talens personnels. Tel est ou devroit être l'objet de l'instruction. La conduite qu'on suit me paroît bien différente.

Qu'un ouvrage destiné à l'éducation d'un Prince ait de la célébrité, le moindre Gentilhomme le croit propre à l'éducation de son fils. Une vanité sotte décide plus ici que le jugement. Quel rapport en effet y a-t-il entre deux hommes, dont l'un doit commander, & l'autre obéir, sans avoir même le choix de l'espéce d'obéissance?

D'autres frappés des préjugés dont on nous accable, donnent dans une extrêmité plus dangereuse que l'éducation la

plus

plus imparfaite. Ils regardent comme autant d'erreurs tous les principes qu'ils ont reçus, & les proſcrivent univerſellement. Cependant les préjugés mêmes doivent être diſcutés & traités avec circonſpection.

Un préjugé n'étant autre choſe qu'un jugement porté ou admis ſans examen, peut être une vérité ou une erreur.

Les préjugés nuiſibles à la ſociété ne peuvent être que des erreurs, & ne ſauroient être trop combattus. On ne doit pas non plus entretenir des erreurs indifférentes par elles-mêmes, s'il y en a de telles: mais celles-ci exigent de la prudence; il en faut quelquefois

quefois même en combattant le vice, on ne doit pas arracher témérairement l'ivroie. A l'égard des préjugés qui tendent au bien de la ſociété, & qui ſont des germes de vertus, on peut être ſûr que ce ſont des vérités qu'il faut reſpecter & ſuivre! Il eſt inutile de s'attacher à démontrer des vérités admiſes, il ſuffit d'en recommander la pratique. En voulant trop éclairer les hommes, on ne leur inſpire qu'une préſomption dangereuſe. Eh pourquoi entreprendre de leur faire pratiquer par raiſonnement ce qu'ils ſuivoient par ſentiment, par un préjugé honnête? Ces guides ſont bien auſſi ſûrs que le raiſonnement.

On

On déclame beaucoup depuis un tems contre les préjugés, peut-être en a-t-on trop détruit ; le préjugé eſt la loi du commun des hommes. La diſcuſſion en cette matiére exige des principes ſûrs & des lumiéres rares. La plupart étant incapables d'un tel examen, doivent conſulter le ſentiment intérieur : les plus éclairés pourroient encore en morale le préférer ſouvent à leurs lumiéres, & prendre leur goût ou leur répugnance pour la régle la plus ſûre de leur conduite. On ſe trompe rarement par cette méthode : quand on eſt bien intimement content de ſoi à l'égard des autres, il

n'arrive guére qu'ils ſoient mécontens. On a peu de reproches à faire à ceux qui ne s'en font point, & il eſt inutile d'en faire à ceux qui ne s'en font plus.

Je ne puis me diſpenſer à ce ſujet de blâmer les Ecrivains qui, ſous prétexte d'attaquer la ſuperſtition, ce qui ſeroit un motif louable & utile, ſi l'on s'y renfermoit en Philoſophe Citoyen, cherchent à ſapper les fondemens de la morale, & donnent atteinte aux liens de la ſociété : d'autant plus inſenſés, qu'il ſeroit dangereux pour eux-mêmes de faire des proſélites. Le funeſte effet qu'ils produiſent ſur leurs Lecteurs,

teurs, eſt d'en faire dans la jeuneſſe de mauvais citoyens, des criminels ſcandaleux, & des malheureux dans l'âge avancé; car il y en a peu qui ayent alors le triſte avantage d'être aſſez pervertis pour être tranquilles.

L'empreſſement avec lequel on lit ces ſortes d'ouvrrges, ne doit pas flâter les Auteurs qui d'ailleurs auroient du mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus miſérables Ecrivains en ce genre partagent preſque également cet honneur avec eux. La ſatyre, la licence & l'impiété n'ont jamais ſeules prouvé d'eſprit. Les plus mépriſables par ces endroits peuvent être lûs une fois: ſans leurs

excès on ne les eût jamais nommés ; ſemblables à ces malheureux que leur état condamnoit aux ténèbres, & dont le Public n'apprend les noms que par leurs crimes & leur ſupplice.

Pour en revenir aux préjugés, il y auroit une méthode aſſez ſûre de les juger ſans les diſcuter formellement, qui ne ſeroit pas pénible, & qui dans les détails ſeroit ſouvent applicable, ſur-tout en morale. Ce ſeroit d'obſerver les choſes dont on tire vanité. Il eſt alors bien vraiſemblable que c'eſt d'une fauſſe idée. Plus on eſt vertueux, plus on eſt éloigné d'en tirer vanité, & plus on eſt perſuadé qu'on ne fait que ſon devoir ;

devoir ; les vertus ne donnent point d'orgueil.

Les préjugés les plus tenaces ſont toujours ceux dont les fondemens ſont les moins ſolides. On peut ſe détromper d'une erreur raiſonnée, par cela même que l'on raiſonne. Un raiſonnement mieux fait peut déſabuſer du premier : mais comment combattre ce qui n'a ni principe, ni conſéquence ? Et tels ſont tous les faux préjugés. Ils naiſſent & croiſſent inſenſiblement par des circonſtances fortuites, & ſe trouvent enfin généralemeet établis chez les hommes, ſans qu'ils en ayent apperçu les progrès. Il n'eſt pas étonnant

que

que de fauſſes opinions ſe ſoient élevées à l'inſu de ceux qui y ſont le plus attachés; mais elles ſe détruiſent comme elles ſont nées. Ce n'eſt pas la raiſon qui les proſcrit, elles ſe ſuccédent & périſſent par la ſeule révolution des tems. Les unes font place aux autres, parce que notre eſprit ne peut même embraſſer qu'un nombre limité d'erreurs.

Quelques opinions conſacrées parmi nous paroîtront abſurdes à nos neveux : il n'y aura parmi eux que les Philoſophes qui concevront qu'elles ayent pû avoir des partiſans. Les hommes n'exigent point de preuves pour adopter une opi-

opinion; leur esprit n'a besoin que d'être familiarisé avec elle, comme nos yeux avec les modes.

Il y a des préjugés reconnus ou du moins avoués pour faux par ceux qui s'en prévalent davantage. Par exemple, celui de la naissance est donné pour tel par ceux qui sont les plus fatiguants sur la leur. Ils ne manquent pas, à moins qu'ils ne soient d'un orgueil stupide, de répéter qu'ils savent que la noblesse du sang n'est qu'une chimére. Cependant il n'y a point de préjugé dont on se défasse moins: il y a peu d'hommes assez sages pour regarder la noblesse comme un avantage,

ge, & non pas comme un mérite, pour ſe borner à en jouir, ſans en tirer vanité. Que ces hommes nouveaux qu'on vient de décraſſer ſoient enivrés de titres peu faits pour eux, ils ſont excuſables : mais il eſt étonnant de trouver la même manie dans ceux qui pourroient s'en rapporter à la publicité de leur nom. Si ceux-ci prétendent par-là forcer au reſpect, ils outrent leurs prétentions, & les portent au-delà de leurs droits. Le reſpect d'obligation n'eſt dû qu'à ceux à qui on eſt ſubordonné de devoir, aux vrais ſupérieurs, que nous devons toujours diſtinguer de ceux dont le rang

ſeul

ſeul eſt ſupérieur au nôtre. Le reſpect qu'on rend uniquement à la naiſſance, eſt un devoir de ſimple bienſéance ; c'eſt un hommage à la mémoire des ancêtres qui ont illuſtré leur nom, hommage qui à l'égard de leurs deſcendans, reſſemble en quelque ſorte au culte des Images auxquelles on n'attribue aucune vertu propre, dont la matiére peut être mépriſable, qui ſont quelquefois des productions d'un art groſſier que la piété ſeule empêche de trouver ridicules, & pour leſquelles on n'a qu'un reſpect de relation.

Si l'on vouloit diſcuter la plupart des opinions reçues,

que de faux préjugés ne trouveroit-on pas ; à ne conſidérer que ceux dont l'examen ſeroit relatif à l'éducation ? On ſuit par habitude & avec confiance des idées établies par le haſard.

Si l'éducation étoit raiſonnée, les hommes acquerreroient une très-grande quantité de vérités avec plus de facilité qu'ils ne reçoivent un petit nombre d'erreurs. Les vérités ont entr'elles une relation, une liaiſon, des points de contact, qui en favoriſent la connoiſſance & la mémoire ; au lieu que les erreurs ſont ordinairement iſolées, elles ont plus d'effet qu'elles ne ſont con-

conſéquentes, & il faut plus d'efforts pour s'en détromper que pour s'en préſerver.

L'éducation ordinaire eſt bien éloignée d'être ſyſtématique. Après quelques notions imparfaites de choſes aſſez peu utiles, on recommande pour toute inſtruction les moyens de faire fortune, & pour morale la politeſſe; encore eſt-elle moins une leçon d'humanité, qu'un moyen néceſſaire à la fortune.

Cette politeſſe ſi recommandée, ſur laquelle on a tant écrit, tant donné de préceptes, & ſi peu d'idées fixes, en quoi conſiſte-t-elle? On regarde comme épuiſés les ſujets dont

on a beaucoup parlé, & comme éclaircis ceux dont on a vanté l'importance. Je ne me flatte pas de traiter mieux cette matiere qu'on ne l'a fait juſqu'ici, mais j'en dirai mon ſentiment en peu de mots. Il y a des ſujets inépuiſables : d'ailleurs il eſt utile que ceux qu'il nous importe de connoître ſoient enviſagés ſous différentes faces, & vûs par différens yeux. Une vûe foible, & que ſa foibleſſe même rend attentive, apperçoit quelquefois ce qui avoit échappé à une vûe étendue & rapide.

La politeſſe eſt l'expreſſion ou l'imitation des vertus ſociales; c'en eſt l'expreſſion, ſi elle eſt

eſt vraie, & l'imitation, ſi elle eſt fauſſe : & les vertus ſociales ſont celles qui nous rendent utiles & agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. Un homme qui les poſſéderoit toutes, auroit néceſſairement la politeſſe au ſouverain degré.

Mais comment arrive-t-il qu'un homme d'un génie élevé, d'un cœur généreux, d'une juſtice exacte, manque de politeſſe, tandis qu'on la trouve dans un homme borné, intéreſſé & d'une probité ſuſpecte? C'eſt que le premier manque de quelques qualités ſociales, telles que la prudence, la diſcrétion, la réſerve, l'indul-

gence pour les défauts & les foibleſſes des hommes. Une des premieres vertus ſociales eſt de tolérer dans les autres ce qu'on doit s'interdire à ſoi-même. Au lieu que le ſecond, ſans avoir aucune vertu, a l'art de les imiter toutes. Il ſait témoigner du reſpect à ſes ſupérieurs, de la bonté à ſes inférieurs, de l'eſtime à ſes égaux, & les perſuader tous qu'il en penſe avantageuſement, ſans avoir aucun des ſentimens qu'il imite.

On ne les exige pas même aujourd'hui, & l'art de les feindre eſt ce qui conſtitue la politeſſe de nos jours. Cet art eſt ſouvent aſſez ridicule &

aſſez

assez vil pour être donné pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour faux.

Les hommes savent que les politesses qu'ils se font ne sont qu'une imitation de l'estime. Ils conviennent en général que les choses obligeantes qu'ils se disent ne sont pas le langage de la vérité, & dans les occasions particulieres ils en sont les dupes. L'amour propre persuade grossiérement à chacun que ce qu'il fait par décense, on le lui rend par justice.

Quand on seroit convaincu de la fausseté des protestations d'estime, on les préféreroit encore à la sincérité, parce

que cette fauſſeté a un air de reſpect dans les occaſions où la vérité ſeroit une offenſe. Un homme ſait qu'on penſe mal de lui, cela eſt humiliant; l'aveu qu'on lui en feroit ſeroit une inſulte, on lui ôteroit par-là la reſſource de chercher à s'aveugler lui-même, & on lui prouveroit le peu de cas qu'on fait de lui. Les gens les plus unis & qui s'eſtiment à plus d'égards, deviendroient ennemis mortels, s'ils ſe témoignoient complettement ce qu'ils penſent les uns des autres. Il y a un certain voile d'obſcurité qui conſerve bien des liaiſons, & qu'on craint de lever de part & d'autre.

Je

Je ſuis bien éloigné de conſeiller aux hommes de ſe témoigner durement ce qu'ils penſent, parce qu'ils ſe trompent ſouvent dans les jugemens qu'ils portent, & qu'ils ſont ſujets à ſe rétracter bientôt, ſans juger enſuite plus ſainement. Quelque ſûr qu'on fût de ſon jugement, cette dureté n'eſt permiſe qu'à l'amitié, encore faut-il qu'elle ſoit autoriſée par la néceſſité & l'eſpérance du ſuccès. Les opérations cruelles n'ont été imaginées que pour ſauver la vie, & les palliatifs pour adoucir les douleurs.

Laiſſons à ceux qui ſont chargés de veiller ſur les mœurs,

mœurs, le ſoin de faire entendre les vérités dures; leur voix ne s'adreſſe qu'à la multitude; mais on ne corrige les particuliers qu'en leur prouvant de l'intérêt, & ménageant leur amour propre.

Mais qu'elle eſt donc l'eſpéce de diſſimulation permiſe, ou plûtôt quel eſt le milieu qui ſépare la fauſſeté vile de la ſincérité offenſante? Ce ſont les égards réciproques qui ſont le lien de la ſociété, & qui naiſſent du ſentiment de ſes propres imperfections, & du beſoin qu'on a d'indulgence. On ne doit ni offenſer ni tromper les hommes.

Il ſemble que dans l'éduca-

tion

tion des gens du monde, on les ſuppoſe incapables de vertus, & qu'ils auroient à rougir de ſe montrer tels qu'ils ſont. On ne leur recommande qu'une fauſſeté, qu'on appelle politeſſe. Ne diroit-on pas qu'un maſque eſt un reméde à la laideur ?

La politeſſe d'uſage n'eſt qu'un jargon fade, plein d'expreſſions exagerées, auſſi vuides de ſens que de ſentiment.

La politeſſe, dit-on, marque cependant l'homme de naiſſance; les plus grands ſont les plus polis. J'avoue que cette politeſſe eſt le premier ſigne de la hauteur, un rempart contre la familiarité.

Il y a bien loin de la politeſſe à la douceur, & plus loin encore de la douceur à la bonté. Les Grands qui écartent les hommes à force de politeſſes ſans bonté, ne ſont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de reſpects ſans attachement.

La politeſſe, ajoute-t-on, prouve l'éducation ſoignée, & qu'on a vécu dans un monde choiſi; elle exige un tact ſi fin, un ſentiment ſi délicat ſur les convenances, que ceux qui n'y ont pas été initiés de bonne heure, font dans la ſuite de vains efforts pour l'acquérir, & ne peuvent jamais en ſaiſir la grace. Premiérement, la difficul-

difficulté d'une choſe n'eſt pas une preuve de ſon excellence. Secondement, il ſeroit à deſirer que des hommes qui de deſſein formé renoncent à leur caractére, n'en recueilliſſent d'autre fruit que d'être ridicules ; peut-être cela les ramèneroit-il au vrai & au ſimple.

D'ailleurs cette politeſſe ſi exquiſe n'eſt pas auſſi rare, que ceux qui n'ont pas d'autre mérite voudroient le perſuader. Elle produit aujourd'hui ſi peu d'effet, la fauſſeté en eſt ſi reconnue, qu'elle en eſt quelquefois dégoûtante pour ceux à qui elle s'adreſſe, & qu'elle a fait naître à certaines gens l'idée de jouer la groſſiereté

ſiereté & la bruſquerie pour imiter la franchiſe, & couvrir leurs deſſeins. Ils ſont bruſques ſans être francs, & faux ſans être polis.

Ce manége eſt déja aſſez commun pour qu'il dût être plus reconnu qu'il ne l'eſt encore.

Il devroit être défendu d'être bruſque à quiconque ne feroit pas excuſer cet inconvénient de caractére par une conduite irréprochable.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe joindre beaucoup d'habileté à beaucoup de droiture ; mais il n'y a qu'une continuité de procédés francs qui conſtate bien la diſtinction de l'habile-

l'habileté & de l'artifice.

On ne doit pas pour cela regreter les temps groſſiers où l'homme uniquement frappé de ſon intérêt, le cherchoit toujours par un inſtinct féroce au préjudice des autres. La groſſiereté & la rudeſſe n'excluent même ni la fraude ni l'artifice, puiſqu'on les remarque dans les animaux les moins diſciplinables.

Ce n'eſt qu'en ſe poliſſant que les hommes ont appris à concilier leur intérêt particulier avec l'intérêt commun, qu'ils ont compris que par cet accord chaque homme tire plus de la ſociété qu'il n'y peut mettre.

Les

Les hommes se doivent donc des égards, puisqu'ils se doivent tous de la reconnoissance. Ils se doivent réciproquement une politesse digne d'eux, faite pour des êtres pensans, & variée par les différens sentimens qui doivent l'inspirer.

Ainsi la politesse des Grands doit être de l'humanité; celle des inférieurs de la reconnoissance, si les Grands le méritent; celle des égaux de l'estime & des services mutuels. Loin d'excuser la rudesse, il seroit à désirer que la politesse qui vient de la douceur des mœurs fut toujours unie à celle qui partiroit de la droiture du cœur.

Le

Le plus malheureux effet de la politeſſe d'uſage, eſt d'enſeigner l'art de ſe paſſer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inſpire dans l'éducation l'humanité & la bienfaiſance, nous aurons la politeſſe, ou nous n'en aurons plus beſoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le Citoyen; nous n'aurons pas beſoin de recourir à la fauſſeté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il ſuffira d'être bon; au lieu d'être faux pour flâter les foibleſſes des autres, il ſuffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en ſeront ni énorgueillis, ni corrompus; ils n'en ſeront que reconnoiſſans, & en deviendront meilleurs.

Tels ſont les fondemens ſur leſquels l'éducation générale dévroit porter, pour préparer les inſtructions particulieres.

CHA-

CHAPITRE III.

Sur la Probité, la Vertu & l'Honneur.

ON n'entend parler que de probité, de vertu & d'honneur; mais tous ceux qui employent ces expreſſions en ont-ils des idées uniformes? Tachons de les diſtinguer. Il vaudroit mieux, ſans doute, inſpirer des ſentimens dans une matiere qui ne doit pas ſe borner à la ſpéculation; mais il eſt toujours utile d'éclaircir & de fixer les principes de nos devoirs. Il y a bien des occaſions

où la pratique dépend de nos lumiéres.

La probité eſt l'obſervation des loix. Mais indépendamment de celles qui répriment les entrepriſes contre la ſociété politique, il y a des ſentimens & des procédés d'uſage qui font la ſûreté ou la douceur de la ſociété civile, du commerce particulier des hommes, & dont l'obſervation eſt d'autant plus indiſpenſable, qu'elle eſt libre & volontaire; au lieu que les loix ont pourvu à leur propre exécution. Qui n'auroit que la probité qu'elles exigent, ſeroit encore un aſſez mal-honnête homme.

Les loix ſe ſont prêtées à la

foibleſſe & aux paſſions, en ne réprimant que ce qui attaque ouvertement la ſociété : ſi elles étoient entrées dans le détail de tout ce qui peut la bleſſer indirectement, elles n'auroient pas été univerſellement compriſes, ni par conſéquent ſuivies ; il y auroit eu trop de criminels, qu'il eût quelquefois été dur & ſouvent difficile de punir, attendu la proportion qui doit toujours être entre les fautes & les peines.

Les hommes venant à ſe polir & s'éclairer, ceux dont l'ame étoit la plus honnête ont ſuppléé aux loix générales, en établiſſant par une convention

tion tacite des procédés auſquels l'uſage a donné force de loi parmi les honnêtes gens. Il n'y a point à la vérité de punition prononcée contre les infracteurs, mais elle n'en eſt pas moins réelle. Le mépris & la honte en ſont le châtiment, & c'eſt le plus ſenſible pour ceux qui ſont dignes de le reſſentir. L'opinion publique qui exerce la juſtice à cet égard, y met des proportions exactes, & fait des diſtinctions très-fines.

On juge les hommes ſur leur état, leur éducation, leur ſituation, leurs lumiéres. Il ſemble qu'on ſoit convenu de différentes eſpéces de probi-

tés,

tés, qu'on ne ſoit obligé qu'à celle de ſon état, & qu'on ne puiſſe avoir que celle de ſon eſprit. On eſt plus ſévere à l'égard de ceux qui étant expoſés à la vûë peuvent ſervir d'exemple, que ſur ceux qui ſont dans l'obſcurité. Moins on exige d'un homme dont on dévroit beaucoup prétendre, plus on lui fait injure. En fait de procédés, on eſt bien près du mépris, quand on a droit à l'indulgence.

L'opinion publique étant elle-même la peine des actions dont elle eſt juge, ne ſauroit manquer d'être ſévere ſur les choſes qu'elle condamne. Il y a telles actions dont le ſoupçon

çon fait la preuve, & la publicité le châtiment.

Il eſt aſſez étonnant que cette opinion ſi ſévere ſur de ſimples procédés, ſe renferme dans des bornes ſur les crimes qui ſont du reſſort des loix. Ceux-ci ne deviennent véritablement honteux que par le châtiment qui les ſuit.

Il n'y a point de maxime plus fauſſe dans nos mœurs, que celle qui dit, *le crime fait la honte, & non pas l'échafaut.* Cela dévroit être, mais on ſe réhabilite d'un crime impuni; & qu'on ne diſe pas que c'eſt parce que le châtiment le conſtate, & en fait ſeul une preuve ſuffiſante.

Les

Les hommes ſont plus téméraires que circonſpects dans leurs jugemens; mais ils ne ſont réellement frappés que des faits matériels & ſenſibles : cela eſt ſi vrai, qu'un crime conſtaté par une grace, flétrit toujours moins que le châtiment. On le remarque principalement dans l'injuſtice & la biſarrerie du préjugé cruel qui fait rejaillir l'opprobre ſur ceux que le ſang unit à un criminel; deſorte qu'il eſt peut-être moins malheureux d'appartenir à un coupable reconnu & impuni, qu'à un infortuné dont l'innocence n'a été reconnue qu'après le ſupplice.

Je crois avoir remarqué une

autre biſarrerie dans l'application de ce préjugé. On reproche plus aux enfans la honte de leurs peres, qu'aux peres celle de leurs enfans. Il me ſemble que le contraire ſeroit moins injuſte, parce que ce ſeroit alors punir les peres de n'avoir pas rectifié les mauvaiſes inclinations de leurs enfans par une éducation convenable. Si l'on penſe autrement, eſt-ce par un ſentiment de compaſſion pour la vieilleſſe, ou par le plaiſir barbare d'empoiſonner la vie de ceux qui ne font que de commencer leur carriére?

Pour éclaircir enfin ce qui concerne la probité, il s'agit de

de ſavoir ſi l'obéïſſance aux loix, & la pratique des procédés d'uſage ſuffiſent pour conſtituer l'honnête homme. On verra, ſi l'on y réfléchit, que cela n'eſt pas encore ſuffiſant pour la parfaite probité. En effet, on peut avec un cœur dur, un eſprit malin, un caractére féróce & des ſentimens bas, avoir par intérêt, par éducation, par orgueil ou par crainte, avoir, dis-je, cette probité qui met à couvert de tout reproche de la part des hommes.

Mais il y a un Juge plus éclairé, plus ſévére & plus juſte que les loix & les mœurs; c'eſt le ſentiment intérieur,

qu'on appelle la conſcience.

Les loix n'ayant pas prononcé ſur des fautes autant ou plus graves en elles-mêmes que pluſieurs de celles qu'elles ont condamnées, & les mœurs n'ayant pas embraſſé tout ce que les loix avoient obmis; il eſt heureux pour les hommes que chacun d'eux ait dans ſon cœur un Juge qui défend les autres, ou qui le condamne lui-même.

Combien y a-t-il de choſes tolérées dans les mœurs, & qui ſont plus dangereuſes que ce qu'elles ont proſcrit? Doit-on regarder comme innocent un trait de ſatyre, ou même de plaiſanterie de la part d'un

ſu-

ſupérieur, qui porte quelquefois un coup irréparable à celui qui en eſt l'objet; un ſecours gratuit refuſé par négligence à celui dont le ſort en dépend; tant d'autres fautes que tout le monde ſent, & qu'on s'interdit ſi peu?

Voilà cependant ce qu'une probité exacte doit s'interdire, & dont la conſcience eſt le Juge infaillible. Il y a même bien des choſes condamnées par les loix, qui ſont tolérées dans les mœurs.

Je ne prétens point ici parler en homme religieux; la Religion eſt la perfection & non la baſe de la morale; ce n'eſt point en Métaphiſicien ſubtil,

c'eſt en Philoſophe moral, qui ne s'appuie que ſur la raiſon, & ne procéde que par le raiſonnement. Je n'ai donc pas beſoin d'examiner ſi cette conſcience eſt ou n'eſt pas un ſentiment inné ; il me ſuffit qu'elle ſoit une lumiére acquiſe, & que les eſprits les plus bornés ayent encore plus de connoiſſance du juſte & de l'injuſte par la conſcience que les loix & les mœurs ne leur en donnent.

Cette connoiſſance fait la meſure de nos obligations ; nous ſommes tenus à l'égard d'autrui de tout ce que nous croyons être en droit d'en prétendre. Les hommes ont droit d'at-

d'attendre de nous non-ſeulement ce qu'ils regardent comme juſte, mais ce que nous regardons nous-mêmes comme tel, quoique les autres ne l'ayent ni exigé, ni prévû : notre propre conſcience fait l'étendue de leurs droits ſur nous.

Plus on a de lumiéres, plus on a de devoirs à remplir ; ſi l'eſprit n'en inſpire pas le ſentiment, il ſuggére les procédés, & démontre l'obligation d'y ſatisfaire.

Il y a un autre principe d'intelligence ſur ce ſujet, ſupérieur à l'eſprit même ; c'eſt la ſenſibilité d'ame, qui donne une ſorte de ſagacité ſur les

choſes honnêtes, & va plus loin que la pénétration de l'eſprit ſeul.

On pourroit dire que le cœur a des idées qui lui ſont propres. On remarque entre deux hommes dont l'eſprit eſt également étendu, profond & pénétrant ſur des matiéres purement intellectuelles, qu'elle ſupériorité gagne celui dont l'ame eſt ſenſible, ſur les ſujets qui ſont de cette claſſe-là. Qu'il y a d'idées inacceſſibles à ceux qui ont le ſentiment froid! Les ames ſenſibles peuvent par vivacité & chaleur tomber dans des fautes que les hommes à procédés ne commettroient pas; mais elles l'em-

l'emportent de beaucoup par la quantité de biens qu'elles produiſent.

Les ames ſenſibles ont plus d'exiſtence que les autres : les biens & les maux ſe multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la ſociété, c'eſt d'être perſuadées des vérités dont l'eſprit n'eſt que convaincu ; la conviction n'eſt ſouvent que paſſive, la perſuaſion eſt active, & il n'y a de reſſort que ce qui fait agir. L'eſprit ſeul peut & doit faire l'homme de probité ; la ſenſibilité fait l'homme vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les loix exigent, ce que les mœurs recommandent,

dent, ce que la conſcience inſpire, ſe trouve renfermé dans cet axiome ſi connu, & ſi peu développé : *Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* L'obſervation exacte & préciſe de cette maxime fait la probité. *Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait.* Voilà la vertu.

Il ſemble au premier coup d'œil que les Légiſlateurs fuſſent des hommes bornés ou intéreſſés, qui n'ayant pas beſoin des autres, vouloient empêcher qu'on ne leur fit du mal, & ſe diſpenſer de faire du bien. Cette idée paroît d'autant plus vraiſemblable, que les premiers

miers Légiſlateurs ont été des Princes, des Chefs de peuple; ceux en un mot qui avoient le plus à perdre & le moins à gagner; auſſi les loix ſe bornent-elles à défendre: en y faiſant réfléxion, nous avons vû que c'eſt par ſageſſe qu'elles en ont uſé ainſi. Les mœurs ont été plus loin que les loix, mais c'eſt en partant du même principe. La conſcience même ſe borne à inſpirer la répugnance pour le mal. La vertu ſupérieure à la probité, exige qu'on faſſe le bien, & en inſpire le déſir.

La probité défend, & la vertu commande; on eſtime la probité, on reſpecte la vertu.

La

La probité conſiſte preſque dans l'inaction, la vertu agit. On doit de la reconnoiſſance à la vertu ; on pourroit s'en diſpenſer à l'égard de la probité, parce qu'un homme éclairé, n'eût-il que ſon intérêt pour objet, n'a pas pour y parvenir de moyen plus ſûr que la probité.

Je n'ignore pas les objections qu'on peut tirer des crimes heureux ; mais je ſais auſſi qu'il y a différentes eſpéces de bonheurs ; qu'on doit évaluer les probabilités du danger & du ſuccès, les comparer avec le bonheur qu'on ſe propoſe, & qu'il n'y en a aucun dont l'eſpérance la mieux fondée puiſ-

puiſſe contre-balancer la perte de l'honneur, ni même le ſimple danger de le perdre. Ainſi en ne faiſant d'une telle queſtion qu'une affaire de calcul, le parti de la probité eſt toujours le meilleur qu'il y ait à prendre. Il ne ſeroit pas difficile de faire une démonſtration morale de cette vérité; mais il y a des principes qu'on ne doit pas mettre en queſtion. Il eſt toujours à craindre que les vérités les plus évidentes ne contractent par la diſcuſſion un air de problême qu'elles ne doivent jamais avoir.

La vertu eſt dans le cœur; c'eſt un ſentiment, une inclination

nation au bien, un amour pour l'humanité ; elle eſt aux actions honnêtes ce que le vice eſt au crime ; c'eſt le rapport de la cauſe à l'effet.

En diſtinguant la vertu & la probité, en obſervant la différence de leur nature, il eſt encore néceſſaire, pour connoître le prix de l'une & de l'autre, de faire attention aux perſonnes, aux tems & aux circonſtances.

Il y a tel homme dont la probité mérite plus d'éloges que la vertu d'un autre. Ne doit-on attendre que les mêmes actions de ceux qui ont des moyens ſi différens ? Un homme au ſein de l'opulence n'aura-

n'aura-t-il que les devoirs, les obligations de celui qui eſt aſſiégé par tous les beſoins ? Cela ne ſeroit pas juſte. La probité eſt la vertu des pauvres ; la vertu doit être la probité des riches.

On rapporte quelquefois à la vertu des actions où elle a peu de part. Un ſervice offert par vanité, ou promis par foibleſſe, fait peu d'honneur à la vertu ; la ſimple probité exige alors qu'il ſoit rendu.

On retire un homme de ſon nom d'un état malheureux, dont on pouvoit partager la honte. Eſt-ce généroſité ? C'eſt tout au plus décence, ou peut-être orgueil.

D'un

D'un autre côté on louë, & on doit louer les actes de probité où l'on ſent un principe de vertu. Un homme remet un dépôt dont il avoit ſeul le ſecret ; il n'a fait que ſon devoir, puiſque le contraire ſeroit un crime ; cependant ſon action lui fait honneur, & doit lui en faire. On juge que celui qui ne fait pas le mal dans certaines circonſtances, eſt capable de faire le bien : dans un acte de ſimple probité, c'eſt la vertu qu'on louë.

Un malheureux preſſé de beſoins, humilié par la honte de la miſere, réſiſte aux occaſions les plus critiques. Un homme dans la proſpérité n'oublie pas

pas qu'il y a des malheureux, les cherche & prévient leurs demandes. Je les eſtime, je les louë tous deux ; mais c'eſt le premier que j'admire.

Les éloges qu'on donne à de certaines probités, à de certaines vertus, ne font que le blâme du commun des hommes. Cependant on ne doit pas les refuſer ; il ne faut pas rétrograder avec trop de ſévérité ſur le principe des actions, quand elles tendent au bien de la Société. Il eſt toujours ſage & avantageux d'encourager les hommes aux actes honnêtes : ils ſont capables de prendre le pli de la vertu comme du vice.

On acquiert de la vertu par la gloire de la pratiquer. Si l'on commence par amour propre, on continue par honneur, on perſévere par habitude. Que l'homme le moins porté à la bienfaiſance vienne par haſard, ou par un effort qu'il fera ſur lui-même, à faire quelqu'action de généroſité ; il éprouvera enſuite une ſorte de ſatisfaction qui lui rendra une ſeconde action moins pénible : bientôt il ſe portera de lui même à une troiſiéme, & dans peu la bonté fera ſon caractére. On contracte le ſentiment des actions qui ſe répétent.

D'ailleurs, quand on chercheroit à rapporter des actions ver-

vertueuſes à un ſyſtême d'eſprit & de conduite plutôt qu'au ſentiment, l'avantage des autres ſeroit égal, & la gloire qu'on voudroit rabaiſſer n'en ſeroit peut-être pas moindre. Heureuſe alternative que de réduire les cenſeurs à l'admiration, au défaut de l'eſtime!

Outre la vertu & la probité, qui doivent être les principes de nos actions, il y en a un troiſiéme très-digne d'être examiné; c'eſt l'honneur: il eſt différent de la probité, peut-être ne l'eſt-il pas de la vertu; mais il lui donne de l'éclat, & me paroît être une qualité de plus.

L'homme de probité ſe conduit par éducation, par habi-

tude, par intérêt ou par crainte. L'homme vertueux agit avec bonté.

L'homme d'honneur penſe & ſent avec nobleſſe. Ce n'eſt pas aux loix qu'il obéit ; ce n'eſt pas la réflexion, encore moins l'imitation qui le dirigent : il penſe, parle & agit avec une ſorte de hauteur, & ſemble être ſon propre légiſlateur à lui-même.

On s'affranchit des loix par la puiſſance ; on s'y ſouſtrait par le crédit ; on les élude avec adreſſe ; on remplace le ſentiment, & l'on ſupplée aux mœurs par la politeſſe ; on imite la vertu par l'hipocriſie. L'honneur eſt l'inſtinct de la vertu,

vertu, & il en fait le courage. Il n'examine point, il agit ſans feinte, même ſans prudence, & ne connoît point cette timidité ou cette fauſſe honte qui étouffe tant de vertus dans les ames foibles; car les caractéres foibles ont le double inconvénient de ne pouvoir ſe répondre de leurs vertus, & de ſervir d'inſtrumens aux vices de tous ceux qui les gouvernent.

Quoique l'honneur ſoit une qualité naturelle, il ſe développe par l'éducation, ſe ſoutient par les principes, & ſe fortifie par les exemples. On ne ſauroit donc trop en réveiller les idées, en réchauffer le ſentiment, en relever les avanta-

ges

ges & la gloire, & attaquer tout ce qui peut y porter atteinte.

Les réflexions ſur cette matiére peuvent ſervir de préſervatif contre la corruption des mœurs qui ſe relâchent de plus en plus. Je n'ai pas deſſein de renouveller les reproches que de tous tems on a fait à ſon ſiécle, & dont la répétition fait croire qu'ils ne ſont pas mieux fondés dans un tems que dans un autre. Je ſuis perſuadé qu'il y a toujours dans le monde une diſtribution de vertus & de vices à peu près égale ; mais il peut y avoir dans différens âges des partages inégaux, de Nation à Nation,

tion, de Peuple à Peuple. Il y a des âges plus ou moins brillans, & le nôtre ne paroît pas être celui de l'honneur.

On n'eſt certainement pas auſſi délicat, auſſi ſcrupuleux ſur les liaiſons qu'on l'a été. Quand un homme avoit jadis de ces procédés tolérés ou impunis par les Loix, & condamnés par l'honneur, le reſſentiment ne ſe bornoit pas à l'offenſé, tous les honnêtes gens prenoient parti, & faiſoient juſtice par un mépris général & public.

Aujourd'hui on a des ménagemens, même ſans vûë d'intérêt, pour l'homme le plus décrié. Je n'ai pas, vous dit-on, ſujet

ſujet de m'en plaindre perſonnellement, je n'irai pas me faire le réparateur des torts. Quelle foibleſſe ! C'eſt bien mal entendre les intérêts de la Société, & par conſéquent les ſiens propres. Si les honnêtes gens s'aviſoient de faire cauſe commune, leur ligue ſeroit bien forte. Quand les gens d'eſprit & d'honneur s'entendront, les ſots & les fripons jueront un bien petit rôle. Il n'y a malheureuſement que les fripons qui faſſent des ligues ; les honnêtes gens ſe tiennent iſolés.

On ſe cachoit autrefois de certains procédés, & l'on en rougiſſoit, s'ils venoient à ſe découvrir

découvrir. Il me ſemble qu'on les a aujourd'hui trop ouvertement; & dès-là il doit s'en trouver davantage, parce que la contrainte & la honte retenoient bien des hommes.

Je ne ſache que l'infidélité au jeu qui ſoit plus décriée aujourd'hui que dans le ſiécle paſſé; encore voit-on des gens ſuſpects à cet égard qui n'en ſont pas moins accueillis d'ailleurs. La ſeule juſtice qu'on en faſſe, eſt d'employer beaucoup de politeſſes & de détours pour ſe diſpenſer de jouer avec eux; cela reſſemble moins au mépris qu'à une précaution. Mais un homme du monde qui eſt irréprochable par cet en-

droit & par la valeur, eſt homme d'honneur décidé. Quoiqu'il faſſe profeſſion d'être de vos amis, n'ayez rien à démêler avec lui ſur l'intérêt, l'ambition ou l'amour propre. S'il craint ſeulement d'*uſer* ſon crédit, il vous manquera ſans ſcrupule dans une occaſion eſſentielle, & ne ſera blâmé de perſonne. Vous vous croyez en droit de lui faire des reproches, mais il en eſt plus ſurpris que confus; il reſte homme d'honneur. Il ne conçoit pas que vous ayez pû regarder comme un engagement de ſimples propos de politeſſe; car cette politeſſe ſi recommandée ſauve bien des baſſeſſes;

ſes ; on ſeroit trop heureux qu'elle ne couvrît que des platitudes.

Il y a à la vérité telle action ſi blâmable, que l'interprétation ne ſauroit en être équivoque. Un homme d'un caractére leſte trouve encore alors le ſecret de n'être pas deshonoré, s'il a le courage d'être le premier à la publier, & de plaiſanter ceux qui ſeroient tentés de le blâmer. On n'oſe plus la lui reprocher, quand on le voit en faire gloire. L'audace fait ſa juſtification, & le reproche qu'on lui feroit ſeroit un ridicule auquel on n'oſe s'expoſer. On commence à douter qu'il ait tort, & on

Universitäts BIBLIOTHECA Osnabrück

craint de l'avoir. Dans la façon commune de penſer, prévoir une objection c'eſt la réfuter, ſans être obligé d'y répondre; dans les mœurs, prévenir un reproche c'eſt le d'étruire.

Un homme qui en a trompé un autre avec l'artifice le plus adroit & le plus criminel, loin d'en avoir des remords ou de la honte, ſe félicite ſur ſon habileté; il ſe cache pour réuſſir, & non pas d'avoir réuſſi; il s'imagine ſimplement avoir gagné une belle partie d'échecs, & celui qui eſt ſa dupe ne penſe guére autre choſe, ſinon qu'il l'a perdue par ſa faute: c'eſt de lui-même qu'il ſe plaint. Le reſſentiment

eſt déja devenu un ſentiment trop noble, à peine eſt-on digne de haïr, & la vengeance n'eſt plus qu'une revanche utile; on la prend comme un moyen de réuſſir, & pour l'avantage qui en réſulte.

Cette maniére de penſer, cette négligence des mœurs avilit ceux mêmes qu'elle ne deshonore pas, & devient de plus en plus dangereuſe pour la ſociété. Ceux qui pourroient prétendre à la gloire de donner l'exemple par leur rang ou par leurs lumiéres, paroiſſent avoir trop peu de reſpect pour les principes, même quand ils ne les violent pas. Ils ignorent qu'indépen-

damment des actions, la légéreté de leurs propos, les ſentimens qu'ils laiſſent appercevoir, ſont ces exemples qu'ils donnent. Le bas peuple n'ayant aucun principe, faute d'éducation, n'a d'autre frein que la crainte, & l'imitation pour guide. C'eſt dans l'état mitoyen que la probité eſt encore le plus en honneur.

Le relâchement des mœurs n'empêche pas qu'on ne vante beaucoup l'honneur & la vertu; ceux qui en ont le moins ſavent combien il leur importe que les autres en aient. On auroit rougi autrefois d'avancer de certaines maximes, ſi on les eût contredites par ſes actions:

actions : les discours formoient un préjugé favorable sur les sentimens. Aujourd'hui les discours tirent si peu à conséquence, qu'on pourroit quelquefois dire d'un homme qu'il a de la probité, quoiqu'il en fasse l'éloge. Cependant les discours honnêtes peuvent toujours être utiles à la société ; mais on ne se fait vraiment honneur & l'on ne se rend digne de les tenir que par sa conduite. C'est un engagement de plus, & l'on ne doit pas craindre d'en prendre, quand il est avantageux de les remplir.

On prétend qu'il a régné autrefois parmi nous un fana-

tiſme d'honneur, & l'on rapporte cette heureuſe manie à un ſiécle encore barbare. Il ſeroit à deſirer qu'elle ſe renouvellât de nos jours; les lumiéres que nous avons acquiſes ſerviroient à régler cet enjouement, ſans le refroidir. D'ailleurs on ne doit pas craindre l'excès en cette matiére; la probité a ſes limites, & pour le commun des hommes c'eſt beaucoup que de les atteindre; mais la vertu & l'honneur peuvent s'étendre & s'élever à l'infini; on peut toujours en reculer les bornes, on ne les paſſe jamais.

CHA-

CHAPITRE IV.

Sur la Réputation & la Renommée.

LEs hommes ſont deſtinés à vivre en ſociété, & de plus, ils y ſont obligés par le beſoin qu'ils ont les uns des autres: ils ſont tous à cet égard dans une dépendance mutuelle. Ce ne ſont pas uniquement les beſoins matériels qui les lient; ils ont une exiſtence morale qui dépend de leur opinion réciproque.

Il y a peu d'hommes aſſez ſûrs & aſſez ſatisfaits de l'opinion

nion qu'ils ont d'eux-mêmes, pour être indifférens sur celle des autres ; & il y en a qui en sont plus tourmentés que des besoins de la vie.

Le desir d'occuper une place dans l'opinion des hommes, a donné naissance à la réputation & à la renommée, deux ressorts puissans de la société qui partent du même principe, mais dont les moyens & les effets ne sont pas totalement les mêmes.

Plusieurs moyens servent également à la réputation & à la renommée, & ne diffèrent que par les degrés ; d'autres sont exclusivement propres à l'une ou à l'autre.

Une

Une réputation honnête eſt à la portée du commun des hommes : on l'obtient par les vertus ſociales, & la pratique conſtante de ſes devoirs. Cette eſpéce de réputation n'eſt à la vérité ni étendue, ni brillante ; mais elle eſt ſouvent la plus utile.

L'eſprit, les talens, le génie procurent la célébrité, & c'eſt le premier pas vers la renommée ; mais les avantages en ſont peut-être moins réels. Ce qui nous eſt vraiment utile nous coûte peu ; les choſes rares & brillantes ſont celles qui exigent le plus de travaux, & dont la jouiſſance n'eſt qu'idéale.

Deux ſortes d'hommes ſont faits

faits pour la renommée. Les premiers qui ſe rendent illuſtres par eux-mêmes, y ont droit: les autres, qui ſont les Princes, y ſont aſſujetis : ils ne peuvent échapper à la renommée. On remarque également dans la multitude celui qui eſt plus grand que les autres, & celui qui eſt placé ſur un lieu plus élevé : on diſtingue en même tems, ſi la ſupériorité de l'un & de l'autre vient de la perſonne, ou du lieu où elle eſt placée. Tels ſont le rapport & la différence qui ſe trouvent entre les grands Hommes, & les Princes qui ne ſont que Princes.

Mais laiſſant à part la foule des

des Princes, ſans les préférer ni les exclure à ce titre ſeul, ne conſidérons la renommée que par rapport aux hommes à qui elle eſt perſonnelle.

Les qualités qui ſont uniquement propres à la renommée, s'annoncent avec éclat. Telles ſont les qualités des Hommes d'Etat, deſtinés à faire la gloire, le bonheur ou le malheur des peuples.

Quelques-uns des talens qui font la renommée ſeroient inutiles, & quelquefois dangereux dans la vie privée. Il y a eu de grands hommes qui, s'ils ne l'euſſent pas été, faute de quelques circonſtances, n'auroient jamais pû être autre choſe,

ſe, & auroient paru incapables de tout.

La réputation & la renommée peuvent être fort différentes, & ſubſiſter enſemble.

Un homme d'Etat ne doit rien négliger pour avoir une réputation honnête; mais il ne doit compter que ſur la renommée, qui peut ſeule le juſtifier contre ceux qui attaquent ſa réputation. Il eſt comptable au monde, & non pas à des particuliers intéreſſés, aveugles ou téméraires.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe mériter à la fois une grande renommée & une mauvaiſe réputation; mais la renommée portant principalement ſur des faits,

faits, eſt ordinairement mieux fondée que la réputation, dont les principes peuvent être équivoques. La renommée eſt aſſez conſtante & uniforme; la réputation ne l'eſt preſque jamais.

Ce qui peut conſoler les grands hommes ſur les injuſtices qu'on fait à leur réputation, ne doit pas la leur faire ſacrifier legérement à la renommée, parce qu'elles ſe prêtent réciproquement beaucoup d'éclat. Quand on fait le ſacrifice de la réputation par une circonſtance forcée de ſon état, c'eſt un malheur qui doit ſe faire ſentir, & qui exige tout le courage que peut inſpirer l'amour du bien public. Ce ſeroit aimer

bien

bien généreuſement l'humanité, que de la ſervir au mépris de la réputation; ou ce ſeroit trop mépriſer les hommes, que de ne tenir aucun compte de leurs jugemens; & dans ce cas-là les ſerviroit-on? Quand le ſacrifice de la réputation à la renommée n'eſt pas forcé par le devoir, c'eſt une étrange folie, parce qu'on jouit réellement plus de ſa réputation que de ſa renommée.

On ne jouit en effet de l'amitié, de l'eſtime, du reſpect & de la conſidération que de la part de ceux dont on eſt entouré. Il eſt donc plus avantageux que la réputation ſoit honnête, que ſi elle n'étoit qu'étenduë.

Qu'un

Qu'un homme illuſtre ſe trouve au milieu de ceux qui, ſans le connoître perſonnellement, célébrent ſon nom en ſa preſence, il jouira ſans doute avec plaiſir de ſa célébrité ; & s'il n'eſt pas tenté de ſe découvrir, c'eſt parce qu'il en a le pouvoir, & par un jeu libre de l'amour propre. Mais s'il lui étoit abſolument impoſſible de ſe faire connoître, ſon plaiſir n'étant plus libre, peut-être ſa ſituation ſeroit-elle pénible ; ce ſeroit preſque entendre parler d'un autre que ſoi. On peut faire la même réflexion ſur la ſituation contraire d'un homme dont le nom ſeroit dans le mépris, & qui en ſeroit té-

moin ignoré : il ne ſe feroit pas connoître, & jouiroit au milieu de ſon tourment d'une ſorte de conſolation qui ſeroit dans le rapport oppoſé à la peine du premier que nous avons ſuppoſé contraint au ſilence.

Si l'on réduiſoit la célébrité à ſa valeur réelle, on lui feroit perdre bien des ſectateurs. La réputation la plus étenduë eſt toujours très-bornée; la renommée même n'eſt jamais univerſelle. A prendre les hommes numériquement, combien y en a-t-il à qui le nom d'Alexandre n'eſt jamais parvenu? Ce nombre ſurpaſſe ceux qui ſavent qu'il a été le conqué-

conquérant de l'Asie. Combien y a-t-il d'hommes qui ignoroient l'existence de Koulikam dans le tems qu'il changeoit une partie de la face de la terre ?

La terre a des bornes assés étroites, & la renommée peut toujours s'étendre sans jamais les remplir. Quel caractére de foiblesse que de pouvoir croître à l'infini, sans atteindre à un terme limité !

On se flâte du moins que l'admiration des hommes instruits doit dédommager de l'ignorance des autres. Mais le propre de la renommée est de compter, de multiplier les voix, & non pas de les appré-

tier ; & dans ce cas-là, il ſemble que le fruit de la renommée ſe borne à un hommage rendu aux ſyllabes d'un nom: cependant pluſieurs ne plaignent ni peines ni travaux pour y parvenir ; ne pouvant être illuſtres, ils tâchent du moins d'être fameux ; ils veulent qu'on parle d'eux, qu'on en ſoit occupé ; ils aiment mieux être malheureux qu'ignorés. Celui dont les malheurs attirent l'attention, eſt à demi conſolé.

Quand le deſir de la célébrité n'eſt qu'un ſentiment, il peut être ſuivant ſon objet honnête pour celui qui l'éprouve, & utile à la ſociété ; mais

mais ſi c'eſt une manie, elle eſt bientôt injuſte, artificieuſe & aviliſſante par les manœuvres qu'elle emploie : l'orgueil fait faire autant de baſſeſſes que l'intérêt. Voilà ce qui produit tant de réputations uſurpées & peu ſolides.

Rien ne rendroit plus indifférent ſur la réputation, que de voir comment elle s'établit ſouvent, ſe détruit, ſe varie, & quels ſont les auteurs de ces révolutions.

A peine un homme paroît-il dans quelque carriére que ce ſoit, pour peu qu'il montre de diſpoſitions heureuſes, quelquefois même ſans cela, chacun s'empreſſe de le ſervir, de

de l'annoncer, de l'exalter : c'eſt toujours en commençant qu'on eſt un prodige. D'où vient cet empreſſement ? Eſt-ce généroſité, bonté ou juſtice ? Non, c'eſt envie, ſouvent ignorée de ceux qu'elle excite. Dans chaque carriére il ſe trouve toujours quelques hommes ſupérieurs. Les ſubalternes ne pouvant aſpirer aux premieres places, cherchent à en écarter ceux qui les occupent en leur ſuſcitant des rivaux.

On dira peut-être qu'il doit être indifférent, par qui les premiers rangs ſoient occupés, à ceux qui n'y peuvent atteindre ; mais c'eſt bien peu connoître les paſſions que de les

ſaire

faire raiſonner. Elles ont des motifs & jamais de principes. L'envie ſent & agit, ne réfléchit ni ne prévoit : ſi elle réuſſit dans ſon entrepriſe, elle cherche auſſi-tôt à détruire ſon propre ouvrage. On tâche de précipiter du faîte celui à qui on a prêté la main pour faire les premiers pas : on ne lui pardonne point de n'avoir plus beſoin de ſecours.

C'eſt ainſi que les réputations ſe forment & ſe détruiſent. Quelquefois elles ſe ſoutiennent, ſoit par la ſolidité du mérite qui les affermit, ſoit par l'artifice de celui qui ayant été élevé par la cabale, ſait mieux qu'un autre les reſſorts

ſorts qui la font mouvoir, ou qui embarraſſent ſon action.

Il arrive ſouvent que le Public eſt étonné de certaines réputations qu'il a faites ; il en cherche la cauſe, & ne pouvant la découvrir, parce qu'elle n'exiſte pas, il n'en conçoit que plus d'admiration & de reſpect pour le fantôme qu'il a créé. Ces réputations reſſemblent aux fortunes, qui ſans fonds réels, portent ſur le crédit, & n'en ſont que plus brillantes.

Comme le Public fait des réputations par caprice, des Particuliers en uſurpent par manége ou par une ſorte d'impudence, qu'on ne doit pas même

même honorer du nom d'amour propre. Ils annoncent qu'ils ont beaucoup de mérite: on plaisante d'abord de leurs prétentions ; ils répétent les mêmes propos si souvent, & avec tant de confiance, qu'ils viennent à bout d'en imposer. On ne se souvient plus par qui on les a entendu tenir, & l'on finit par les croire ; cela se répéte comme un bruit de Ville, qu'on n'aprofondit point.

On fait même des associations pour ces sortes de manœuvres ; c'est ce qu'on appelle une cabale.

On entreprend de dessein formé de faire une réputation,

& l'on en vient à bout.

Quelque brillante que ſoit une telle réputation, il n'y a quelquefois que celui qui en eſt le ſujet qui en ſoit la dupe. Ceux qui l'ont créé ſavent à quoi s'en tenir, quoiqu'il y en ait auſſi qui finiſſent par reſpecter leur ouvrage.

D'autres frappés du contraſte de la perſonne & de ſa réputation, ne trouvant rien qui juſtifie l'opinion publique, n'oſent manifeſter leur ſentiment propre. Ils acquieſcent à la fauſſeté par timidité, complaiſance ou intérêt; deſorte qu'il n'eſt pas rare d'entendre quantité de gens répéter le même propos, qu'ils déſavouent

vouent intérieurement. La plupart des hommes n'oſent ni blâmer ni louer ſeuls, & ne ſont pas moins timides pour protéger que pour attaquer; il y en a peu qui ayent le courage de ſe paſſer de partiſans ou de complices; je ne dis pas pour manifeſter leur ſentiment, mais pour y perſiſter; ils tâchent de s'y affermir eux-mêmes en le ſuggérant à d'autres, ſinon ils l'abandonnent.

Quoi qu'il en ſoit, les réputations uſurpées qui produiſent le plus d'illuſion, ont toujours un côté ridicule qui devroit empêcher d'en être fort flatté. Cependant on voit quelquefois employer les mê-

mes manœuvres par ceux qui auroient assés de mérite pour s'en passer.

Quand le mérite sert de basé à la réputation, c'est une grande mal-adresse que d'y joindre l'artifice, parce qu'il nuit plus à la réputation méritée, qu'il ne sert à celle qu'on ambitionne. Si le Public vient à le reconnoître, & il le reconnoît enfin, il se révolte, & dégrade la gloire la mieux acquise. C'est une injustice, mais il ne faut pas le mettre en droit d'être injuste. L'envie à qui les prétextes suffisent, s'applaudit d'avoir des motifs, & les saisit avec ardeur. Elle ne pardonne au mérite, que lorsqu'elle est trom-

trompée par ſa malignité même, & qu'elle croit y remarquer des défauts qui lui ſervent de pâture. Elle ſe conſole en croyant rabaiſſer d'un côté ce qu'elle eſt forcée d'admirer d'un autre; elle cherche moins à détruire ce qu'elle ſe flatte d'outrager.

Une ſorte d'indifférence ſur ſon propre mérite eſt le plus ſûr appui de la réputation; on ne doit pas affecter d'ouvrir les yeux de ceux que la lumiére éblouit. La modeſtie eſt le ſeul éclat qu'il ſoit permis d'ajouter à la gloire.

Si l'artifice eſt un moyen honteux pour la réputation, il y a un art, & même un art hon-

nête qui naît de la prudence, de la ſageſſe, & qui n'eſt pas à dédaigner. Les gens d'eſprit ont plus d'avantages que les autres, non-ſeulement pour la gloire, mais encore pour acquérir & mériter la réputation de vertu. Une intelligence fine auſſi contraire à la fauſſeté qu'à l'imprudence, un diſcernement prompt & ſûr fait qu'on place les bienfaits avec choix, qu'on parle, qu'on ſe tait & qu'on agit à propos. Il n'y a perſonne qui n'ait quelquefois occaſion de faire une action honnête, courageuſe & toutefois ſans danger. Le ſot la laiſſe paſſer, faute de l'appercevoir; l'homme d'eſprit la ſent

& la saisit. L'expérience prouve que l'esprit seul n'y suffit pas, & qu'il faut encore un cœur noble.

J'ai vû de ces succès brillans, & je suis persuadé que celui même qui étoit comblé d'éloges sentoit combien il lui en avoit peu coûté pour les obtenir, mais il n'en étoit pas moins louable.

J'en ai remarqué d'autres qui avec de la bienfaisance dans le cœur, avec les actes de vertu les plus fréquens, faute d'intelligence & d'*à propos*, n'étoient pas à beaucoup près aussi estimés qu'estimables. Leur mérite ne faisoit point de sensation; à peine le soupçon-

noit-on. Il eſt vrai que ſi par un heureux haſard le mérite ſimple & uni vient à être remarqué, il acquiert l'éclat le plus ſubit. On le loue avec complaiſance, on voudroit encore l'augmenter; l'envie même y applaudit ſans ſortir de ſon caractére, elle en tire parti pour en humilier d'autres.

Si les réputations ſe forment & ſe détruiſent avec facilité, il n'eſt pas étonnant qu'elles varient, & ſoient ſouvent contradictoires dans la même perſonne. Telle a une réputation dans un lieu, qui dans un autre en a une toute différente: il a celle qu'il mérite le moins, & on lui refuſe celle

celle où il a le plus de droit. On en voit des exemples dans tous les ordres. Je ne puis me dispenser d'entrer ici dans quelques détails qui rendront les principes plus sensibles par l'application que j'en vais faire.

Un homme est taxé d'avarice, parce qu'il mépriſe le faſte, & ſe refuſe le ſuperflu, pour fournir le néceſſaire à des malheureux ignorés. On loue la généroſité d'un autre qui répand avec oſtentation ce qu'il ravit avec artifice ou violence; il fait des preſens & refuſe le payement de ſes dettes: on admire ſa magnificence, quand il eſt à la fois victime du faſte & de l'avarice.

On

On blâme l'inſolence d'un homme qui ne fléchit pas avec baſſeſſe ſous une autorité uſurpée : on reproche l'emportement à un autre, parce qu'il n'a pas porté la patience juſqu'à l'aviliſſement. Comme elle a ſes bornes, les gens naturellement doux finiſſent ſouvent par avoir tort mal-à-propos, quand la meſure eſt comble. On ne ſauroit croire combien il importe, pour le bien de la paix, de ne ſe pas laiſſer trop vexer, à moins que l'on ne conſente à être avili.

On vante au contraire la douceur d'un homme entier, opiniâtre par caractére, & poli par orgueil.

Une

Une femme eſt deshonorée, parce qu'elle a conſacré ſa faute par l'éclat de ſa douleur & de ſa honte ; tandis qu'une autre ſe met à couvert de tout reproche par l'excès de ſon impudence : celle-ci n'eſt pas même l'objet d'un mépris ſecret. Les hommes haïſſent ce qu'ils n'oſeroient punir, mais ils ne mépriſent que ce qu'ils oſent blâmer hautement. Leurs actions déterminent plus leurs jugemens, que leurs jugemens ne reglent leurs actions.

Si l'on paſſe des ſimples particuliers à ceux qui paroiſſant ſur un théâtre plus éclairé, ſont à portée d'être mieux connus, on verra qu'on n'en juge

juge pas avec plus de juſtice.

Un Miniſtre eſt taxé de dureté, parce qu'il eſt juſte, qu'il rejette des ſollicitations payées, & refuſe de ſe prêter à ce que les Courtiſans appellent *des affaires* : commerce injurieux au mérite, ſcandaleux pour le public, aviliſſant pour l'autorité, & dangereux pour l'Etat.

Un Prince paſſe pour ſévére, parce qu'il aime mieux prévenir les fautes, que d'être obligé de les punir; de cruauté, parce qu'il réprime les tyrannies ſubalternes, de toutes les plus odieuſes. Les loix cruelles contre les oppreſſeurs ſont les plus douces pour la ſocié-

ſociété ; mais l'intérêt particuler ſe fait toujours le légiſlateur de l'odre public.

Louis XII. un des meilleurs, & par conſéquent des plus grands Rois que la France ait eu, fut accuſé d'avarice, parce qu'il ne fouloit pas les Peuples, pour enrichir des Favoris ſans mérite. Le Peuple doit être le Favori du Roi ; & les Princes n'ont droit au ſuperflu, que lorſque les Peuples ont le néceſſaire. Les reproches qu'on oſoit lui faire ne prouvoient que ſa bonté. On porta l'inſolence juſqu'à le jouer ſur le théâtre. J'aime mieux, dit ce Prince honnête homme, que mon avarice les faſſe rire, que

ſi

ſi elle les faiſoit pleurer. Les reproches des Courtiſans valent ſouvent des éloges, & leurs éloges ſont des piéges.

A l'égard des réputations de probité, il eſt étonnant qu'il y en ait ſi peu d'établies, attendu la facilité avec laquelle on l'uſurpe quelquefois. On ne voyoit jadis que des hypocrites de vertu; on trouve aujourd'hui des hypocrites de vice. Des gens ayant remarqué qu'une vertu auſtére n'eſt pas toujours exempte d'un peu de dureté, parce qu'on eſt moins circonſpect quand on eſt irréprochable, & qu'on s'obſerve moins quand on ne craint pas de ſe trahir; ces gens tirent

parti

parti de leur férocité naturelle, & ſouvent la portent à l'excès, pour établir la ſévérité de leur vertu : leurs déclamations contre l'impudence ſont des preuves continuelles de la leur. Qu'il y a de ces gens dont la dureté fait toute la vertu ! L'étourderie eſt encore une preuve très-équivoque de la franchiſe; on ne devroit ſe fier qu'à l'étourderie de ceux à qui elle eſt ſouvent préjudiciable.

La dureté & l'étourderie ſont des défauts de caractére qui n'excluent pas abſolument, & ſuppoſent encore moins la vertu, mais qui la gâtent quand ils s'y trouvent unis. Cependant combien de fois a-t-on été

été trompé par cet extérieur ?

Si l'on ſouſcrit légérement à certaines réputations de probité, on en flétrit ſouvent avec une témérité encore plus blâmable, par paſſion, par intérêt. On abuſe du malheur d'un homme pour attaquer ſa probité. On s'éléve contre la réputation des autres, uniquement pour donner opinion de ſa vertu.

Si un homme a le courage de défendre une réputation qu'il croit injuſtement attaquée, on ne lui fait pas toujours l'honneur de le regarder comme une dupe, ce ſoupçon ſeroit trop ridicule ; on ſuppoſe qu'il a intérêt de ſoutenir une thèſe extraordinaire. Qu'on ſe ſoit viſible-

viſiblement trompé en jugeant défavorablement, on n'eſt ſuſpect que d'un excès de ſagacité; mais ſi c'eſt en jugeant trop favorablement, c'eſt le comble de l'imbécilité : cependant l'erreur eſt la même, & le caractére eſt très-différent.

Ces faux jugemens ne partent pas toujours de la malignité. Les hommes font beaucoup d'injuſtices ſans méchanceté, par legéreté, précipitation, ſotiſe, témérité, imprudence. Les déciſions haſardées avec le plus de confiance font le plus d'impreſſion.

Eh! qui ſont ceux qui jouiſſent du droit de prononcer? Des gens qui à force de braver

le mépris, viennent à bout de ſe faire reſpecter, & de donner le ton ; qui n'ont que des opinions & jamais de ſentimens, qui en changent, les quittent & les reprennent, ſans le ſavoir, ni s'en douter, ou qui ſont opiniâtres ſans être conſtans.

Voilà cependant les Juges des réputations ; voilà ceux dont on mépriſe le ſentiment, & dont on recherche le ſuffrage ; ceux qui procurent la conſidération, ſans en avoir eux-mêmes aucune.

La conſidération eſt différente de la célébrité. La réputation, la renommée même ne la donnent pas toujours, & l'on

l'on peut en avoir ſans impoſer par un grand éclat.

La conſidération eſt un ſentiment d'eſtime mêlé d'une ſorte de reſpect perſonnel qu'un homme inſpire en ſa faveur. On en jouit également parmi ſes inférieurs, ſes égaux, & ceux qui ſont ſupérieurs par le rang & par la naiſſance. On peut dans un rang élevé, ou avec une naiſſance illuſtre, avec un eſprit ſupérieur, ou des talens diſtingués; on peut même avec de la vertu, ſi elle eſt ſeule & dénuée de tous les autres avantages, être ſans conſidération. On peut en avoir avec un eſprit borné, ou malgré l'obſcurité de

la naiſſance & de l'état.

La conſidération ne ſuit pas néceſſairement le grand homme ; l'homme de mérite y a déja un droit ; & l'homme de mérite eſt celui qui ayant toutes les qualités & tous les avantages de ſon état, ne les ternit par aucun endroit. Pour donner enfin une idée plus préciſe de la conſidération, on l'obtient par la réunion du mérite, de la décence & du reſpect pour ſoi-même.

L'*eſpéce*, terme nouveau, mais qui a un ſens juſte, eſt l'oppoſé de l'homme de conſidération. Il y en a de tous états. L'*eſpéce* eſt celui qui n'ayant pas le mérite de ſon état, ſe

prête

prête encore de lui-même à ſon aviliſſement perſonnel : il manque plus à ſoi qu'aux autres.

Si l'on acquiert la conſidération, on l'uſurpe auſſi. Vous voyez des hommes dont on vante le mérite : ſi l'on veut examiner en quoi il conſiſte, on eſt étonné du vuide ; on trouve que tout ſe borne à un air, un ton d'importance & de ſuffiſance ; un peu d'impertinence n'y nuit pas, & quelquefois le maintien ſuffit. Ils ſe ſont portés pour reſpectables, & on les reſpecte ; ſans quoi on n'iroit pas juſqu'à les eſtimer.

On doit conclure de l'eſpéce

péce d'analiſe que nous venons de faire, & de la diſcuſſion dans laquelle nous ſommes entrés, que la renommée eſt le prix des talens ſupérieurs, ſoutenus des grands efforts : que la réputation uſurpée par artifice n'eſt jamais ſûre, & devient quelquefois honteuſe ; que la plus honnête eſt toujours la plus utile, & que chacun peut aſpirer à la conſidération de ſon état.

CHA-

CHAPITRE V.

Sur les grands Seigneurs.

APRE'S avoir conſidéré des objets qui regardent les hommes en général, portons nos réfléxions ſur quelques claſſes de la ſociété, & commençons par les grands Seigneurs.

Grand Seigneur eſt un mot dont la réalité n'eſt plus que dans l'Hiſtoire. Un grand Seigneur étoit un homme ſujet par ſa naiſſance, grand par lui-même, ſoumis aux loix, mais aſſez puiſſant pour n'obéir que libre-

librement, ce qui en faiſoit ſouvent un rebelle contre le Souverain, & un tyran pour les autres Sujets. Il n'y en a plus.

Le Peuple a pû gagner à l'abaiſſement des Seigneurs: ceux-ci ont encore plus perdu; mais il eſt plus avantageux à l'Etat qu'ils ayent tout perdu, que s'ils avoient tout conſervé.

Si l'on s'aviſoit aujourd'hui de faire la liſte de ceux à qui l'on donne, ou qui s'attribuent le titre de Seigneur, on ne ſeroit pas embarraſſé de ſavoir par qui la commencer; mais il ſeroit impoſſible de marquer préciſément où elle doit finir. On arriveroit juſqu'à la Bourgeoiſie, ſans avoir diſtingué une

une nuance de ſéparation. Tout ce qui va à Verſailles croit aller à la Cour, & en être.

La plupart de ceux qui paſſent pour des Seigneurs, ne le ſont que dans l'opinion du Peuple qui les voit ſans les approcher. Frappé de leur éclat extérieur, il les admire de loin, ſans ſavoir qu'il n'a rien à en eſpérer, & qu'il n'en a guére plus à craindre. Le Peuple ignore que pour être ſes maîtres par accident, ils ſont obligés d'être ailleurs, comme il eſt lui-même à leur égard.

Plus élevés que puiſſans, un faſte ruineux & preſque néceſſaire les met continuellement

dans le beſoin des graces ; & hors d'état de ſoulager un honnête homme, quand ils en auroient la volonté. Il faudroit pour cela qu'ils donnaſſent des bornes au luxe, & le luxe n'en admet d'autres que l'impuiſſance de croître ; il n'y a que les beſoins qui ſe reſtraignent, pour aider au ſuperflu.

A l'égard de la crainte qu'ils peuvent inſpirer, je ſais combien on peut m'oppoſer d'exemples contraires à mon ſentiment ; mais c'eſt l'erreur où l'on eſt à ce ſujet qui les multiplie. Cette crainte s'évanouiroit, ſi l'on faiſoit attention que les grands & les petits ont le même Maître, qu'ils

ſont

ſont liés par les mêmes loix, & qu'elles ſont rarement ſans effet, quand on les reclame hardiment ; mais ce courage n'eſt pas ordinaire, & il en faut plus pour anéantir une puiſſance imaginaire, que pour réſiſter à une puiſſance réelle.

Les hommes ont plus de timidité dans l'eſprit que dans le cœur ; & les eſclaves volontaires font plus de tyrans, que les tyrans ne font d'eſclaves forcés.

C'eſt ſans doute ce qui a fait diſtinguer le courage d'eſprit, du courage de cœur ; diſtinction très-juſte, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours bien fixée. Il me ſemble que le cou-

rage d'eſprit conſiſte à voir les dangers, les périls, les maux & les malheurs préciſément tels qu'ils ſont, & par conſéquent les reſſources. Les voir moindres qu'ils ne ſont, c'eſt manquer de lumiéres; les voir plus grands, c'eſt manquer de cœur: la timidité les exagére, & par-là les fait croître; le courage aveugle les déguiſe & ne les affoiblit pas toujours; l'un & l'autre mettent hors d'état d'en triompher.

Le courage d'eſprit ſuppoſe & exige ſouvent celui du cœur: le courage de cœur n'a guére d'uſage que dans les maux matériels, les dangers phyſiques, ou ceux qui y ſont re-

relatifs. Le courage d'eſprit a ſon application dans les circonſtances les plus délicates de la vie. On trouve aiſément des hommes qui affrontent les périls les plus évidens : on en voit rarement qui ſans ſe laiſſer abattre par un malheur, ſachent en tirer des moyens pour un heureux ſuccès. Combien a-t-on vû d'hommes timides à la Cour qui étoient des Héros à la guerre?

Pour revenir aux Grands, ceux qui ſont les dépoſitaires de l'autorité ne ſont pas préciſément ceux qu'on appelle des Seigneurs. Ceux-ci ſont obligés d'avoir recours aux gens en place, & en ont plus ſou-

vent beſoin que le Peuple, qui condamné à l'obſcurité, n'a ni l'occaſion de demander, ni la prétention d'eſpérer.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Seigneurs qui ont du crédit, mais ils ne le doivent qu'à la conſidération qu'ils ſe ſont faite, à des ſervices rendus, au beſoin que l'Etat en a encore.

Mais les Grands qui ne ſont que Grands, n'ayant ni pouvoir ni crédit direct, cherchent à y participer par le manége, la ſoupleſſe & l'intrigue, caractéres de la foibleſſe. Les dignités enfin n'attirent guére que des reſpects; les places ſeules donnent le pouvoir.

Quel-

Quelque frappantes que ſoient ces diſtinctions, il ſemble que ceux qui vivent à la Cour les ſentent plus qu'ils ne les voient; leur conduite y eſt plus conforme que leurs idées; car ils n'ont pas beſoin de réfléxion pour ſavoir à qui il leur importe de plaire. A l'égard du Peuple, il ne s'en doute ſeulement pas, & c'eſt un des plus grands avantages des Seigneurs : c'eſt par-là qu'ils en exigent, comme un tribut, tous les ſervices qu'il leur rend avec ſoumiſſion.

Ce n'eſt pas uniquement par timidité que leurs inférieurs héſitent à les preſſer ſur des engagemens ; ils ne ſont

pas bien ſûrs du droit qu'ils en ont : le faſte d'un Seigneur en impoſe au malheureux même qui en a fait les frais ; il tombe dans le reſpect devant ſon ouvrage, comme le Sculpteur adora en tremblant le marbre dont il venoit de faire un Dieu.

Il eſt vrai que ſi ce Grand même tombe dans un malheur décidé, le Peuple devient ſon plus cruel perſécuteur. Son reſpect étoit une adoration, ſon mépris reſſemble à l'impiété ; l'idole n'étoit que renverſée, le Peuple la réduit en poudre.

Les Grands ſont ſi perſuadés de la conſidération que le faſte

faſte leur donne, aux yeux même de leurs pareils, qu'ils font tout pour le ſoutenir. Un homme de la Cour eſt avili auſſi-tôt qu'il eſt ruiné; & cela eſt au point que celui qui ſe maintient par des reſſources criminelles, eſt encore plus conſidéré que celui qui a l'ame aſſez noble pour ſe faire une juſtice ſévére; mais auſſi lorſqu'on ſuccombe après avoir épuiſé les reſſources les plus injuſtes, c'eſt le comble de l'aviliſſement, parce qu'il n'y a de vice bien reconnu que celui qui eſt joint au malheur.

CHA-

CHAPITRE VI.

Sur le Crédit.

CE que je viens de dire ſur les Grands, me donne occaſion d'examiner ce que c'eſt que le crédit, ſa nature, ſes principes & ſes effets.

Le crédit eſt l'uſage de la puiſſance d'autrui, & il eſt plus ou moins grand à proportion que cet uſage eſt plus ou moins fort, & plus ou moins fréquent. Le crédit marque donc une ſorte d'infériorité, du moins relativement à la puiſſance qu'on employe, quel-

quelque ſupériorité qu'on eût à d'autres égards.

Cela eſt ſi vrai, qu'en parlant de crédit, on vante celui d'un ſimple Particulier auprès d'un Grand, celui d'un Grand auprès d'un Miniſtre, & celui du Miniſtre auprès du Souverain; & ſans que l'eſprit y faſſe attention, l'idée qu'il a du crédit eſt ſi juſte, qu'il n'y a perſonne qui ne trouvât ridicule d'entendre parler du crédit d'un Souverain, à moins qu'on ne parlât de celui qu'il auroit dans l'Europe parmi les autres Princes ſes égaux, dont la réunion forme à ſon égard une eſpéce de ſupériorité.

Un Prince avec une puiſſance

ce bornée peut avoir plus de crédit dans l'Europe qu'un Roi très-grand par lui-même & absolu chez lui. La puissance de celui-ci pourroit seule être un obstacle à ce crédit. Il n'y a point de siécle qui n'en ait fourni des exemples, & l'on a vû quelquefois des Particuliers l'emporter à cet égard sur des Souverains.

Je n'entrerai pas là-dessus dans un détail étranger à mon sujet; je ne veux considérer que ce qui a rapport à des Particuliers.

Le crédit est donc la relation du besoin à la puissance, soit qu'on la reclame pour soi, ou pour autrui; avec la distinction,

tion, que d'obtenir un ſervice pour autrui, c'eſt crédit; l'obtenir pour ſoi-même, c'eſt n'être que protégé.

Le crédit qui n'eſt pas extrêmement flâteur par ſa nature, peut l'être par ſes principes & par ſes effets. Ses principes ſont l'eſtime & la conſidération perſonnelles dont on jouit, l'inclination dont on eſt l'objet, l'intérêt qu'on preſente, ou la crainte qu'on inſpire.

Le crédit fondé ſur l'eſtime eſt celui dont on dévroit être le plus flâté, & il pourroit être regardé comme une juſtice renduë au mérite. Celui qu'on doit à l'inclination, moins

moins honorable par lui-même, eſt ordinairement plus ſûr que le premier. L'un & l'autre cédent preſque toujours à l'eſpérance ou à la crainte, c'eſt-à-dire, à l'intérêt, puiſque ce ſont deux effets d'une même cauſe. Ainſi quand ces différens motifs ſont en concurrence, il eſt aiſé de juger quel eſt celui qui doit prévaloir.

Les deux premiers ne ſont pas communément fort puiſſans. On n'accorde qu'à regret au mérite, cela reſſemble trop à la juſtice, & l'amour propre eſt plus flâté d'accorder des graces. D'une autre part, l'inclination détermine moins qu'on

qu'on ne s'imagine à obliger, quoiqu'elle y faſſe trouver du plaiſir ; elle eſt ſouvent ſubordonnée à beaucoup d'autres motifs qui l'emportent ſur celui de l'amitié, quoiqu'ils ne ſoient pas ſi honnêtes.

D'ailleurs les hommes en place ont peu d'amis, & ne s'en embarraſſent guére. L'ambition & les affaires les occupent trop pour laiſſer dans leur cœur place à l'amitié, & celle qu'on a pour eux reſſemble à un culte. Quand ils paroiſſent ſe livrer à leurs amis, ils ne cherchent qu'à ſe délaſſer par la diſſipation. Ils deviennent des eſpéces d'enfans gâtés qui ſe laiſſent aimer ſans reconnoiſ-

noiſſance, & qui s'irritent à la moindre contradiction à leurs volontés ou à leurs fantaiſies. Il faut convenir qu'ils ont ſouvent occaſion de connoître les hommes, d'apprendre à les eſtimer peu, & à ne pas compter ſur eux. Ils ſavent qu'ils ſont plus aſſiégés par intérêt, que recherchés par goût & par eſtime, même quand ils en ſont dignes. Ils voyent les manœuvres baſſes & criminelles que les concurrens employent auprès d'eux les uns contre les autres, & jugent s'ils doivent être fort ſenſibles à leur attachement. Quoique l'adulation les flâte, comme ſi elle étoit ſincére, le motif bas

ne

ne leur en échappe pas toujours, & ils ont l'expérience de la déſertion où leurs pareils ont été dans leurs diſgraces. Un peu de défiance eſt donc pardonnable aux gens en place, & leur amitié doit être plus éclairée que celle des autres.

Si le mérite & l'amitié donnent ſi peu de part au crédit, il ne ſera plus qu'un tribut payé à l'intérêt, un pur échange dont l'eſpérance & la crainte décident & ſont la monnoie. On ne refuſe guére ceux qu'on peut obliger avec gloire, & dont la reconnoiſſance honore le bienfaiſteur : cette gloire eſt l'intérêt qu'il en retire. On refuſe encore moins

ceux dont on eſpére du retour, parce que cette eſpérance eſt un intérêt plus ſenſible à la plûpart des hommes ; & l'on accorde preſque tout à ceux dont on craint le reſſentiment, ſur-tout ſi l'on peut cacher cette crainte ſous le maſque de la prévenance. Mais ſi l'on ne peut pas diſſimuler ſon vrai motif, on prend facilement ſon parti. Il ſemble qu'on liſe dans le cœur des hommes qu'ils approuveront intérieurement la conduite qu'ils auroient eux-mêmes.

La crainte qu'on diſſimule le moins eſt celle qu'inſpirent certaines gens à la Cour, dont on mépriſe l'état, mais que l'in-

l'intimité domeſtique ou des circonſtances peuvent rendre dangereux. On a pour eux des ménagemens qui donnent à la crainte un air de prudence ; c'eſt pourquoi on n'en rougit point, parce qu'il ſemble que le caractére ne ſauroit être avili de ce qui fait honneur à l'eſprit. Les ſollicitations, les ſimples recommandations de ces ſortes de gens l'emportent ſouvent ſur celles des plus grands Seigneurs, & toujours ſur celles des amis, ſur-tout s'ils ſont anciens, car les nouveaux ont plus d'avantages. On fait tout pour ceux qu'on veut gagner ou achever d'engager, & rien pour ceux dont on eſt ſûr. Le

privilége d'un ancien ami n'eſt guére que d'être refuſé de préférence, & obligé d'approuver le refus, trop heureux ſi par un excès de confiance on lui fait part des motifs.

Tant de circonſtances concurent & ſe croiſent quelquefois dans les moindres graces, qu'il ſeroit difficile de dire comment & par qui elles ſont accordées. Il arrive de-là qu'on donne ſans généroſité, & qu'on reçoit ſans reconnoiſſance, parce qu'il eſt rare que le bienfait tombe ſur le beſoin, & encore plus rare qu'il le prévienne. On refuſe durement le néceſſaire, on accorde aiſément le ſuperflu; on offre les ſervi-

ſervices, on refuſe les ſecours.

Les effets ou les motifs du crédit ſont l'intérêt, la conſidération, & la généroſité.

Ceux qui n'employent leur crédit que par intérêt, ne méritent pas même de paſſer pour avoir du crédit. Ce ne ſont plus que de vils protégés, dont l'aviliſſement rejaillit ſur les protecteurs. Une grace payée avilit celui qui la reçoit, & deshonore celui qui la fait.

Quand on ſe propoſe la conſidération pour objet, on employe communément ſon crédit pour le faire connoître & lui donner de l'éclat. La ſeule réputation d'en avoir eſt un des plus ſûrs moyens de l'affermir,

mir, de l'étendre & même de le procurer ; en tout cas elle en eſt un prix ſi flâteur, que bien des gens en ſacrifieroient la réalité à l'apparence. Combien en voit-on qui ſont accablés de ſollicitations ſur une fauſſe réputation de crédit, & qui ſe gardent bien d'écarter les importuns en les détrompant ?

Cependant ceux qui en obligeant ne ſe propoſent qu'un bien ſi frivole, doivent être perſuadés, quelque crédit qu'ils ayent, qu'ils ne ſauroient rendre autant de ſervices, qu'ils font de mécontens qui croyent y avoir un droit privilégié.

Il ne ſeroit pas impoſſible qu'en

qu'en ne s'occupant que du desir d'obliger, on se fît une réputation très-opposée, parce que le volume des bienfaits ne peut jamais chez les hommes égaler le volume des besoins. Il n'y a point de crédit qui ne soit au-dessous de la réputation qu'il procure. Les moindres preuves de crédit multiplient les demandes. Un homme qui a rendu plusieurs services par générosité, peut être regardé comme désobligeant, parce qu'il n'est pas en état de rendre tous ceux qu'on exige de lui. C'est par cette raison que les gens en place ne sauroient employer trop d'humanité pour adoucir les refus nécessaires.

On

On pourroit penſer que la reconnoiſſance de ceux qu'ils obligent, doit les conſoler de l'injuſtice de ceux qu'ils refuſent; mais il n'eſt que trop ordinaire de voir des gens demander les graces avec ardeur, & ſouvent avec baſſeſſe, les recevoir comme une juſtice, avec froideur, & tâcher de perſuader qu'ils n'avoient pas fait la moindre démarche, & qu'on a prévenu leurs deſirs. Cette conduite n'eſt ſurement pas l'effet d'une reconnoiſſance délicate qui veut laiſſer au bienfaicteur la gloire d'une juſtice éclairée.

Il s'en faut bien que je veuille dégoûter les bienfaicteurs; je veux

veux au contraire prévenir leurs dégoûts, en leur inſpirant un ſentiment noble, déſintéreſſé, & dont le ſuccès eſt toujours ſûr; c'eſt de n'obliger que par généroſité, de ne chercher en obligeant que le plaiſir d'obliger; ſalaire infaillible & que l'ingratitude des hommes ne ſauroit ravir. Mais ſi les bienfaiſteurs ſont ſenſibles à la reconnoiſſance, que leurs bienfaits cherchent le mérite, parce qu'il n'y a que le mérite de reconnoiſſant.

CHAPITRE VII.

Sur les Gens à la mode.

DE tous les Peuples, le François eſt celui dont le caractére a dans tous les tems éprouvé le moins d'altération ; on retrouve les François d'aujourd'hui dans ceux des Croiſades, & en remontant juſqu'aux Gaulois on y remarque encore beaucoup de reſſemblance. Cette Nation a toujours été vive, gaie, généreuſe, brave, ſincére, préſomptueuſe, inconſtante, avantageuſe & inconſidérée. Ses vertus partent du cœur, ſes vices ne

ne tiennent qu'à l'eſprit, & ſes bonnes qualités corrigeant ou balançant les mauvaiſes, toutes concourent peut-être également à rendre le François de tous les hommes le plus ſociable. C'eſt-là ſon caractére propre, & c'en eſt un très-eſtimable; mais je crains que depuis quelque tems on n'en ait abuſé; on ne s'eſt pas contenté d'être ſociable, on a voulu être aimbale, & je crois qu'on a pris l'abus pour la perfection. Ceci a beſoin de preuves, c'eſt-à-dire d'explication.

Les qualités propres à la Société, ſont la politeſſe ſans fauſſeté, la franchiſe ſans rudeſſe, la prévenance ſans baſ-

ſeſſe, la complaiſance ſans flatterie, les égards ſans contrainte, & ſur-tout le cœur porté à la bienfaiſance ; ainſi l'homme ſociable eſt le Citoyen par excellence.

L'homme aimable, du moins celui à qui l'on donne aujourd'hui ce titre, eſt fort indifférent ſur le bien public, ardent à plaire à toutes les Sociétés où ſon goût & le haſard le jettent, & prêt à en ſacrifier chaque particulier. Il n'aime perſonne, n'eſt aimé de qui que ce ſoit ; plaît à tous, & ſouvent eſt mépriſé & recherché par les mêmes gens.

Par un contraſte aſſez biſarre, toujours occupé des autres,

tres, il n'eſt ſatisfait que de lui, & n'attend ſon bonheur que de leur opinion, ſans ſonger préciſément à leur eſtime qu'il ſuppoſe apparemment, ou dont il ignore la nature. Le deſir immodéré d'amuſer l'engage à immoler l'abſent qu'il eſtime le plus, à la malignité de ceux dont il fait le moins de cas, mais qui l'écoutent. Auſſi frivole que dangereux, il met preſque de bonne foi la médiſance & la calomnie au rang des amuſemens, ſans ſoupçonner qu'elles ayent d'autres effets; & ce qu'il y a d'heureux & de plus honteux dans les mœurs, le jugement qu'il en porte ſe trouve quelquefois juſte.

Les liaiſons particulieres de l'homme ſociable ſont des liens qui l'attachent de plus en plus à l'Etat; celles de l'homme aimable ne ſont que de nouvelles diſſipations qui retranchent d'autant les devoirs eſſentiels. L'homme ſociable inſpire le deſir de vivre avec lui; on n'aime qu'à rencontrer l'homme aimable. Tel eſt enfin dans ce caractére l'aſſemblage de vices, de frivolités & d'inconveniens, que l'homme aimable eſt ſouvent l'homme le moins digne d'être aimé.

Cependant l'ambition de parvenir à cette réputation devient de jour en jour une eſpéce de maladie épidémique : Eh ! com-

comment ne ſeroit-on pas flatté d'un titre qui éclipſe la vertu & fait pardonner le vice! Qu'un homme ſoit deshonoré au point qu'on en faſſe des reproches à ceux qui vivent avec lui, ils conviennent de tout; ce n'eſt pas en eſſayant de le juſtifier qu'ils ſe défendent eux-mêmes: tout cela eſt vrai, vous dit-on, mais il eſt fort aimable. Il faut que cette raiſon ſoit bonne, ou bien généralement admiſe; car on n'y réplique pas. L'homme le plus dangereux dans nos mœurs eſt celui qui eſt vicieux avec de la gaieté & des graces; il n'y a rien que cela ne faſſe paſſer, & n'empêche d'être odieux.

Qu'arrive-t-il de-là ? Tout le monde veut être aimable, & ne s'embarraſſe pas d'être autre choſe ; on y ſacrifie ſes devoirs, & je dirois la conſidération, ſi on la perdoit par-là. Un des plus malheureux effets de cette manie futile eſt le mépris de ſon état, le dédain de la profeſſion dont on eſt comptable, & dans laquelle on devroit toujours chercher ſa premiere gloire.

Le Magiſtrat regarde l'étude & le travail comme des ſoins obſcurs qui ne conviennent qu'à des hommes qui ne ſont pas faits pour le monde. Il voit que ceux qui ſe livrent à leurs devoirs ne ſont connus que par haſard de ceux qui en ont un beſoin

beſoin paſſager; deſorte qu'il n'eſt pas rare de voir de ces Magiſtrats aimables, qui dans les affaires d'éclat ſont moins des Juges, que des ſolliciteurs qui recommandent à leurs Confréres les intérêts des gens connus.

Le Militaire d'une certaine claſſe croit que l'application au ſervice doit être le partage des ſubalternes; ainſi les grades ne ſeroient plus que des diſtinctions de rang, & non pas des emplois qui exigent des fonctions.

L'homme de Lettres qui par des ouvrages travaillés auroit pû inſtuire ſon ſiécle, & faire paſſer ſon nom à la poſtérité, néglige

néglige ſes talens & les perd faute de les cultiver : il auroit été compté parmi les hommes illuſtres, il reſte un homme d'eſprit de Société.

L'ambition même, cette paſſion toujours ſi ardente & autrefois ſi active, ne va plus à la fortune que par le manége & l'art de plaire. Les principes de l'ambitieux n'étoient pas autrefois plus juſtes qu'ils le ſont aujourd'hui, ſes motifs plus louables, ſes démarches plus innocentes ; mais ſes travaux pouvoient être utiles à l'Etat, & quelquefois inſpirer l'émulation à la vertu.

On dira ſans doute que la Société eſt devenue, par le deſir

ſir d'y être aimable, plus délicieuſe qu'elle ne l'avoit jamais été; cela peut être, mais il eſt certain que ce qu'elle a gagné, l'Etat l'a perdu, & cet échange n'eſt pas un avantage.

Que ſeroit-ce ſi la contagion venoit à gagner toutes les autres profeſſions? Et on peut le craindre, quand on voit qu'elle a percé dans un ordre uniquement deſtiné à l'édification, & pour lequel les qualités aimables de nos jours auroient été jadis pour le moins indécentes.

Les qualités aimables étant pour la plûpart fondées ſur des choſes frivoles, l'eſtime que nous en faiſons nous accoutume

tume insensiblement à l'indifférence pour celles qui devroient nous intéresser le plus. Il semble que ce qui touche le bien public nous soit étranger.

Qu'un grand Capitaine, qu'un homme d'Etat ayent rendu les plus grands services; avant que de hasarder notre estime, nous demandons s'ils sont aimables, quels sont leurs agrémens, quoiqu'il y en ait peut-être qu'il ne sied pas toujours à un grand homme d'avoir à un degré supérieur.

Toute question importante, tout raisonnement suivi, tout sentiment raisonnable sont exclus des sociétés brillantes, & for-

ſortent du *bon ton*. Il y a peu de tems que cette expreſſion eſt inventée, & elle eſt déja triviale, ſans en être mieux éclaircie : je vais dire ce que j'en penſe.

Le bon ton dans ceux qui ont le plus d'eſprit conſiſte a dire agréablement des riens, à ne ſe pas permettre le moindre propos ſenſé, ſi l'on ne le fait excuſer par les graces du diſcours, à voiler enfin la raiſon quand on eſt obligé de la produire, avec autant de ſoin que la pudeur en exigeoit autrefois, quand il s'agiſſoit d'exprimer quelque idée libre; l'agrément eſt devenu ſi néceſſaire, que la médiſance même

me ceſſeroit de plaire, ſi elle en étoit dépourvue. Il ne ſuffit pas de nuire, il faut ſur-tout amuſer; ſans quoi le diſcours le plus méchant retombe plus ſur ſon auteur que ſur celui qui en eſt le ſujet.

Ce prétendu bon ton qui n'eſt qu'un abus de l'eſprit, ne laiſſe pas que d'en exiger beaucoup; ainſi il devient dans les ſots un jargon inintelligible pour eux-mêmes; & comme les ſots font le grand nombre, ce jargon a prévalu. C'eſt ce qu'on appelle le *Perſiflage*, amas fatiguant de paroles ſans idées, volubilité de propos qui font rire les foux, ſcandaliſent la raiſon, déconcertent les

les gens honnêtes ou timides, & rendent la ſociété inſupportable.

Ce mauvais genre eſt quelquefois moins extravagant, & alors il n'en eſt que plus dangereux. C'eſt lorſqu'on immole quelqu'un, ſans qu'il s'en doute, à la malignité d'une aſſemblée, en le rendant tout à la fois inſtrument & victime de la plaiſanterie commune, par les choſes qu'on lui ſuggere, & les aveux ingenus qu'on en tire.

Les premiers eſſais de cette ſorte d'eſprit ont dû naturellement réuſſir; & comme les inventions nouvelles vont toujours en ſe perfectionnant, c'eſt-

c'eſt-à-dire, en augmentant de dépravation, quand le principe en eſt vicieux, la méchanceté ſe trouve aujourd'hui l'ame de certaines ſociétés, & a ceſſé d'être odieuſe, ſans même perdre ſon nom.

La méchanceté n'eſt aujourd'hui qu'une mode. Les plus éminentes qualités n'auroient pû jadis la faire pardonner, parce qu'elles ne peuvent jamais rendre autant à la ſociété que la méchanceté lui fait perdre, puiſqu'elle en ſappe les fondemens, & qu'elle eſt par-là, ſinon l'aſſemblage, du moins le réſultat des vices. Aujourd'hui la méchanceté eſt réduite en art, elle tient lieu

de

de mérite à ceux qui n'en ont point d'autre, & ſouvent leur donne de la conſidération.

Voilà ce qui produit cette foule de petits méchans ſubalternes, & imitateurs de cauſtiques fades, parmi leſquels il s'en trouve de ſi innocens; leur caractére y eſt ſi oppoſé, ils auroient été de ſi bonnes gens, en ſuivant leur cœur, que je ſuis quelquefois tenté d'en avoir compaſſion, tant le mal leur coûte à faire. Auſſi en voit-on qui abandonnent leur rolle comme trop pénible; d'autres perſiſtent, flâtés & corrompus par les progrès qu'ils ont faits. Les ſeuls qui ayent gagné à ce travers de

mode, ſont ceux qui nés avec le cœur dépravé, l'imagination déréglée, l'eſprit faux, borné & ſans principes, mépriſans la vertu, & incapables de remords, ont le plaiſir de ſe voir le Héros d'une ſociété dont ils dévroient être l'horreur.

Un ſpectacle aſſez curieux eſt de voir la ſubordination qui régne entre ceux qui forment ces ſortes d'aſſociations. Il n'y a point d'état où elle ſoit mieux réglée. Ils ſe ſignalent ordinairement ſur les Etrangers que le haſard leur adreſſe, comme on ſacrifioit autrefois dans quelques contrées ceux que leur mauvais ſort y faiſoit abor-

aborder. Mais lorſque les victimes nouvelles leur manquent, c'eſt alors que la guerre civile commence. Le chef conſerve ſon empire, en immolant alternativement les ſujets les uns aux autres. Celui qui eſt la victime de jour, eſt impitoyablement accablé par tous les autres qui ſont charmés d'écarter l'orage de deſſus eux; la cruauté eſt ſouvent l'effet de la crainte. Les ſubalternes s'eſſaient cependant les uns contre les autres; on cherche à ne ſe lancer que des traits fins; on voudroit qu'ils fuſſent piquans ſans être groſſiers; mais comme l'eſprit n'eſt pas toujours auſſi léger, que l'a-

mour propre eſt ſenſible, on en vient ſouvent à ſe dire des choſes ſi outrageantes, qu'il n'y a que l'expérience qui empêche d'en craindre les ſuites. Si l'on pouvoit cependant imaginer quelque tempéramment honnête entre le caractére ombrageux & l'aviliſſement volontaire, on ne vivroit pas avec moins d'agrément, & l'on auroit plus d'union & d'égards réciproques.

Les choſes étant ſur le pied où elles ſont, l'homme le plus piqué n'a pas le droit de rien prendre au ſérieux. On ne ſe donne pour ainſi dire que des cartels d'eſprit; il faudroit s'avouer vaincu, pour recourir à d'au-

d'autres armes, & la gloire de l'eſprit eſt le point d'honneur d'aujourd'hui.

On eſt cependant toujours étonné que de pareilles ſociétés ne ſe déſuniſſent point par la crainte, le mépris, l'indignation ou l'ennui. Il faut eſpérer qu'à force d'excès, elles finiront par faire prendre la méchanceté en ridicule, & c'eſt l'unique moyen de la détruire. On remarque que la raiſon froide eſt la ſeule choſe qui leur impoſe, & quelquefois les déconcerte.

On croiroit que l'habitude d'offenſer rendroit ceux qui l'ont contractée incapables de ſe plier aux moyens de travailler

vailler à leur fortune. Point du tout, il vaut mieux inſpirer la crainte que l'eſtime. D'ailleurs les faux ſinguliers, ſoit cauſtiques, méchans ou miſantropes, réuſſiſſent parfaitement auprès de ceux dont ils ont beſoin. La réputation qu'ils ſe ſont fabriquée donne un très-grand poids à leurs prévenances; ils deſcendent plus facilement qu'on ne croit à la flâterie baſſe. Celui qui en eſt l'objet ne doute pas qu'il n'ait un mérite bien décidé, puiſqu'il force de tels caractéres à un ſtile qui leur eſt ſi étranger. L'adulation fade & outrée eſt la plus ſûre de plaire: une louange fine & délicate fait honneur

à

à celui qui la donne ; un éloge exagéré fait plaiſir à celui qui le reçoit. Il prend l'exagération pour l'expreſſion propre, & penſe que les grandes vérités ne peuvent pas ſe dire avec fineſſe.

Il faut convenir que les ſociétés dont je parle ſont rares ; il n'y a que la parfaitement bonne compagnie qui le ſoit davantage, & celle-ci n'eſt peut-être qu'une belle chimére dont on approche plus ou moins. Elle reſſemble aſſez à une République diſperſée, on en trouve des membres dans toutes ſortes de claſſes, il eſt très-difficile de les réunir en un corps. Il n'y a cependant

per-

perſonne qui n'en reclame le titre pour ſa ſociété : c'eſt un mot de raliment. Je remarque ſeulement qu'il n'y a perſonne auſſi qui ne croye qu'elle peut ſe trouver dans un ordre ſupérieur au ſien, & jamais dans une claſſe inférieure. La haute Magiſtrature la ſuppoſe à la Cour comme chez elle ; mais elle ne la croit pas dans une certaine Bourgeoiſie, qui à ſon tour a des nuances d'orgueil.

Pour l'homme de la Cour, ſans vouloir entrer dans aucune compoſition ſur cet article, il croit fermement que la bonne compagnie n'exiſte que parmi les gens de ſa ſorte. Il

eſt

eſt vrai qu'à eſprit égal ils ont un avantage ſur le commun des hommes, c'eſt de s'exprimer en meilleurs termes, & avec des tours plus agréables. Le ſot de la Cour dit ſes ſottiſes plus élégamment que le ſot de la Ville ne dit les ſiennes. Dans un homme obſcur c'eſt une preuve d'eſprit, ou du moins d'éducation, que de s'exprimer bien. Pour l'homme de la Cour c'eſt une néceſſité; il n'employe pas de mauvaiſes expreſſions, parce qu'il n'en ſait point. Un homme de la Cour qui parleroit baſſement, me paroîtroit preſque avoir le mérite d'un Savant dans les Langues Etrangeres. En effet,

tous les talens dépendent des facultés naturelles, & ſur-tout de l'exercice qu'on en fait. Le talent de la parole, ou plutôt de la converſation, doit donc ſe perfectionner à la Cour plus que par tout ailleurs, puiſqu'on eſt deſtiné à y parler, & réduit à n'y rien dire : ainſi les tours ſe multiplient, & les idées ſe rétréciſſent. Je n'ai pas beſoin, je crois, d'avertir que je ne parle ici que de ces Courtiſans oiſifs à qui Verſailles eſt néceſſaire, & qui y ſont inutiles.

Il réſulte de ce que j'ai dit, que les gens d'eſprit de la Cour, quand ils ont les qualités du cœur, ſont les hommes

mes dont le commerce eſt le plus aimable ; mais de telles ſociétés ſont rares. Le jeu ſert à ſoulager les gens du monde du pénible fardeau de leur exiſtence, & les talens qu'ils appellent quelquefois à leur ſecours en cherchant le plaiſir prouvent le vuide de leur ame, & ne le rempliſſent pas. Ces remédes ſont inutiles à ceux que le goût, la confiance & la liberté réuniſſent.

Les gens du monde ſeroient ſans doute fort ſurpris qu'on leur préférât ſouvent certaines ſociétés bourgeoiſes, où l'on trouve ſinon un plaiſir délicat, du moins une joie contagieuſe, ſouvent un peu de rudeſſe; mais

on eſt trop heureux qu'il ne s'y gliſſe pas une demie connoiſſance du monde qui ne ſeroit qu'un ridicule de plus, encore ne ſe feroit-il pas ſentir à ceux qui l'auroient: ils ont le bonheur de ne connoître de ridicule que ce qui bleſſe la raiſon ou les mœurs.

A l'égard des ſociétés, ſi l'on veut faire abſtraction de quelques différences d'expreſſions, on trouvera que la claſſe générale des gens du monde & la bourgeoiſie ſe reſſemblent plus au fond qu'on ne le ſuppoſe. Ce ſont les mêmes tracaſſeries, le même vuide, les mêmes miſéres. La petiteſſe dépend moins des objets

que

que des hommes qui les enviſagent. Quand au commerce habituel, en général les gens du monde ne valent pas mieux, ne valent pas moins que la bourgeoiſie. Celle-cine gagne ou ne perd guére à les imiter. A l'exception du bas peuple qui n'a que des idées relatives à ſes beſoins, & qui en eſt ordinairement privé ſur tout autre ſujet, le reſte des hommes eſt par tout le même. La bonne compagnie eſt indépendante de l'état & du rang, & ne ſe trouve que parmi ceux qui penſent & qui ſentent, qui ont les idées juſtes & les ſentimens honnêtes.

CHAPITRE VIII.

Sur le ridicule, la ſingularité & l'affectation.

LE ridicule reſſemble à ces fantômes qui n'exiſtent que pour ceux qui y croyent. Plus un mot abſtrait eſt en uſage, moins l'idée en eſt fixe, parce que chacun l'étend, la reſtraint ou la change; & l'on ne s'apperçoit de la différence des principes que par celle des conſéquences, ou par les différentes applications qu'on en fait. Si l'on vouloit définir les mots que l'on comprend

le

le moins, il faudroit définir ceux dont on ſe ſert le plus.

Le ridicule conſiſte à choquer les uſages ou les opinions reçues, & communément on les confond aſſez avec la raiſon ; cependant ce qui eſt contre la raiſon eſt ſotiſe ou folie; ſi c'eſt contre l'équité, c'eſt crime.

Le ridicule ne doit donc avoir lieu que dans les choſes indifférentes par elles-mêmes, & conſacrées par la mode. Les habits, le langage, les maniéres, le maintien : voilà ſon reſſort, voici ſon uſurpation, il l'étend juſque ſur la vertu, & c'eſt le moyen que l'envie employe le plus ſûrement pour

en ternir l'éclat. Le ridicule eſt ſupérieur à la calomnie, qui peut ſe détruire en retombant ſur ſon auteur. La malignité éclairée ne s'en fie pas même à la difformité du vice ; elle lui fait l'honneur de le traiter comme la vertu, en lui aſſociant le ridicule pour le décrier ; il devient par-là moins odieux & plus mépriſé. Le ridicule eſt devenu le poiſon de la vertu & des talens, & quelquefois le châtiment du vice.

Le ridicule eſt le fléau des gens du monde, & il eſt aſſez juſte qu'ils ayent pour tyran un être fantaſtique. On ſacrifie ſa vie à ſon honneur, ſouvent ſon

honneur

honneur à sa fortune, & quelquefois sa fortune à la crainte du ridicule.

Je ne suis pas étonné qu'on ait quelque attention à ne pas s'y exposer, puisqu'il est d'une si grande importance dans l'esprit de plusieurs de ceux avec qui l'on est obligé de vivre. Mais on ne doit pas excuser l'extrême sensibilité que des hommes raisonnables ont sur cet article. Cette crainte excessive a fait naître des essains de petits donneurs de ridicules, qui décident de ceux qui sont en vogue, comme les Marchandes de Modes fixent celles qui doivent avoir cours. S'ils ne s'étoient pas emparé

de

de l'emploi de diſtribuer les ridicules, ils en ſeroient accablés; ils reſſemblent à ces criminels qui ſe font exécuteurs pour ſauver leur vie.

La plus grande ſotiſe de ces êtres frivoles, & celle dont ils ſe doutent le moins, eſt de s'imaginer que leur empire eſt univerſel: s'ils ſavoient combien il eſt borné, la honte les y feroit renoncer. Le Peuple n'en connoît pas le nom, & c'eſt tout ce que la Bourgeoiſie en ſait. Parmi les gens du monde, ceux qui ſont occupés ne ſont frappés que par diſtraction de ce petit peuple incommode: ceux mêmes qui en ont été, & que la raiſon ou l'âge

en ont séparés, s'en souviennent à peine; & les hommes illustres seroient trop élevés pour l'appercevoir, s'ils ne daignoient pas quelquefois s'en amuser.

Quoique l'empire du ridicule ne soit pas aussi étendu que ceux qui l'exercent le supposent, il ne l'est encore que trop parmi les gens du monde; & il est étonnant qu'un caractére aussi léger que le nôtre se soit soumis à une servitude dont le premier effet soit de rendre le commerce uniforme, languissant & ennuyeux.

La crainte puerile du ridicule étouffe les idées, rétrecit les esprits, & les forme sur un seul modé-

modéle, ſuggere les mêmes propos peu intéreſſans de leur nature, & faſtidieux par la répétition. Il ſemble qu'un ſeul reſſort imprime à différentes machines un mouvement égal & dans la même direction. Je ne vois que les ſots qui puiſſent gagner à un travers qui les met de niveau avec les hommes ſupérieurs, puiſqu'ils ſont tous également aſſujettis à une meſure commune où les plus bornés peuvent atteindre.

L'eſprit eſt preſque égal quand on eſt aſſervi au même ton, & ce ton eſt néceſſaire à ceux qui ſans cela n'en auroient point à eux; il reſſemble à ces livrées qu'on donne aux valets,

lets, ſans quoi ils ne ſeroient pas vêtus.

Avec ce ton de mode on peut être impunément un ſot, & on regardera comme tel un homme de beaucoup d'eſprit qui ne l'aura pas : il n'y a rien qu'on diſtingue moins de la ſotiſe que l'ignorance des petits uſages. Combien de fois a-t-on rougi à la Cour pour un homme qu'on y produiſoit avec confiance, qu'on avoit admiré ailleurs, & qu'on avoit annoncé avec une bonne foi imprudente ; on ne s'étoit cependant pas trompé, mais on ne l'avoit jugé que d'après la raiſon, & on le confronte avec la mode.

Ce

Ce n'eſt pas aſſez que de ne pas s'expoſer au ridicule pour s'en affranchir, on en donne à ceux qui en méritent le moins, ſouvent aux perſonnes les plus reſpectables, ſi elles ſont aſſez timides pour le recevoir. Des gens mépriſables, mais hardis, & qui ſont au fait des mœurs régnantes, le repouſſent & l'anéantiſſent mieux que les autres.

Comme le ridicule n'ayant ſouvent rien de décidé, n'a d'exiſtence alors que dans l'opinion, il dépend en partie de la diſpoſition de celui à qui on veut le donner, & dans ce cas-là il a beſoin d'être accepté. On le fait échouer, non en le repouſ-

repouſſant avec force, mais en le recevant avec mépris ou indifférence, quelquefois en le recevant de bonne grace. Ce ſont les fléches des Méxiquains qui auroient pénétré le fer, & qui s'amortiſſoient contre des armures de laine.

Quand le ridicule eſt le mieux mérité, il y a encore un art de le rendre ſans effet, c'eſt d'outrer ce qui y a donné lieu. On humilie ſon adverſaire en dédaignant les coups qu'il veut porter.

D'ailleurs cette hardieſſe d'affronter le ridicule impoſe aux hommes; & comme la plupart ne ſont pas capables de n'eſtimer les choſes que

ce qu'elles valent, où leur mépris s'arrête leur admiration commence, & le ſingulier en eſt communément l'objet.

Par quelle biſarrerie la même choſe à un certain degré rend-elle ridicule, & portée à l'excès donne-t-elle une ſorte d'éclat? Car tel eſt l'effet de la ſingularité marquée, ſoit que le principe en ſoit louable ou répréhenſible.

Cela ne peut venir que du dégoût que cauſe l'uniformité de caractére qu'on trouve dans la ſociété. On eſt ſi ennuyé de rencontrer les mêmes idées, les mêmes opinions, les mêmes maniéres, & d'entendre les mêmes

mêmes propos, qu'on ſait un gré infini à celui qui ſuſpend cet état léthargique.

La ſingularité n'eſt pas préciſément un caractére ; c'eſt une ſimple maniére d'être qui s'unit à tout autre caractére, & qui conſiſte à être ſoi, ſans s'appercevoir qu'on ſoit différent des autres; car ſi l'on vient à le reconnoître, la ſingularité s'évanouit ; c'eſt une énigme qui ceſſe de l'être auſſi-tôt que le mot en eſt connu. Quand on s'eſt apperçu qu'on eſt différent des autres, & que cette différence n'eſt pas un mérite, on ne peut guére perſiſter que dans l'affectation, & c'eſt alors petiteſſe ou orgueil,

ce qui revient au même, & produit le dégoût; au lieu que la ſingularité naturelle met un certain piquant dans la ſociété qui en ranime la langueur.

Les ſots qui connoiſſent ſouvent ce qu'ils n'ont pas, & qui s'imaginent que ce n'eſt que faute de s'en être aviſés, voyant le ſuccès de la ſingularité, ſe font ſinguliers, & l'on ſent ce que ce projet biſarre doit produire.

Au lieu de ſe borner à n'être rien, & qui leur convenoit ſi bien, ils veulent à toute force être quelque choſe, & ils ſont inſupportables. Ayant remarqué, ou plutôt entendu dire que des génies reçonnus ne

ſont pas toujours exempts d'un grain de folie, ils tâchent d'imaginer des folies, & ne font que des ſotiſes.

La fauſſe ſingularité n'eſt qu'une privation de caractére, qui conſiſte non-ſeulement à éviter d'être ce que ſont les autres, mais à tâcher d'être uniquement ce qu'ils ne ſont pas.

On voit de ces ſociétés où les caractéres ſe ſont partagés comme on diſtribuë des rôles. L'un ſe fait Phiſoſophe, un autre plaiſant, un troiſiéme homme d'humeur. Tel ſe fait cauſtique qui penchoit d'abord à être complaiſant, mais il a trouvé le rôle occupé. Quand

on n'eſt rien, on a le choix de tout.

Il n'eſt pas étonnant que ces travers entrent dans la tête d'un ſot, mais on eſt étonné de les rencontrer avec de l'eſprit. Cela ſe remarque dans ceux qui nés avec plus de vanité que d'orgueil, croyent rendre leurs défauts brillans par la ſingularité en les outrant, plutôt que de s'appliquer à s'en corriger. Ils jouent leur propre caractére; ils étudient alors la nature pour s'en écarter de plus en plus, & s'en former une particuliere; ils ne veulent rien faire ni dire qui ne s'éloigne du ſimple; & malheureuſement quand on cherche l'extraordinaire,

naire, on ne trouve que des platitudes. Les gens d'eſprit même n'en ont jamais moins que lorſqu'ils tâchent d'en avoir.

On dévroit ſentir que le naturel qu'on cherche ne ſe trouve jamais, que l'effort produit l'excès, & que l'excès décéle la fauſſeté du caractére. On veut jouer le bruſque, & l'on devient féroce; le vif, & l'on n'eſt que pétulant & étourdi: la bonté jouée dégénere en politeſſe contrainte, & ſe trahit enfin par l'aigreur: la fauſſe ſincérité n'eſt qu'offenſante; & quand elle pourroit s'imiter quelque tems, parce qu'elle ne conſiſte que dans des actes paſſa-

paſſagers, on n'atteindroit jamais à la franchiſe qui en eſt le principe, & qui eſt une continuité de caractére. Elle eſt comme la probité ; pluſieurs actes qui y ſont conformes n'en font pas la démonſtration, & un ſeul de contraire la détruit.

Enfin toute affectation finit par ſe déceler, & l'on retombe alors au-deſſous de ſa valeur réelle. Tel eſt regardé comme un ſot après, & peut-être pour avoir été pris pour un génie. On ne ſe vange point à demi d'avoir été ſa dupe.

Soyons donc ce que nous ſommes, n'ajoutons rien à notre caractére ; tâchons ſeulement

ment d'en retrancher ce qui peut être incommode pour les autres, & dangereux pour nous-mêmes. Ayons le courage de nous ſouſtraire à la ſervitude de la mode, ſans paſſer les bornes de la raiſon.

CHA-

CHAPITRE IX.

Sur les Gens de Fortune.

IL y a deux ſortes de conditions qui ont plus de relation avec la ſociété, & ſur-tout avec les gens du monde, qu'elles n'en avoient autrefois. Ce ſont les Gens de Lettres & les Gens de Fortune, ce qui ne doit s'entendre que des plus diſtingués d'entr'eux, les uns par leur réputation ou leurs agrémens perſonnels, les autres par une opulence faſtueuſe : car dans tous les états il y a des chefs, un ordre mitoyen & du peuple.

Il

Il n'y a pas encore long-tems que les Financiers ne voyoient dans les gens de condition que des protecteurs qu'ils avoient quelquefois eu pour maîtres. La plupart des fortunes de finance du dernier siécle n'étoient pas assez honnêtes pour en faire gloire, & dès-là elles en devenoient plus considérables; les premiers gains faisoient naître l'avarice, l'avarice augmentoit l'avidité, & ces passions sont ennemies du faste. Une habitude d'économie ne se relâche guére, & suffit seule, sans génie ni bonheur marqué, pour tirer des richesses immenses d'une médiocre fortune, & d'un travail continuel.

S'il ſe trouvoit alors des gens d'affaires aſſez ſenſés pour vouloir jouir, ils l'étoient aſſez pour ſe borner aux commodités, aux plaiſirs à tous les avantages d'une opulence ſourde; ils évitoient un éclat qui ne pouvoit qu'exciter l'envie des Grands & la haine des Petits. Si l'on ſe contentoit de ce qui fait réellement plaiſir, on paſſeroit pour modeſte.

Ceux à qui les richeſſes ne donnent que de l'orgueil, parce qu'ils n'ont pas à ſe glorifier d'autre choſe, ont toujours aimé à faire parade de leur fortune; trop ennivrés de la jouiſſance pour rougir des moyens, leur

leur faſte étoit jadis le comble de la folie, du mauvais goût & de l'indécence.

Cette oſtentation d'opulence eſt plus communément la manie de ces hommes nouveaux qu'un coup du ſort a ſubitement enrichis, que de ceux qui ſont parvenus par degrés. Il eſt aſſez ſingulier que les hommes tirent plus de vanité de leur bonheur que de leurs travaux. Ceux qui doivent tout à leur induſtrie, ſavent combien ils ont évité, fait & réparé de fautes : ils jouiſſent avec précaution, parce qu'ils ne peuvent pas s'exagerer les principes de leur fortune ; au lieu que ceux qui ſe-

trouvent tout à coup des êtres ſi différens d'eux-mêmes, ſe regardent comme des objets dignes de l'attention particuliere du ſort. Ils ne ſavent à quoi l'attribuer ; & cette obſcurité de cauſes, on l'interpréte toujours à ſon avantage.

Telles ſont les fortunes qu'on peut appeller ridicules, & qui l'étoient encore plus autrefois qu'aujourd'hui, par le contraſte de la perſonne & du faſte déplacé.

D'ailleurs la fortune de finance n'étoit guére alors qu'une lotterie ; au lieu qu'elle eſt devenue un art, une ſcience qui a ſes principes & ſa méthode comme les autres, ou tout

au

au moins un jeu mêlé d'adreſſe & de haſard. On pourroit preſque aſſigner le gain par la nature de l'affaire.

Pourquoi la finance ſeroit-elle mépriſée? L'état doit avoir des revenus; il faut qu'il y ait des Citoyens chargés de la perception, & qu'ils y trouvent des avantages, pourvû que ces avantages ſoient limités; ſans quoi ils deviennent ſcandaleux.

On ne doit s'élever que contre la vexation ou l'inſolence de ceux qui abuſent, & les punir avec éclat & ſévérité. C'eſt ainſi que dans toutes les conditions on dévroitimmoler à la vengeance publique ceux qui

font haïr l'autorité, par l'abus qu'ils en font, & qui en rendant les hommes malheureux par leur excès, les corrompent par leurs exemples.

Il faut convenir que c'eſt moins à leurs véxations, qu'à l'inſolence de quelques-uns d'entr'eux, que les Financiers doivent rapporter le décri où ils ſont encore. Croit-on que cela dépende des injuſtices qui ſeront tombées ſur des gens obſcurs dont les plaintes ſont étouffées, les malheurs ignorés, & qui ne ſeroient pas protégés par ceux qui crient vaguement à l'injuſtice, quand ils en ſeroient connus? Dans les déclamations contre la finance,

nance, ce n'eſt ni la généroſité ni la juſtice qui reclament, c'eſt l'envie qui pourſuit le faſte.

Voilà ce qui dévroit inſpirer aux gens riches, & qui n'étoient pas nés pour l'être, une modeſtie raiſonnée. Ils ne ſentent pas aſſez combien ceux qui ſont les plus dignes de leur fortune ont encore beſoin d'art pour ſe la faire pardonner.

Malheureuſement les hommes veulent afficher leur bonheur; ils dévroient pourtant ſentir qu'il eſt fort différent de la gloire, dont la publicité fait & augmente l'exiſtence. Les malheureux ſont déja aſſez humiliés par l'éclat ſeul de la

prospérité : faut-il les outrager par l'affectation ?

Je ne suis pas étonné que le Peuple voye avec chagrin, & murmure des fortunes dont il fournit la substance, sans jamais les partager. Mais les gens de condition doivent les regarder comme des biens qui leur sont substitués, & destinés à remplacer un patrimoine qu'ils ont dissipé, souvent sans avantage pour l'Etat. Il y a peu de fortunes qui ne tombent dans quelques Maisons distinguées. Un homme de qualité vend un nom qu'il n'a pas eu la peine d'illustrer ; & sans le commerce qui s'est établi entre l'orgueil & la nécessité,

la

la plupart des Maiſons nobles tomberoient dans l'obſcurité, & par conſéquent dans la miſére; les exemples n'en ſont pas rares dans les Provinces. Au lieu que ſi les gens riches ne s'allioient qu'entr'eux, il faudroit néceſſairement par la ſeule puiſſance des richeſſes qu'ils parvinſſent eux-mêmes aux dignités qu'ils conſervent dans des familles étrangéres: peut-être s'aviſeront-ils un jour de ce ſecret-là, à moins que les gens de la Cour ne s'aviſent eux-mêmes d'entrer dans les affaires. Les premiers qui braveroient le préjugé pourroient avoir des ſcrupules; mais quand ils en ont, quel-

quelques plaiſanteries les ſoulagent, & beaucoup d'argent les diſſipe.

Cependant les gens de condition ont déja perdu le droit de dédaigner la finance puiſqu'il y en a peu qui n'y tiennent par le ſang.

C'étoit autrefois une eſpéce de bonté que de ne pas humilier les Financiers. Aujourd'hui qu'ils tiennent à tout, le mépris pour eux ſeroit de la part des gens de condition, injuſtice & ſotiſe. Il y en a tels qui ne ſe ſont pas méſalliés ; parce que les gens de fortune n'en ont pas fait aſſez de cas pour les rechercher.

Tous ceux qui tirent vanité de

de leur naiſſance, ne ſont pas toujours dignes de ſe méſallier. Il n'appartient pas à tout le monde de vendre ſon nom.

Si les raiſons de décence ne répriment pas la hauteur des gens de condition à l'égard de la Finance, celles d'intérêt les contiennent.

Les plaiſanteries ſur les Financiers en leur abſence marquent plus d'envie contre leur fortune que de mépris pour leurs perſonnes, puiſqu'on leur prodigue en face les égards, les prévenances & les éloges. Les gens de condition ſe flattent que cette conduite peut être regardée comme la marque d'une ſupériorité ſi décidée,

décidée, qu'elle peut s'humaniſer ſans riſque ; mais perſonne ne ſe trompe ſur les véritables motifs. Quelquefois ils ſe permettent avec les Financiers ces petits accès d'une humeur modérée, d'autant plus flatteuſe pour l'inférieur, qu'elle reſſemble au procédé naïf de l'égalité. Ceux qui jouent ce rolle deſireroient que les ſpectateurs déſintéreſſés le priſſent pour de la hauteur ; mais il n'y a pas moyen, parce que ſi leur manége paroît produire un effet oppoſé à celui qu'ils en eſperoient, on les voit s'adoucir pas degrés, & aller juſqu'à la fadeur pour ramener un homme prêt à s'effaroucher. Ils ſe

tirent

tirent d'embarras par une ſorte de plaiſanterie qui ſert à couvrir bien des baſſeſſes.

Si les gens riches viennent enfin à ſe croire ſupérieurs aux autres hommes, ont-ils ſi grand tort ? N'a-t-on pas pour eux les mêmes égards, je dirai les mêmes reſpects, que pour ceux qui ſont dans les places auſquelles on les rend par devoir ? Les hommes ne peuvent juger que ſur l'extérieur. Sont-ils donc ridiculement dupes, parce que ceux qui les trompent ſont baſſement & adroitement perfides ?

Il y a peu de gens riches, quelque eſprit qu'ils ayent, & quelque bien nés qu'ils ſoient,

à qui leur oupulence ne donne dans des momens des accès d'une humeur impérieuſe, & qui dans d'autres momens ne ſe ſentent humiliés de n'être que riches, ou de n'être regardés que comme tels.

Cependant ils ſont plus utiles à la ſociété qu'ils ne l'étoient autrefois, & ils acquierent une ſupériorité réelle ſur ceux à qui ils rendent ſervice. Les vrais inférieurs ſont ceux qui reçoivent, & l'humiliation s'y joint quand les ſervices ſont pécuniaires. C'eſt ce qui a fait mettre avec juſtice les mendians au-deſſous des eſclaves; ceux-ci ne ſont que dans l'abaiſſement, & les autres dans la baſſeſſe.

Ainſi

Ainſi ceux qui font la cour aux Financiers ſont bas, plus bas encore s'ils en reçoivent, & s'ils les payent d'ingratitude : la baſſeſſe n'a plus de nom, & elle augmente à proportion de la naiſſance & de l'élévation des ingrats.

Pourquoi s'étonner de la conſidération que donnent les richeſſes ? Il eſt ſûr qu'elles ne font pas un mérite réel ; mais elles ſont le moyen de toutes les commodités, de tous les plaiſirs, & quelquefois du mérite même. Tout ce qui contribue, ou paſſe pour contribuer au bonheur, ſera chéri des hommes. Il eſt difficile de ne pas identifier les riches & les richeſ-

richeſſes. Les décorations extérieures ne font-elles pas la même illuſion ?

Si l'on veut par un examen philoſophique dépouiller un homme de tout l'éclat qui lui eſt étranger, la raiſon en a le droit; mais je vois qué l'humeur l'exerce plus que la Philoſophie.

D'ailleurs pourquoi ne conſidéreroit-on pas ce qui eſt repréſentatif de tout ce que l'on conſidére ? Voilà préciſément ce que les richeſſes ſont parmi nous ; il n'y a de différence que de la cauſe à l'effet. La ſeule choſe reſpectée, que les richeſſes ne peuvent donner, eſt une naiſſance illuſtre ; mais ſi elle n'eſt

n'eſt pas ſoutenuë par les places, les dignités où la puiſſance; ſi elle eſt ſeule enfin, elle eſt éclipſée par tout ce que l'or peut procurer. Voulons-nous avoir le droit de mépriſer les richeſſes ? changeons nos mœurs.

Il y a eu des lieux & des tems où l'or étoit mépriſé, & le mérite ſeul honoré. Sparte & Rome naiſſante nous en fourniſſent des exemples. Mais pour peu qu'on faſſe attention à la conſtitution & à l'eſprit de ces Républiques, on ſentira qu'on n'y devoit faire aucun cas de l'or, puiſqu'il n'y étoit repreſentatif de rien. On ignoroit les commodités; les vrais

beſoins ne donnent par l'idée de celles que nous connoiſſons ; l'imagination ne s'étoit pas encore exercée ſur les plaiſirs ; ceux de la nature ſuffiſoient, & les plus grands ne coûtent pas cher ; le luxe étoit honteux, ainſi l'or étoit inutile & mépriſé. Ce mépris étoit à la fois le principe & l'effet de la modération & de l'auſtérité. La vie la plus pénible ceſſe de gêner les hommes, dès qu'elle eſt glorieuſe ; & dans les ames hautes, les grands ſacrifices ne ſont pas toujours auſſi cruels qu'ils le paroiſſent aux ames vulgaires. Un certain ſentiment de fierté & d'eſtime pour ſoi-même éléve l'ame & la rend capa-

capable de tout. L'orgueil eſt le premier des tyrans ou des conſolateurs.

Telle fut Lacédémone, telle fut Rome dans ſon berceau; mais auſſi-tôt que le vice & les plaiſirs y eurent pénétré, tout, juſqu'aux choſes qui doivent être le prix de la vertu, tout, dis je, y fut vénal; l'or y fut donc recherché, néceſſaire, eſtimé & honoré: voilà préciſément l'état où nous nous trouvons par nos connoiſſances, nos goûts, nos beſoins nouveaux, nos plaiſirs, & nos commodités recherchées. Qu'on faſſe revivre les anciennes mœurs de Rome ou de Sparte, peut être n'en ſerons-

nous ni plus ni moins heureux; mais l'or ſera inutile.

Les hommes n'ont qu'un penchant décidé, c'eſt leur intérêt; s'il eſt attaché à la vertu, ils ſont vertueux ſans effort; que l'objet change, le diſciple de la vertu devient l'eſclave du vice, ſans avoir changé de caractére: c'eſt avec les mêmes couleurs qu'on peint la beauté & les monſtres.

Les mœurs d'un Peuple ſont le principe actif de ſa conduite, les loix n'en ſont que le frein; celles-ci n'ont donc pas ſur lui le même empire que les mœurs. On ſuit les mœurs de ſon ſiécle, on obéit aux loix, c'eſt l'autorité qui

les

les fait & qui les abroge. Les mœurs d'une Nation lui ſont plus ſacrées & plus cheres que ſes loix. Comme elle n'en connoît pas l'Auteur, elle les regarde comme ſon ouvrage, & les prend toujours pour la raiſon.

Cependant on ne ſauroit croire avec quelle facilité un Prince changeroit chez certains Peuples les mœurs les plus dépravées, & les dirigeroit vers la vertu, pourvû que ce ne fût pas un projet annoncé. Une telle révolution paroîtroit le chef-d'œuvre des entrepriſes; mais elle le ſeroit plus par ſon effet que par ſes difficultés. En attendant qu'elle

le arrive, & les choſes étant ſur le pied où elles ſont, ne ſoyons pas étonnés que les richeſſes procurent de la conſidération. Cela ſera honteux, ſi l'on veut ; mais cela doit être, parce que les hommes ſont plus conſéquens dans leurs mœurs que dans leurs jugemens.

On comprend ordinairement dans le monde parmi les Financiers une autre claſſe de gens riches, qui prétendent avec raiſon devoir en être diſtingués. Ce ſont les Commerçans, hommes eſtimables, néceſſaires à l'Etat, qui ne s'enrichiſſent qu'en procurant l'abondance, en excitant une induſtrie

duſtrie honorable, & dont les richeſſes prouvent les ſervices. On ne les rencontre pas dans la ſociété auſſi communément que les Financiers, parce que les affaires les occupent, & ne leur permettent pas de perdre un tems dont ils connoiſſent le prix, pour des amuſemens frivoles, dont le goût vient autant de l'habitude que de l'oiſiveté, & qui ſous le nom d plaiſirs cauſent l'ennui auſſi ſouvent qu'ils le diſſipent.

Les Commerçans ſont donc plus occupés que les Financiers. Quoique le Commerce ait ſa méthode comme la Finance, celle-ci ſe ſimplifie en s'éclair-

s'éclairciſſant, & tout l'art des fripons eſt de l'embrouiller. La ſcience du Commerce eſt moins compliquée & plus combinée, moins obſcure, mais plus étendue, & s'étend encore plus en ſe perfectionnant. L'application de ſes principes exige une attention ſuivie, de nouveaux accidens demandent de nouvelles meſures, le travail eſt preſque continuel ; au lieu que la Finance plus bornée en elle-même reſſemble aſſez à une machine qui n'a pas ſouvent beſoin de la main de l'ouvrier, quand le mouvement eſt une fois imprimé ; c'eſt une pendule qu'on ne remonte que rarement.

Tous

Tous les préjugés d'état ne ſont pas également faux : l'eſtime que les Commerçans ſont du leur eſt d'accord avec la raiſon ; ils ne ſont aucune entrepriſe, il ne leur arrive aucun avantage, que le Public ne le partage avec eux ; tout les autoriſe à eſtimer leur profeſſion. Les Commerçans ſont le premier reſſort de l'abondance. La plupart des Financiers ne ſont que des canaux propres à la circulation de l'argent. Que ces canaux ſoient de bronze ou d'argile, la matiére en eſt indifférente, l'uſage eſt le même.

Les premiers s'honorent par la voie même qui les enrichit.

Les autres tendent au même but par l'uſage qu'ils font de leurs richeſſes : c'eſt ce qui les a engagés à ſe produire dans le monde, où ils auroient été les ſeuls étrangers, ſi l'on n'y eût à peu près dans le même temps admis les Gens de Lettres.

CHA-

CHAPITRE X.

Sur les Gens de Lettres.

AUTREFOIS les Gens de Lettres livrés à l'étude, & ſéparés du monde, en travaillant pour leurs contemporains, ne ſongeoient qu'à la poſtérité. Leurs mœurs pleines de candeur & de rudeſſe, n'avoient guére de rapport avec celles de la Société; & les gens du monde moins inſtruits qu'aujourd'hui, admiroient les ouvrages, ou plutôt le nom des Auteurs, & ne ſe croyoient pas trop capables de vivre avec eux. Il entroit

même dans cet éloignement plus de conſidération que de répugnance.

Le goût des Lettres, des Sciences & des Arts, a gagné inſenſiblement, & il eſt venu à un point, que ceux qui ne l'ont pas d'inclination l'affectent par air. On a donc recherché ceux qui les cultivent, & ils ont été attirés dans le monde à proportion de l'agrément qu'on a trouvé dans leur commerce.

On a gagné de part & d'autre à cette liaiſon. Les gens du monde ont cultivé leur eſprit, formé leur goût, & acquis de nouveaux plaiſirs. Les gens de Lettres n'en ont pas retiré

retiré moins d'avantages. Ils ont trouvé de la protection & de la conſidération ; ils ont perfectionné leur goût, poli leur eſprit, adouci leurs mœurs, & acquis ſur pluſieurs articles des lumieres qu'ils n'auroient pas puiſées dans les Livres.

Les Lettres ne donnent pas préciſément un état, mais elles en tiennent lieu à ceux qui n'en ont pas d'autre, & leur procurent des diſtinctions, que des gens qui leur ſont ſupérieurs par le rang n'obtiendroient pas toujours On ne ſe croit pas plus humilié de rendre hommage à l'eſprit qu'à la beauté, à moins qu'on ne ſoit

d'ailleurs en concurrence de rang ou de dignité : car l'eſprit peut devenir alors l'objet le plus vif de la rivalité. Mais lorſqu'on a une ſupérioriré de rang bien décidée, on accueille l'eſprit avec complaiſance ; on eſt flatté de donner à un homme d'un rang inférieur le prix qu'il faudroit diſputer avec un rival à d'autres égards.

L'eſprit a l'avantage, que ceux qui l'eſtiment, prouvent qu'ils en ont eux-mêmes, ou le font croire, ce qui eſt à peu près la même choſe pour bien des gens.

On diſtingue la République des Lettres en pluſieurs claſſes. Les Savans, qu'on appelle auſſi Eru-

Erudits, ont joui autrefois d'une grande conſidération ; on leur doit la renaiſſance des Lettres ; mais comme aujourd'hui on ne les eſtime pas autant qu'ils le méritent, le nombre en diminue trop, & c'eſt un malheur pour les Lettres : ils ſe produiſent peu dans le monde qui ne leur convient guére, & à qui ils ne conviennent pas davantage.

Il y a un autre ordre de Savans qui s'occupent des Sciences exactes. On les eſtime, on en reconnoît l'utilité, on les récompenſe quelquefois ; leur nom eſt cependant plus à la mode que leur perſonne, à moins qu'ils n'ayent d'autres

agrémens que le mérite qui fait leur célébrité.

Les gens de Lettres les plus recherchés ſont ceux qu'on appelle communément beaux eſprits, entre leſquels il y a encore une diſtinction à faire. Ceux dont les talens ſont marqués & couronnés par des ſuccès, ſont bientôt connus & accueillis ; mais ſi leur eſprit ſe trouve renfermé dans la ſphere du talent, quelque génie qu'on y reconnoiſſe, on applaudit l'ouvrage, & on néglige l'Auteur. On lui préfere dans la Société celui dont l'eſprit eſt d'un uſage plus varié, & d'une application moins décidée & plus étendue.

Les

Les premiers ſont plus d'honneur à leur ſiécle ; mais on cherche dans la Société ce qui plaît davantage. D'ailleurs il y a compenſation ſur tout. De grands talens ne ſuppoſent pas toujours un grand fonds d'eſprit : un petit volume d'eau peut fournir un jet plus brillant qu'un ruiſſeau dont le cours paiſible, égal & abondant fertiliſe une terre utile. Les hommes de talens doivent avoir plus de célébrité, c'eſt leur récompenſe. Les gens d'eſprit doivent trouver plus d'agrément dans le commerce, puiſqu'ils y en portent davantage ; c'eſt une reconnoiſſance fondée. Les talens ne ſe communi-

muniquent point par la fréquentation. Avec les gens d'eſprit, on développe, on étend, & on leur doit une partie du ſien. Auſſi le plaiſir & l'habitude de vivre avec eux font naître l'intimité, & quelquefois l'amitié, malgré les diſproportions d'état, quand les qualités du cœur s'y trouvent; car il faut avouer que malgré la manie d'eſprit à la mode, les gens de Lettres, dont l'ame eſt connue pour honnête, ont tout un autre coup d'œil dans le monde, que ceux dont on loue les talens, & dont on déſavoue la perſonne.

On a dit que le jeu & l'amour rendent toutes les conditions

ditions égales : je ſuis perſuadé qu'on y eût joint l'eſprit, ſi le proverbe eût été fait depuis que l'eſprit eſt devenu une paſſion. Le jeu égale en aviliſſant le ſupérieur ; l'amour, en élevant l'inférieur ; & l'eſprit, parce que la véritable égalité vient de celle des ames. Il ſeroit à deſirer que la vertu produiſît le même effet ; mais il n'appartient qu'aux paſſions de réduire les hommes à n'être que des hommes, c'eſt-à-dire, à renoncer à toutes les diſtinctions extérieures.

Les gens de la Cour ſont ceux dont les Lettres ont le plus à ſe louer ; & ſi j'avois un conſeil à donner à un homme qui

qui ne peut ſe faire jour que par ſon eſprit, je lui dirois : Préferez à tout l'amitié de vos égaux ; c'eſt la plus ſûre, la plus honnête, & ſouvent la plus utile ; ce ſont les petits amis qui rendent les grands ſervices, ſans tyranniſer la reconnoiſſance : mais ſi vous ne voulez que des liaiſons de ſociété, faites-les à la Cour ; ce ſont les plus agréables & les moins gênantes. Le manége, l'intrigue, les piéges, & ce qu'on appelle les *noirceurs*, ne s'employent qu'entre les rivaux d'ambition. Les Courtiſans ne penſent pas à nuire à ceux qui ne peuvent les traverſer, & font quelquefois gloire de les obliger. Ils aiment

aiment à s'attacher un homme de mérite, dont la reconnoiſſance peut avoir de l'éclat. Plus on eſt grand, moins on s'aviſe de faire ſentir une diſtance trop marquée. L'amour propre éclairé ne différe guére de la modeſtie dans ſes effets. Un homme de Lettres eſtimable n'en eſſuira point de faſte offenſant; au lieu qu'il pourroit y être expoſé avec ces gens qui n'ont ſur lui que la ſupériorité que leur impertinence ſuppoſe, & qui croyent que c'eſt un moyen de la lui prouver.

Depuis que le bel eſprit eſt devenu une contagion, tel s'érige en protecteur qui auroit beſoin

beſoin lui-même d'être protégé, & à qui il ne manque pour cela que d'en être digne. Pluſieurs devroient ſentir qu'ils ſeroient aſſez honorés d'être utiles aux Lettres, parce qu'ils en retireroient plus de conſidération qu'ils ne pourroient leur en procurer.

D'autres qui ſe croyent gens du monde, parce qu'on ne ſait pas pourquoi ils s'y trouvent, paroiſſent étonnés d'y rencontrer les gens de Lettres. Ceux-ci pourroient à plus juſte titre être ſurpris d'y trouver ces gens d'un état aſſez commun, qui malgré leur complaiſance pour les Grands, & leur impertinence avec leurs égaux, ſeront tou-

toujours hors d'œuvre. Il y a tant de faux gens du monde! Mais du moins doit-on faire une différence entre ceux qui y ſont recherchés, & ceux qui s'y jettent malgré les dégoûts qu'ils éprouvent.

En effet, réduiſons les choſes au vrai. On eſt homme du monde par la naiſſance & les dignités, on s'y attache par intérêt, on s'y introduit par baſſeſſe; on y eſt lié par des circonſtances particuliéres, telles que ſont les alliances des gens de fortune; on y eſt admis par choix, c'eſt le partage des gens de Lettres; & le gout entraîne néceſſairement des diſtinctions.

Les

Les gens de fortune qui ont de l'eſprit & des Lettres le ſentent ſi bien, que ſi on les conſulte, ou qu'on ſuive ſimplement leur conduite, on verra qu'ils jouiſſent de la fortune, mais qu'ils s'eſtiment à d'autres égards. Ils ſont même bleſſés des éloges qu'on donne à leur magnificence, parce qu'ils ſentent qu'ils ont un autre mérite que celui-là. On veut tirer ſa gloire de ce qu'on eſtime le plus. Ils recherchent les gens de Lettres, & ſe font honneur de leur amitié.

Les ſuccès de quelques gens de Lettres en ont égaré beaucoup dans cette carriére. Tous ſe ſont flattés de jouir des mêmes

mes agrémens, & pluſieurs ſe ſont trompés, ſoit qu'ils euſſent moins de mérite, ſoit que leur mérite fût moins de commerce.

Quantité de jeunes gens ont cru obéir au génie, & leurs mauvais ſuccès n'ont fait que les rendre incapables de ſuivre d'autres routes où ils auroient réuſſi, s'ils y étoient entrés d'abord. Par-là l'Etat a perdu de bons ſujets, ſans que la République des Lettres y ait rien gagné.

Quoique les avantages que les Lettres procurent ſe réduiſent ordinairement à quelques agrémens dans la Société, ils n'ont pas laiſſé que d'exciter l'envie. Les ſots ſont preſque

tous par état ennemis des gens d'eſprit. L'eſprit n'eſt pas ſouvent fort utile à celui qui en eſt doué ; & cependant il n'y a point de qualité qui ſoit ſi fort expoſée à la jalouſie.

On eſt étonné qu'il ſoit permis de faire l'éloge de ſon cœur, & qu'il ſoit révoltant de louer ſon eſprit ; & la vanité qu'on tireroit du dernier ſe pardonneroit d'autant moins, qu'elle ſeroit mieux fondée. On en a conclu que les hommes eſtiment plus l'eſprit que la vertu. N'y en auroit-il point une autre raiſon ?

Il me ſemble que les hommes n'aiment point ce qu'ils ſont obligés d'admirer. On n'ad-

n'admire que forcément & par ſurpriſe. La réflexion cherche à preſcrire contre l'admiration ; & quand elle eſt forcée d'y ſouſcrire, l'humiliation s'y joint, & ce ſentiment ne diſpoſe pas à aimer.

Un ſeul mot renferme ſouvent une collection d'idées : tels ſont les termes d'eſprit & de cœur. Si un homme nous fait entendre qu'il a de l'eſprit, & que de plus il ait raiſon de le croire, c'eſt comme s'il nous prévenoit que nous ne lui impoſerons point par de fauſſes vertus, que nous ne lui cacherons point nos défauts, qu'il nous verra tels que nous ſommes, & nous jugera

avec juſtice. Une telle annonce reſſemble déja à un acte d'hoſtilité. Au lieu que celui qui nous parle de la bonté de ſon cœur, & qui nous la perſuade, nous apprend que nous pouvons compter ſur ſon indulgence, même ſur ſon aveuglement, ſur ſes ſervices, & que nous pourrons être impunément injuſtes à ſon égard.

Les ſots ne ſe bornent pas à une haine oiſive contre les gens d'eſprit : ils les repreſentent comme des hommes dangereux, ambitieux, intriguans: ils ſuppoſent enfin qu'on ne peut faire de l'eſprit que ce qu'ils en feroient eux mêmes.

L'eſprit n'eſt qu'un reſſort capa-

capable de mettre en mouvement la vertu ou le vice. Il eſt comme ces liqueurs qui par leur mêlange développent & font percer l'odeur des autres. Les vicieux l'employent pour leur paſſion. Mais combien l'eſprit a-t-il guidé, ſoutenu, embelli, développé & fortifié de vertus? L'eſprit ſeul par un intérêt éclairé a quelquefois produit des actions auſſi louables que la vertu même l'auroit pû faire. C'eſt ainſi que la ſotiſe ſeule a peut-être fait ou cauſé autant de crimes que le vice.

A l'égard des gens d'eſprit, proprement dit, c'eſt à-dire, qui ſont connus par leurs talens,

lens, ou par un goût décidé pour les Sciences & les Lettres, c'eſt les connoître bien peu, que de craindre leur concurrence & leurs intrigues dans les routes de la fortune & de l'ambition. La plupart en ſont incapables; & ceux qui par haſard veulent s'en mêler, finiſſent ordinairement par être des dupes. Les intriguans de profeſſion les connoiſſent bien pour tels; & quand ils les engagent dans quelques affaires délicates, ils ſongent à les tromper les premiers, les font ſervir d'inſtrument honnête; mais ils ſe gardent bien de leur confier le reſſort principal. Il y a au contraire des ſots qui par

une

une ardeur ſoutenuë, des démarches ſuivies, ſans diſtraction de leur objet, parviennent à tout ce qu'ils deſirent.

L'amour des Lettres rend aſſez inſenſible à la cupidité & à l'ambition, conſole de beaucoup de privations, & ſouvent empêche de les connoître ou de les ſentir. Avec de telles diſpoſitions les gens d'eſprit doivent, tout balancé, être encore meilleurs que les autres hommes. Il arrive encore que l'eſprit inſpire à celui qui en eſt doué, une ſecrette ſatisfaction qui ne tend qu'à le rendre agréable aux autres, ſéduiſant pour lui-même, inutile à ſa fortune, & heureuſement aſſez indif-

indifférent ſur cet article.

Les gens d'eſprit dévroient d'autant moins s'embarraſſer de la baſſe jalouſie qu'ils excitent, qu'ils ne vivent jamais plus agréablement qu'entr'eux. Ils doivent ſavoir par expérience combien ils ſe ſont réciproquement néceſſaires. Si quelque pique les éloigne les uns des autres, les ſots les réconcilient bientôt, par l'impoſſibilité où l'on ſe trouve de vivre continuellement avec eux.

Les ennemis étrangers feroient peu de tort aux gens de Lettres, s'ils n'étoient pas aſſez imprudens pour leur fournir des moyens de les décrier, en

ſe

ſe deſſervant quelquefois eux-mêmes.

Je voudrois, pour l'honneur des Lettres & le bonheur de ceux qui les cultivent, qu'ils fuſſent perſuadés d'une vérité qui devroit être pour eux un principe fixe de conduite. C'eſt qu'ils peuvent ſe deshonorer eux-mêmes par les choſes injurieuſes qu'ils font, diſent ou écrivent contre leurs rivaux; qu'ils peuvent tout au plus les mortifier, s'en faire des ennemis, & les engager à une repréſaille auſſi honteuſe; mais qu'ils ne ſauroient donner atteinte à une réputation conſignée dans le Public. On ne fait & l'on ne détruit que la

ſienne propre, & toujours par ſoi-même. La jalouſie marque toujours infériorité dans celui qui la reſſent. Quelque ſupériorité qu'on eût à beaucoup d'égards ſur un rival, dès qu'on en conçoit de la jalouſie, il faut qu'on lui ſoit inférieur par quelque endroit.

Il n'y a point de particulier, ſi élevé ou ſi illuſtre qu'il puiſſe être, point de Société ſi brillante qu'elle ſoit, qui détermine le jugement du Public, quoiqu'une cabale puiſſe par haſard procurer des ſuccès, ou donner des dégoûts paſſagers. Cela ſeroit encore plus difficile aujourd'hui que dans le ſiécle prédédent, parce que

le

le Public étoit moins inſtruit, ou ſe piquoit moins d'être juge. Aujourd'hui il s'amuſe des ſcènes littéraires, mépriſe perſonnellement ceux qui les donnent avec indécence, & ne change rien à l'opinion qu'il a priſe de leurs ouvrages.

Il eſt inutile de prouver aux gens de Lettres, que la rivalité qui produit autre choſe que l'émulation eſt honteuſe, cela n'a pas beſoin de preuves; mais ils devroient ſentir que leur déſunion va directement contre leur intérêt général & particulier, & ils ne paroiſſent pas s'en appercevoir.

Des ouvrages travaillés avec ſoin, des critiques ſenſées,

ſévéres, mais juſtes & honnêtes, où l'on marque les beautés en relevant les défauts pour donner des vûes nouvelles : voilà ce qu'on a droit d'attendre des gens de Lettres. Leurs diſcuſſions ne doivent avoir que la vérité pour objet, objet qui n'a jamais cauſé ni fiel ni aigreur, & qui tourne à l'avantage de l'humanité ; au lieu que leurs querelles ſont auſſi dangereuſes pour eux, que ſcandaleuſes pour les Sages. Des hommes ſtupides, aſſez éclairés par l'envie pour ſentir leur infériorité, trop orgueilleux pour l'avouer, peuvent ſeuls être charmés de voir ceux qu'ils ſeroient obligés de reſpecter, s'hu-

s'humilier les uns les autres. Les ſots apprennent ainſi à cacher leur haine ſous un air de mépris dont ils devroient ſeuls être l'objet. Il ſemble qu'on faſſe aujourd'hui préciſément le contraire de ce qui ſe pratiquoit, lorſqu'on faiſoit combattre des animaux pour amuſer des hommes.

Je crois voir dans la République des Lettres un Peuple dont l'intelligence ſeroit la force, fournir des armes à des Barbares, & leur montrer l'art de s'en ſervir.

CHAPITRE XI.

Sur la manie du bel Esprit.

IL n'y a rien de si utile dont on ne puisse abuser, ne fût-ce que par l'excès. Il ne s'agit donc pas d'examiner jusqu'à quel point les Lettres peuvent être utiles à un Etat florissant, & contribuer à sa gloire; mais de savoir 1°. si le goût du bel esprit n'est pas trop répandu, peut-être même plus qu'il ne le faudroit pour sa perfection?

Secondement, d'où vient la vanité qu'on en tire, & conséquemment l'extrême sensibilité

bilité qu'on a ſur cet article ? L'examen & la ſolution de ces deux queſtions s'appuiront néceſſairement ſur les mêmes raiſons.

Il eſt ſûr que ceux qui cultivent les Lettres par état en retireroient peu d'avantages, ſi les autres hommes n'en avoient pas du moins le goût. C'eſt l'unique moyen de procurer aux Lettres les récompenſes & la conſidération dont elles ont beſoin pour ſe ſoutenir avec éclat. Mais lorſque la partie de la littérature que l'on comprend d'ordinaire ſous le nom de bel eſprit devient une mode, une eſpéce de manie publique, les gens de Lettres n'y

gagnent pas ; & les autres professions y perdent. Cette foule de prétendans au bel esprit fait qu'on distingue moins ceux qui ont des droits, d'avec ceux qui n'ont que des prétentions.

A l'égard des hommes qui sont comptables à la Société de diverses professions graves, utiles, ou même de premiere nécessité, qui exigent presque toute l'application de ceux qui s'y destinent, telles que la Guerre, la Magistrature, le Commerce, les Arts ; c'est sans doute une grande ressource pour eux que la connoissance & le goût modéré des Lettres. Ils y trouvent un délassement, un plaisir, & un certain exerci-

exercice d'eſprit qui n'eſt pas inutile à leurs autres fonctions. Mais ſi ce goût devient trop vif & dégénere en paſſion, il eſt impoſſible que les devoirs réels n'en ſouffrent. Les premiers de tous ſont ceux de ſa profeſſion, parce que la premiere obligation eſt d'être Citoyen.

Les Lettres ont par elles-mêmes un attrait qui ſéduit l'eſprit, lui rend les autres occupations rebutantes, & fait négliger celles qui ſont les plus indiſpenſables. On ne voit guére d'homme paſſionné pour le bel eſprit, s'acquitter bien d'une profeſſion différente. Je ne doute point qu'il n'y ait

des

des hommes engagés dans des professions très-opposées aux Lettres pour lesquelles ils avoient des talens marqués. Il seroit à desirer pour le bien de la Société qu'ils s'y fussent totalement livrés, parce que leur génie & leur état étant restés en contradiction, ils ne sont bons à rien.

Ces talens décidés, ces vocations marquées sont très-rares; la plûpart des talens dépendent communément des circonstances, de l'exercice & de l'application qu'on en a fait. Mettons un peu ces prétendus talens naturels & non cultivés à l'épreuve.

Nous voyons des hommes dont

dont l'oiſiveté forme pour ainſi dire l'état; ils ſe font amateurs de bel eſprit, ils s'annoncent pour le goût, c'eſt leur affiche; ils recherchent les lectures, ils s'empreſſent, ils conſeillent, ils protégent, & croient naïvement, ou tâchent de faire croire qu'ils ont part aux ouvrages & aux ſuccès de ceux qu'ils ont incommodés de leurs conſeils.

Cependant ils ſe font par-là une ſorte d'exiſtence, une réputation de ſociété. Pour peu qu'ils montrent d'eſprit, s'ils reſtent dans l'inaction, & ſe bornent prudemment au droit de juger déciſivement, ils uſurpent dans l'opinion une

eſpéce

eſpéce de ſupériorité ſur les talens mêmes. On les croit capables de faire tout ce qu'ils n'ont pas fait, & uniquement parce qu'ils n'ont rien fait. On leur reproche leur pareſſe, ils cédent aux inſtances, & ſe haſardent à entrer dans la carriére dont ils étoient les arbitres. Leurs premiers eſſais profitent du préjugé favorable de la Société. On loue, on admire, on ſe récrie que le Public ne doit pas être privé d'un chef-d'œuvre. La modeſte complaiſance de l'Auteur ſe laiſſe violer, & conſent à ſe produire au grand jour.

C'eſt alors que l'illuſion s'évanouit; le Public condamne, ou

ou s'occupe peu de l'ouvrage; les admirateurs se rétractent, & l'Auteur déplacé apprend par son expérience qu'il n'y a point de profession qui n'exige un homme tout entier. En effet on citeroit peu d'ouvrages distingués, je dis même d'ouvrages de goût, qui ne soient partis d'Auteurs de profession.

Les mauvais succès ne détrompent pas ceux qu'ils humilient. Il n'y a point d'amour propre plus sensible & moins corrigible que celui qui naît du bel esprit; & il est infiniment plus ombrageux dans ceux dont ce n'est pas la profession, que dans les vrais Auteurs, parce qu'on est plus humilié

milié d'être au-deſſous de ſes prétentions que de ſes devoirs. C'eſt en vain qu'ils affichent l'indifférence, ils ne trompent perſonne. L'indifférence eſt la ſeule diſpoſition de l'ame qui doive être ignorée de celui qui l'éprouve ; elle n'exiſte plus dès qu'on l'annonce.

Il n'y a point d'ouvrages qui ne demandent du travail ; les plus mauvais ont ſouvent le plus coûté, & l'on ne ſe donne point de peine ſans objet. On n'en a point, dit-on, d'autre que ſon amuſement : dans ce cas-là il ne faut point faire imprimer ; il ne faut pas même lire à ſes amis, puiſque c'eſt vouloir les conſulter ou les amuſer.

amuſer. On ne conſulte point ſur des choſes qui n'intéreſſent pas, & l'on ne prétend pas amuſer avec celles qu'on n'eſtime point. Cette prétenduë indifférence eſt donc toujours fauſſe; il n'y a qu'un intérêt très-ſenſible qui faſſe jouer l'indifférence. C'eſt une précaution en cas de mauvais ſuccès, ou l'oſtentation d'un droit qu'on voudroit établir pour décidé.

On n'a jamais tant donné de ridicule au bel eſprit, que depuis qu'on en eſt infatué. Cependant la foibleſſe ſur ce ſujet eſt telle, que ceux qui pourroient tirer leur gloire d'ailleurs, ſe repaiſſent ſur le bel eſprit d'éloges dont ils recon-

reconnoiſſent eux-mêmes la mauvaiſe foi. Votre ſincérité vous en feroit des ennemis irréconciliables, eux qui s'élévent contre l'amour propre des Auteurs de profeſſion.

Examinons quelles ſont les cauſes de cet amour propre exceſſif: voici celles qui m'ont frappé.

Chez les Peuples ſauvages la force a toujours fait la nobleſſe & la diſtinction entre les hommes; mais parmi des nations policées, où la force eſt ſoumiſe à des Loix qui en préviennent ou en répriment la violence, la diſtinction réelle & perſonnelle la plus reconnuë vient de l'eſprit.

La

La force ne ſauroit être parmi nous une diſtinction ni un moyen de fortune; c'eſt tout au plus un avantage pour des travaux pénibles, qui ſont le partage de la plus malheureuſe claſſe des Citoyens. Mais malgré la ſubordination que les Loix, la politique, la ſageſſe ou l'orgueil ont pû établir, il reſte toujours à l'eſprit dans les claſſes les plus obſcures des moyens de fortune & d'élévation qu'il peut ſaiſir, & que des exemples lui indiquent. Au défaut des avantages réels que l'eſprit peut procurer ſuivant l'application qu'on en fait, le plus ſtérile pour la fortune donne encore une ſorte de conſidération.

Mais comment arrive-t-il que de toutes les ſortes d'eſprit dont on peut faire uſage, le bel eſprit ſoit celui qui inſpire le plus d'amour propre? Sur quoi fonde-t-on ſa ſupériorité? & qu'eſt-ce qui en favoriſe ſi fort la prétention? Voici d'où vient l'illuſion.

Premierement, les hommes ne ſont jamais plus jaloux de leurs avantages, que lorſqu'ils les regardent comme leur étant perſonnels; qu'ils s'imaginent ne les devoir qu'à eux-mêmes; & comme ils jugent moins de l'eſprit par des effets éloignés, & dont ils n'apperçoivent pas toujours la liaiſon, que ſur des ſignes immédiats ou prochains, les

les hommes qui ne ſont pas faits à la réflexion, croient voir cette prérogative dans le bel eſprit plus que dans tout autre. Ils jugent qu'il appartient en propre à celui qui en eſt doué. Ils voient, ou croient voir qu'il produit de lui-même, & ſans ſecours étrangers; car ils ne diſtinguent pas ces ſecours qui ſont cependant très-réels. Ils ne font pas attention qu'à talens égaux, les Ecrivains les plus diſtingués ſont toujours ceux qui ſe ſont nourris de la lecture réfléchie des ouvrages de ceux qui ont paru avec éclat dans la même carriere. On ne voit pas, dis-je, aſſez que l'homme le plus fécond, s'il

étoit réduit à ſes propres idées, en auroit peu ; que c'eſt par la connoiſſance & la comparaiſon des idées étrangeres, qu'on parvient à en produire une quantité d'autres qu'on ne doit qu'à ſoi.

Secondement, ce qui favoriſe encore l'opinion avantageuſe qu'on a du bel eſprit, vient d'un parallele qu'on eſt ſouvent à portée de faire.

On remarque que le fils d'un homme d'eſprit & de talent fait ſouvent des efforts inutiles pour marcher ſur les traces de ſon pere, il n'y a rien de moins héréditaire ; au lieu que le fils d'un Savant devient, s'il le veut, un Savant lui-même. En Géomé-

Géométrie & dans toutes les vraies Sciences qui ont des principes, des régles & une méthode, on peut parvenir; & l'on parvient ordinairement, ſinon à la gloire, du moins aux connoiſſances de ſes prédéceſſeurs.

Peut-être dira-t-on à l'avantage de certaines Sciences, que l'utilité en eſt plus réelle ou plus reconnuë que celle du bel eſprit; mais cette objection eſt plus favorable à ces Sciences mêmes qu'à ceux qui les profeſſent.

Il eſt vrai que celui qui s'annonce pour les Sciences, eſt obligé d'en être inſtruit juſqu'à un certain point; ſans quoi

quoi il ne peut pas s'en impoſer groſſiérement à lui-même, & difficilement aux autres, s'ils ont intérêt de s'en éclaircir. Quoique les Sciences ne ſoient pas exemptes de charlatanerie, elle y eſt plus difficile que ſur ce qui n'a rapport qu'à l'eſprit. On ſe trompe de bonne foi à cet égard, & l'on en impoſe facilement aux autres, ſur-tout ſi l'on ne ſe commet pas en donnant des ouvrages, & qu'on ſe borne au ſimple titre d'homme d'eſprit & de goût. Voilà ce qui rend le bel eſprit ſi commun, qu'il ne dévroit pas inſpirer tant de vanité.

Mais laiſſant à part ce peuple

ple de gens d'eſprit, ſur quoi les Auteurs de mérite, & dont les preuves ſont inconteſtables, fondent-ils leur ſupériorité à l'égard de pluſieurs profeſſions ?

En ſuppoſant que l'eſprit dût être la ſeule meſure de l'eſtime, en ne comptant pour rien les différens degrés d'utilité, & ne jugeant les profeſſions que ſur la portion d'eſprit qu'elles exigent ; combien y en a t-il qui ſuppoſent autant & peut-être plus de pénétration, de ſagacité, de preſteſſe, de diſcuſſion, de comparaiſon, en un mot d'étenduë de lumiéres, que les ouvrages de goût & d'agrémens

mens les plus célébres ?

Je ne citerai pas ce qui regarde le gouvernement ou la conduite des armées ; on pourroit croire que l'éclat qui accompagne certaines places, peut influer sur l'eſtime qu'on fait de ceux qui les rempliſſent avec ſuccès, & j'aurois trop d'avantage. Je n'entrerai pas non plus dans le détail de tous les différens emplois ; il y en auroit plus qu'on ne croit qui auroient des titres ſolides à produire. Portons du moins la vûë ſur quelques occupations de la Société.

Le Magiſtrat qui eſt digne de ſa place ne doit-il pas avoir l'eſprit juſte, exact, pénétrant, exercé,

exercé, pour percer juſqu'à la vérité à travers les nuages dont l'injuſtice & la chicane cherchent à l'obſcurcir; pour arracher à l'impoſture le maſque de l'innocence; pour diſcerner l'innocence malgré l'embarras, la frayeur ou la maladreſſe qui ſemble dépoſer contr'elle pour diſtinguer l'aſſurance de l'innocent d'avec l'audace du coupable; pour connoître également & concilier l'équité naturelle & la loi poſitive; pour faire céder l'une à l'autre, ſuivant l'intérêt de la Société, & par conſéquent de la Juſtice même?

Faut-il moins de qualités dans l'Orateur, pour éclaircir & préſenter l'affaire ſur laquel-

le le Juge doit prononcer; pour diriger les lumiéres du Magiſtrat, & quelquefois les lui fournir? car je ne parle point de l'art criminel d'égarer la Juſtice.

Quel diſcernement, quelle fineſſe de diſcution n'exige pas l'art de la critique?

Quelle force de génie ne faut-il pas pour imaginer certains ſyſtêmes qui peut-être ſont faux, mais qui n'en ſervent pas moins à expliquer des phénomenes, conſtater, concilier des faits, & trouver des vérités nouvelles?

Quelle ſagacité dans les Sciences pour inventer des méthodes qui prouvent l'étendue des lumiéres dans les Inventeurs,

teurs, & dont l'utilité eſt telle, qu'elles guident avec certitude ceux mêmes qui n'en conçoivent pas les principes?

Cependant pluſieurs de ces Philoſophes ſont à peine connus; il n'y a de célébres que ceux qui ont fait des révolutions dans les eſprits; tandis que ceux qui ne ſont qu'utiles reſtent ignorés. Les hommes ne méconnoiſſent jamais plus les bienfaits, que lorſqu'ils en jouiſſent avec tranquillité.

La gloire du bel eſprit eſt ſentie & publiée par le commun des hommes, qui ſont juſqu'à un certain point en état d'en concevoir les idées, & qui ſe ſentent incapables de

les produire ſous la forme où elles leur ſont préſentées ; de-là naît leur admiration. Au lieu que les Philoſophes ne ſont ſentis que par des Philoſophes, ils ne peuvent prétendre qu'à l'eſtime de leurs pairs ; c'eſt jouir d'une conſidération bien bornée.

Mais pourquoi entrer dans un examen détaillé des occupations qu'on regarde comme appartenant principalement à l'eſprit? Il y en a beaucoup d'autres qu'on ne range pas ordinairement dans cette claſſe-là, & qui n'en exigent pas moins.

Doutera-t-on, par exemple, qu'il ne faille une grande étendue de lumiéres pour ima-

imaginer une nouvelle branche de commerce, ou pour en perfectionner une déja établie?

On avouera ſans doute qu'on ne peut pas refuſer l'eſprit à ceux qui ſe ſont illuſtrés dans les différentes carriéres dont je viens de parler; mais on dira qu'il n'en faut pas beaucoup pour y marcher foiblement. Pour réponſe à cette diſtinction, il ſuffit d'en faire une pareille, & de demander quel cas on fait de ceux qui rampent dans la littérature; on va juſqu'à l'injuſtice à leur égard, en les eſtimant moins qu'ils ne le méritent.

On fait encore une objection dont on eſt frappé, & qui

eſt bien foible. On remarque, dit-on, que pluſieurs hommes ſe ſont fait un nom dans les Arts, ou dans certaines Sciences, quoiqu'ils fuſſent incapables de toutes les autres choſes auſquelles ils s'étoient d'abord inutilement appliqués; & que loin d'être en état de produire le moindre ouvrage de goût & d'agrément, à peine atteignent-ils au courant de la converſation. Dès-là on prend droit de les regarder comme des eſpéces de machines dont les reſſorts n'ont qu'un effet déterminé.

Mais croit-on que tous ceux qui ſe ſont diſtingués dans le bel eſprit euſſent été également

ment capables de toutes les autres productions, & des différens emplois de la Société ? Ils n'auroient peut-être jamais été ni bons Magiſtrats, ni bons Commerçans, ni bons Artiſtes. Sont-ils bien ſûrs qu'ils y auroient été propres? Ce qu'ils ont pris chez eux pour répugnance ſur certaines occupations, pouvoit être un ſigne d'incapacité autant que de dégoût. N'y auroit-il point d'exemples de beaux eſprits diſtingués qui fuſſent aſſez bornés ſur d'autres articles, même ſur ce qui paroît avoir le plus de rapport avec l'eſprit, tel que le ſimple talent de la converſation, car c'en eſt un com-

me un autre ? On en trouveroit ſans doute des exemples, & l'on auroit tort d'en être étonné.

Pour faire voir que l'univerſalité des talens eſt une chimere, je ne veux pas chercher mes autorités dans la claſſe commune des eſprits ; montons juſqu'à la ſphère de ces génies rares, qui en faiſant honneur à l'humanité, humilient les hommes par la comparaiſon. Newton qui a deviné le ſyſtême de l'Univers, du moins pour quelque-tems, n'étoit pas regardé comme capable de tout par ceux mêmes qui s'honoroient de l'avoir pour compatriote.

Guil-

Guillaume III. qui ſe connoiſſoit en hommes, étant embarraſſé ſur une affaire politique, on lui conſeilla de conſulter Newton. Newton, dit-il, n'eſt qu'un grand Philoſophe. Ce titre étoit ſans doute un éloge rare; mais enfin dans cette occaſion-là Newton n'étoit pas ce qu'il falloit, il en étoit incapable, & n'étoit qu'un grand Philoſophe.

Il eſt plus que vraiſemblable que s'il eût appliqué à la ſcience du gouvernement les travaux qu'il avoit conſacrés à la connoiſſance de l'Univers, le Roi Guillaume n'eût pas dédaigné ſes conſeils.

Dans combien de circonſtan-

tance, ſur combien de queſtions le Philoſophe n'eût-il pas répondu à ceux qui lui auroient conſeillé de conſulter le Monarque ? Guillaume n'eſt qu'un Politique, qu'un Héros, qu'un grand Roi.

Le Prince & le Philoſophe étoient également capables de ſentir les limites de leur génie ; au lieu qu'un homme d'imagination regarderoit comme une injuſtice d'être recuſé ſur quelque matiére que ce pût être. Les hommes de ce caractére ſe croient capables de tout ; l'inexpérience même fortifie leur amour propre qui ne peut s'éclairer que par des fautes, & diminuer

par

par des connoiſſances acquiſes.

Les plus grandes affaires, celles du gouvernement, ne demandent que de bons eſprits; le bel eſprit y nuiroit, & les grands eſprits y ſont rarement néceſſaires. Ils ont des inconvéniens pour la conduite, & ne ſont propres qu'aux révolutions; ils ſont nés pour édifier ou pour détruire. Le génie a ſes bornes & ſes écarts; la raiſon cultivée ſuffit à tout ce qui nous eſt néceſſaire.

Si d'un côté il y a peu de talens ſi décidés pour un objet, qu'il eût été abſolument impoſſible à celui qui en eſt doué de réuſſir dans tout autre choſe; on peut d'un autre

côté

côté ſoutenir que tout eſt talent, c'eſt-à-dire en général, qu'avec quelque diſpoſition naturelle, on peut en y joignant de l'application, & ſurtout des exercices réitérés, réuſſir dans quelque carriére que ce puiſſe être. Je ne prétens avancer qu'une propoſition générale, & j'excepte les génies & les hommes totalement ſtupides, deux ſortes d'êtres preſque également rares.

On voit par exemple des hommes qui ne paroiſſent pas capables de lier deux idées enſemble, & qui cependant font au jeu les combinaiſons les plus compliquées, les plus ſûres & les plus rapides. Il faut néceſ-

ſairement de l'eſprit pour de telles opérations ; on dit qu'ils ont l'eſprit du jeu. Mais s'il n'y avoit aucun jeu d'inventé, croit-on que ces joueurs ſi ſubtils euſſent été réduits à la ſeule exiſtence matérielle ? Cet eſprit de calcul & de combinaiſon auroit pû être appliqué à des ſciences qui leur auroient peut-être fait un nom.

Les circonſtances décident ſouvent de la différence des talens. C'eſt ainſi que le choc du caillou fait ſortir la flamme, en rompant l'équilibre qui la retenoit captive.

Ce qui eſt beaucoup plus rare que les grands talens, c'eſt une fléxibilité d'eſprit qui ſai-

ſaiſiſſe un objet, l'embraſſe, & puiſſe enſuite ſe replier vers un autre, qui en pénétre l'intérieur avec force, & qui le préſente avec clarté. C'eſt une vûe qui au lieu d'avoir une direction fixe, déterminée & ſur une ſeule ligne, a une action ſphérique. Voilà ce qu'on peut appeller l'eſprit de lumiére: il peut imiter tous les talens, ſans toutefois les porter au même degré que les hommes qui y ſont bornés; mais s'il eſt quelquefois moins brillant que les talens, il eſt beaucoup plus utile.

Les talens ſont ou deviennent perſonnels à ceux qui en ſont doués, ou qui les ont acquis

quis par l'exercice ; au lieu que l'eſprit de lumiére ſe communique, & développe celui des autres hommes. Cet eſprit même qui ſemble appartenir uniquement à la nature, a preſqu'autant beſoin d'exercice pour ſe perfectionner que les talens. Les gens doués de cet eſprit ne peuvent pas l'ignorer, quelques modeſtes qu'ils ſoient ; la modeſtie n'eſt, & ne peut être qu'une vertu extérieure. Mais ſi la préſomption les gagnent, s'ils viennent à s'exagerer leur eſprit, en prenant leur facilité à s'inſtruire pour les connoiſſances mêmes, leur prévoyance, leur ſagacité pour l'expérience, ils tombent dans

dans des bévûes plus groſſiéres que ne font les hommes bornés & appliqués. L'eſprit eſt le premier des moyens, il ſert à tout, & ne ſupplée preſque à rien.

Dans l'examen que je viens de faire, mon deſſein n'eſt aſſurément pas de dépriſer le vrai bel eſprit. Tout peut à la vérité être regardé comme talent, ou ſi l'on veut comme *métier*. Mais il y en a qui exigent un aſſemblage de qualités rares, & le bel eſprit eſt du nombre. Je prétens ſeulement que s'il eſt dans la premiere claſſe, il n'y eſt pas ſeul; que ſi l'on veut lui donner une préférence excluſive, on joint le ridicule

à l'injuſtice ; & que ſi la manie du bel eſprit augmente, & ſe ſoutient long-tems au point où elle eſt, elle nuira infailliblement à l'eſprit.

C'eſt contre l'excès & l'altération du bien qu'on doit être en garde ; le mal exige moins d'attention, parce qu'il s'annonce aſſez de lui-même ; & pour finir par un exemple qui a beaucoup de rapport à mon ſujet, ce ſeroit un problême à réſoudre, que d'examiner combien l'Impreſſion a contribué au progrès des Lettres & des Sciences, & combien elle y peut nuire. Je ne veux pas m'engager dans une diſcuſſion qui exigeroit un Traité

particulier ; mais je demande ſimplement qu'on faſſe attention que ſi l'Impreſſion a multiplié les bons ouvrages, elle favoriſe auſſi un nombre effroyable de Traités ſur différentes matiéres ; deſorte qu'un homme qui veut s'appliquer à un genre particulier, l'approfondir & s'inſtruire, eſt obligé de payer à l'étude un tribut de lectures inutiles, rebutantes, & ſouvent contraires à ſon objet. Avant que d'être en état de choiſir ſes guides, il a épuiſé ſes forces.

Ainſi le plus grand ſervice que les Sociétés littéraires pourroient rendre aujourd'hui aux Lettres, aux Sciences &

aux

aux Arts, ſeroit de faire des méthodes, & de tracer des routes qui épargneroient du travail, des erreurs, & conduiroient à la vérité par les voies les plus courtes & les plus ſûres.

CHAPITRE XII.

Sur le Rapport de l'Eſprit & du Caractére.

LE caractére eſt la forme diſtinctive d'une ame avec une autre, ſa différente maniére d'être. Le caractére eſt aux ames ce que la phiſionomie & la variété dans les mêmes traits ſont aux viſages.

Les viſages ſont compoſés des mêmes parties, c'eſt en cela qu'ils ſe reſſemblent; la liaiſon & l'accord de ces mêmes parties ſont différens; voilà ce qui les diſtingue les uns des autres,

&

& empêche de les confondre.

Les hommes ſans caractére ſont des viſages ſans phiſionomie, de ces viſages communs qu'on ne prend pas la peine de diſtinguer.

L'eſprit eſt une des facultés de l'ame, qu'on peut comparer à la vûë; & l'on peut conſidérer la vûë par ſa netteté, ſon étenduë, & par les objets ſur leſquels elle eſt exercée : car outre la faculté de voir, on apprend encore à voir.

Je ne veux pas entrer ici dans une diſcuſſion métaphiſique, qu'on ne jugeroit peut-être pas aſſez néceſſaire à mon ſujet; quoiqu'il n'y eût peut-être pas de métaphiſique mieux employée

ployée que celle qui seroit appliquée aux mœurs ; elle justifieroit le sentiment, en démontrant les principes.

Nous avons vû dans le Chapitre précédent les injustices qu'on fait dans les prééminences qu'on donne à certains talens; nous allons voir qu'on n'en fait pas moins dans les jugemens qu'on porte sur les différentes sortes d'esprits. Il y en a du premier ordre que l'on confond quelquefois avec la sotise.

Ne voit-on pas des gens dont la naïveté & la candeur empêchent qu'on ne rende justice à leur esprit. Cependant la naïveté n'est que l'expression la plus simple & la plus naturelle d'une

d'une idée dont le fonds peut être fin & délicat ; & cependant expreſſion ſimple a tant de grace, & d'autant plus de mérite, qu'elle eſt le chef d'œuvre de l'art dans ceux à qui elle n'eſt pas naturelle.

La candeur eſt le ſentiment intérieur de la pureté de ſon ame, qui empêche de penſer qu'on ait rien à diſſimuler.

L'ingénuité peut être une ſuite de la ſotiſe, quand elle n'eſt pas l'effet de l'inexpérience ; mais la naïveté n'eſt tout au plus que l'ignorance de choſes de convention, faciles à apprendre, & bonnes à dédaigner ; & la candeur eſt la premiere marque d'une belle ame.

La

La naïveté & la candeur peuvent se trouver dans le plus beau génie, & alors elles en sont l'ornement le plus précieux & le plus aimable.

Il n'est pas étonnant que le vulgaire qui n'est pas digne de respecter des avantages si rares, soit l'admirateur de la finesse de caractére qui n'est que le fruit de l'attention fixe & suivie d'un esprit médiocre que l'intérêt anime. La finesse peut marquer de l'esprit, mais elle n'est jamais dans un esprit supérieur, à moins qu'il ne se trouve avec un cœur bas. Un esprit supérieur dédaigne les petits ressorts, il n'employe que les grands, c'est à-dire les simples.

On

On doit encore distinguer la finesse de l'esprit, de celle du caractére. L'esprit fin est souvent faux, précisément parce qu'il est trop fin; c'est un corps trop délié pour avoir de la consistance. La finesse imagine au lieu de voir; à force de supposer elle se trompe. La pénétration voit, & la sagacité va jusqu'à prévoir. Si le jugement fait la base de l'esprit, sa promptitude contribue encore à sa justesse; mais si l'imagination domine, c'est la source d'erreurs la plus féconde.

Enfin la finesse est un mensonge en action, & le mensonge part toujours de la crainte

ou de l'intérêt, & par conſéquent de la baſſeſſe. On ne voit point d'homme puiſſant & abſolu, quelque vicieux qu'il ſoit d'ailleurs, mentir à celui qui lui eſt ſoumis, parce qu'il ne le craint pas. Si cela arrive, c'eſt ſûrement par une vûe d'intérêt; auquel cas il ceſſe en ce point d'être puiſſant, & devient alors dépendant de ce qu'il deſire, & ne peut emporter par la force ouverte.

Il ne faut pas être ſurpris qu'un homme d'eſprit ſoit trompé par un ſot. L'un ſuit continument ſon objet, & l'autre ne s'aviſe pas d'être en garde. La duperie des gens d'eſ-

d'eſprit vient de ce qu'ils ne comptent pas aſſez avec les ſots, c'eſt-à-dire les comptent pour trop peu.

On auroit plus de raiſon de s'étonner des fautes groſſiéres où les gens d'eſprit tombent d'eux-mêmes. Leurs fautes ſont cependant encore moins fréquentes que celles des autres hommes, quelquefois plus graves, & toujours plus remarquées. Quoi qu'il en ſoit, j'en ai cherché la raiſon, & je crois l'appercevoir dans le peu de rapport qui ſe trouve entre l'eſprit d'un homme & ſon caractére.

La dépendance mutuelle de l'eſprit & du caractére peut

être enviſagée ſous trois aſpects. On n'a pas le caractére de ſon eſprit, ou l'eſprit de ſon caractére; on n'a pas aſſez d'eſprit pour ſon caractére; on n'a pas aſſez de caractére pour ſon eſprit.

Un homme, par exemple, ſera capable des plus grandes vûes, de concevoir, digerer & ordonner un grand deſſein. Il paſſe à l'exécution, & il échoue, parce qu'il ſe dégoûte, qu'il eſt rebuté des obſtacles mêmes qu'il avoit prévûs, & dont il voyoit les reſſources. On le reconnoît d'ailleurs pour un homme de beaucoup d'eſprit, & ce n'eſt pas en effet par-là qu'il a manqué. On eſt

éton-

étonné de ſa conduite, parce qu'on ignore qu'il eſt léger & incapable de ſuite dans le caractére; qu'il n'a que des accès d'ambition qui cédent à une pareſſe naturelle; qu'il eſt incapable d'une volonté forte à laquelle peu de choſes réſiſtent, même pour les gens bornés; & qu'enfin il n'a pas le caractére de ſon eſprit. Sans manquer d'eſprit, on manque à ſon eſprit par légereté, par paſſion, par timidité.

Un autre d'un caractére propre aux plus grandes entrepriſes, avec du courage & de la conſtance, manquera de l'eſprit qui fournit les moyens; il n'a pas l'eſprit de ſon caractére.

Voilà l'oppoſition du caractére & de l'eſprit. Mais il y a une autre maniere de faire des fautes, malgré beaucoup d'eſprit, même analogue au caractére; c'eſt lorſqu'on n'en a pas aſſez pour ce caractére.

Un homme d'un eſprit étendu & rapide aura des projets encore plus vaſtes; il faut néceſſairement qu'il échoue, parce que ſon eſprit ne ſuffit pas encore à ſon caractére. Il y a tel homme qui n'a fait que des ſotiſes, qui avec un autre caractére que le ſien auroit paſſé avec juſtice pour un génie ſupérieur.

Mettons en oppoſition un homme dont l'eſprit a une ſphére

ſphére peu étendue, mais dont le cœur exempt de paſſions fortes ne le portent pas au-delà de cette ſphére bornée. Ses entrepriſes & ſes moyens ſont en proportion égale ; il ne fera point de faute, & ſera regardé comme ſage, parce que la réputation de ſageſſe dépend moins des choſes brillantes qu'on fait, que des ſotiſes qu'on ne fait point.

Peut-être y a-t-il plus d'eſprit chez les gens vifs que chez les autres ; mais auſſi ils en ont plus de beſoin. Il faut voir clair & avoir le pied ſûr quand on veut marcher vîte; ſans quoi les chûtes ſont fréquentes & dangereuſes. C'eſt par cette raiſon

que de tous les ſots, les plus vifs ſont les plus inſupportables.

Un caractére trop vif nuit quelquefois à l'eſprit le plus juſte en le pouſſant au-delà du but, ſans qu'il l'ait apperçu. On ne ſe trouve pas humilié de cet excès, parce qu'on ſuppoſe que le moins eſt renfermé dans le plus ; mais ici le plus & le moins ne ſont pas bien comparés, & ſont de nature différente. Il faut plus de force pour s'arrêter au terme, que pour le paſſer par la violence de l'impulſion. Voir le but où l'on tend c'eſt jugement, y atteindre c'eſt juſteſſe, s'y arrêter c'eſt force, le paſſer ce peut être foibleſſe.

Les

Les jugemens de l'extrême vivacité reſſemblent aſſez à ceux de l'amour propre qui voit beaucoup, compare peu, & juge mal. La ſcience de l'amour propre eſt de toutes la plus cultivée & la moins perfectionnée. Si l'amour propre pouvoit admettre des régles de conduite, il deviendroit le germe de pluſieurs vertus, & ſuppléroit à celles mêmes qu'il paroît exclure.

On objecteroit peut-être qu'on voit des hommes d'un flegme & d'un eſprit également reconnus tomber dans des égaremens qui tiennent de l'extravagance; mais on ne fait pas attention que ces mêmes hom-

hommes, malgré cet extérieur froid, ſont des caractéres violens. Leur tranquillité n'eſt qu'apparente ; c'eſt l'effet d'un vice des organes, un maintien de hauteur ou d'éducation, une fauſſe dignité ; leur ſens froid n'eſt que de l'orgueil.

Le plus grand avantage pour le bonheur, eſt une eſpéce d'équilibre entre les idées & les affections, entre l'eſprit & le caractére.

Enfin, ſi l'on reproche tant de fautes aux gens d'eſprit, c'eſt qu'il y en a peu qui par la nature ou l'étendue de leur eſprit ayent celui de leur caractére, & malheureuſement celui-ci ne ſe change point.

Les

Les mœurs ſe corrigent, l'eſprit ſe fortifie ou s'altére, les affections changent d'objet, le même peut ſucceſſivement inſpirer l'amour ou la haine; mais le caractére eſt inaltérable, il peut être contraint ou déguiſé, il n'eſt jamais détruit. L'orgueil humilié & rampant eſt toujours de l'orgueil.

Tout ce que l'homme qui a le plus d'eſprit peut faire, c'eſt de s'étudier, de ſe connoître, & de compter enſuite avec ſon caractére; ſans quoi les fautes & même les malheurs ne ſervent qu'à l'abattre, ſans le corriger; mais pour un homme d'eſprit, ils ſont une occaſion de réfléchir. C'eſt ſans doute

ce

ce qui a fait dire qu'il y a toujours de la reſſource avec les gens d'eſprit. La réfléxion ſert de ſauve-garde au caractére, ſans le corriger ; comme les régles en ſervent au génie, ſans l'inſpirer. Elles font peu pour l'homme médiocre, elles préviennent les fautes de l'homme ſupérieur.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Sur l'Eſtime & le Reſpect.

CE que j'ai dit juſqu'ici des différents jugemens des hommes, m'engage à tâcher d'en pénétrer les principes.

Toutes les facultés de notre ame ſe réduiſent à ſentir & à connoître ; nous n'avons que des idées ou des affections, car la haine même n'eſt qu'une révolte contre ce qui s'oppoſe à nos affections.

Dans les choſes purement intellectuelles nous ne ferions jamais de faux jugemens, ſi nous avions

avions préſentes toutes les idées qui regardent le ſujet dont nous voulons juger. L'eſprit n'eſt jamais faux, que parce qu'il n'eſt pas aſſez étendu, au moins ſur le ſujet dont il s'agit, quelqu'étendue qu'il pût avoir d'ailleurs ſur d'autres matiéres; mais dans celles où nous avons intérêt, les idées ne ſufiſent pas à la juſteſſe de nos jugemens. La juſteſſe de l'eſprit dépend alors de la droiture du cœur.

Si nous ſommes affectés pour ou contre un objet, il eſt bien difficile que nous ſoyons en état d'en juger ſainement. Notre intérêt plus ou moins développé, mieux ou moins bien entendu, mais toujours ſenti,

ſenti, fait la régle de nos jugemens. Il y a des ſujets ſur l'eſquels la Société a prononcé, & qu'elle n'a pas laiſſé à notre diſcuſſion. Nous ſouſcrivons à ſes déciſions par éducation & par préjugé; mais la Société même s'eſt déterminée par les principes qui dirigent nos jugemens particuliers, c'eſt-à-dire, par l'intérêt. Nous conſultons tous ſéparément notre intérêt perſonnel; la Société a conſulté l'intérêt commun qui rectifie l'intérêt particulier.

C'eſt l'intérêt public qui a dicté les loix, & qui fait les vertus; c'eſt l'intérêt particulier qui fait les crimes, quand il eſt oppoſé à l'intérêt

rêt commun. L'intérêt public fixant l'opinion générale, eſt la meſure de l'eſtime, du reſpect, du véritable prix des choſes, c'eſt-à-dire, du prix reconnu des choſes. L'intérêt particulier décide des jugemens plus vifs & plus intimes, tels que l'amitié & l'amour, les deux effets les plus ſenſibles de l'amour de nous-mêmes. Paſſons à l'application de ces principes.

Qu'eſt-ce que l'eſtime, ſinon un ſentiment que nous inſpire ce qui eſt utile à la Société? Mais quoique cette utilité ſoit néceſſairement relative à tous les membres de la Société, elle eſt trop habituelle & trop peu

peu directe pour être vivement ſentie. Ainſi notre eſtime n'eſt preſque qu'un jugement que nous portons, & non pas une affection qui nous échauffe, telle que l'amitié que nous inſpirent ceux qui nous ſont perſonnellement utiles, & j'entens par utilité perſonnelle, non-ſeulement des ſervices, des bienfaits matériels, mais encore le plaiſir & tout ce qui peut nous affecter agréablement, quoiqu'il puiſſe dans la ſuite nous être réellement nuiſible. L'utilité ainſi entenduë doit, comme on juge bien, s'appliquer même à l'amour, le plus vif de tous les ſentimens, parce qu'il a pour objet ce que

nous regardons comme le ſouverain bien dans le tems que nous en ſommes affectés.

On m'objectera peut-être que ſi l'amour & l'eſtime ont la même ſource, & que ſuivant mon principe ils ne différent que par les degrés, l'amour & le mépris ne dévroient jamais ſe réunir ſur le même objet; ce qui, dira-t-on, n'eſt pas ſans exemples. On ne fait pas ordinairement la même objection ſur l'amitié; on ſuppoſe qu'un honnête homme qui eſt l'ami d'un homme mépriſable, eſt dans l'ignorance à ſon égard, & non pas dans l'aveuglement; & que s'il vient à être inſtruit du caractére

tére qu'il ignoroit, il en fera juſtice en rompant. Je n'examinerai pas ce qui concerne l'amitié qui n'eſt pas toujours entre ceux où l'on croit la voir. Il y a bien de prétenduës amitiés, bien des actes de reconnoiſſance qui ne ſont pas des procédés, quelquefois intéreſſés, & non pas des attachemens.

D'ailleurs ſi je ſatisfais à l'objection ſur le ſentiment le plus vif, on me diſpenſera, je crois, d'éclaircir ce qui concerne des ſentimens plus foibles.

Je dis donc que l'amour & le mépris n'ont jamais eu le même objet à la fois : car je ne

prens point ici pour amour ce desir ardent, mais indéterminé, auquel tout peut servir de pâture, & que rien ne fixe, & auquel sa violence même interdit le choix; je parle de celui qui lie la volonté vers un objet à l'exclusion de tout autre. Un amant de cette espéce ne peut, dis-je, jamais mépriser l'objet de son attachement, sur-tout s'il s'en croit aimé: car l'amour propre offensé peut balancer, & même détruire l'amour. On voit à la vérité des hommes qui ressentent la plus forte passion pour un objet qui l'est aussi du mépris général; mais loin de partager ce mépris, ils l'ignorent; s'ils y ont

ſouſcrit eux-mêmes avant leur paſſion, ils l'oublient enſuite, ſe rétractent de bonne foi, & crient à l'injuſtice. S'il leur arrive dans ces orages ſi communs aux amans de ſe faire des reproches outrageans, ce ſont des accès de fureur ſi peu réfléchis, qu'ils arrivent aux amans qui ont le plus de droit de ſe reſpecter.

L'aveuglement peut n'être pas continuel, & avoir des intervalles où un homme rougit de ſon attachement; mais cette lueur de raiſon n'eſt qu'un inſtant de ſommeil de l'amour qui ſe réveille bientôt pour la déſavouer. Si l'on reconnoît des défauts dans l'objet aimé, ce ſont

ſont de ceux qui gênent, qui tourmentent l'amour, & qui ne l'humilient pas. Peut-être ira-t-on juſqu'à convenir de ſa foibleſſe, & ſera-t-on forcé d'avouer l'erreur de ſon choix; mais c'eſt par impuiſſance de réfuter ce qu'on objecte, pour ſe ſouſtraire à la perſécution, & aſſurer ſa tranquillité contre des remontrances fatiguantes qu'on n'eſt plus obligé d'entendre quand on eſt convenu de tout. Un amant eſt bien loin de ſentir ou même de penſer ce qu'on le force de prononcer, ſur-tout s'il eſt d'un caractére doux. Mais pour peu qu'il ait de fermeté, il réſiſtera avec courage. Ce qu'on lui préſente-

ſentera comme des taches humiliantes dans l'objet de ſa paſſion, il n'en fera que des malheurs qui le lui rendront plus cher: la compaſſion viendra encore redoubler, annoblir l'amour, en faire une vertu, & quelquefois ce ſera avec raiſon, ſans qu'on puiſſe la faire adopter à des cenſeurs incapables de ſentiment, & de faire les diſtinctions fines & honnêtes qui ſéparent le vice d'avec le malheur. Que ceux qui n'ont jamais aimé ſe tiennent pour dit, quelque ſupériorité d'eſprit qu'ils ayent, qu'il y a une infinité d'idées, je dis d'idées juſtes, auſquelles ils ne peuvent atteindre, & qui ne

ſont

ſont réſervées qu'au ſentiment.

Je viens de dire que des inſtans de dépit ne pouvoient pas être regardés comme un état fixe de l'ame, ni prouver que le mépris s'allie avec l'amour. Il me reſte à prévenir l'objection qu'on pourroit tirer des hommes qui ſentent continuellement la honte de leur attachement, & qui ſont humiliés de faire de vains efforts pour ſe dégager. Ces hommes exiſtent aſſurément, & en plus grand nombre qu'on ne croit; mais ils ne ſont plus amoureux, quelqu'apparence qu'ils en ayent.

Il n'y a rien que l'on confonde ſi fort avec l'amour, & qui

qui y ſoit ſouvent plus oppoſé, que la force de l'habitude. C'eſt une chaîne dont il eſt plus difficile de ſe dégager que de l'amour, ſur-tout à un certain âge : car je doute qu'on trouvât dans la jeuneſſe les exemples qu'on voudroit alléguer, non-ſeulement parce que les jeunes gens n'ont pas eu le tems de contracter cette habitude, mais parce qu'ils en ſont incapables.

Le jeune homme qui aime l'objet le plus autentiquement mépriſable, eſt bien loin de s'en douter. Il n'a peut-être pas encore attaché d'idée aux termes d'eſtime & de mépris, il eſt emporté par la paſſion.

Voilà ce qu'il ſent; je ne dirai pas, voilà ce qu'il ſait : car alors il ne ſait ni ne penſe rien, il jouit. Cet objet ceſſe-t-il de lui plaire, parce qu'un autre lui plaît davantage, il penſera ou répétera tout ce qu'on voudra du premier.

Mais dans un âge mûr il n'en eſt pas ainſi, l'habitude eſt contractée; on ceſſe d'aimer & l'on reſte attaché. On mépriſe l'objet de ſon attachement, parce qu'on le voit tel qu'il eſt, & on le voit tel qu'il eſt, parce qu'on n'eſt plus amoureux.

Puiſque notre intérêt eſt la meſure de notre eſtime, quand il nous porte juſqu'à l'affection,

tion, il eſt bien difficile que nous y puiſſions joindre le mépris. L'amour ne dépend pas de l'eſtime; mais dans bien des occaſions l'eſtime dépend de l'amour.

J'avoue que nous nous ſervons très-utilement de perſonnes mépriſables que nous reconnoiſſons pour telles; mais nous les regardons comme des inſtrumens vils qui nous ſont chers, & que nous n'aimons point, ce ſont même ceux dont les perſonnes honnêtes payent le plus ſcrupuleuſement les ſervices, parce que la reconnoiſſance ſeroit un poids trop humiliant.

C'eſt avec bien de la répu-

gnance que j'oſerai dire que les gens naturellement ſenſibles ne ſont pas ordinairement les meilleurs Juges de ce qui eſt eſtimable, c'eſt-à-dire, de ce qui l'eſt pour la Société. Les parens tendres juſqu'à la foibleſſe ſont les moins propres à rendre leurs enfans bons Citoyens. Cependant nous ſommes portés à aimer de préférence les perſonnes reconnues pour ſenſibles, parce que nous nous flattons de devenir l'objet de leur affection, & que nous nous préférons à la Société. Il y a une eſpéce de ſenſibilité vague qui n'eſt qu'une foibleſſe d'organes plus digne de compaſſion que de reconnoiſſance.

ce. La vraie ſenſibilité ſeroit celle qui naîtroit de nos jugemens, & qui ne les formeroit pas.

J'ai remarqué que ceux qui aiment le bien public, qui affectionnent la cauſe commune, & s'en occupent ſans ambition, ont beaucoup de liaiſons & peu d'amis. Un homme qui eſt bon Citoyen activement, n'eſt pas ordinairement fait pour l'amitié ni pour l'amour. Ce n'eſt pas uniquement parce que ſon eſprit eſt trop occupé d'ailleurs; c'eſt que nous n'avons qu'une portion déterminée de ſenſibilité qui ne ſe répartit point, ſans que les portions diminuent. Le feu

de notre ame eſt en cela bien différent de la flamme matérielle, dont l'augmentation & la propagation dépend de la quantité de ſa nourriture.

Nous voyons chez les Peuples où le patriotiſme a régné avec le plus d'éclat, les peres immoler leurs fils à l'Etat; nous admirons leur courage, ou ſommes révoltés de leur barbarie, parce que nous jugeons d'après nos mœurs. Si nous étions élevés dans les mêmes principes, nous verrions qu'ils faiſoient à peine des ſacrifices, puiſque la patrie concentroit toutes leurs affections, & qu'il n'y a point d'objet vers lequel le préjugé de l'éducation ne puiſ-

puiſſe les porter. Pour ces Républicains l'amitié n'étoit qu'une émulation de vertu, le mariage une loi de Société, l'amour un plaiſir paſſager, la patrie ſeule une paſſion. Pour ces hommes l'amitié ſe confondoit avec l'eſtime : pour nous l'une eſt, comme je l'ai dit, un ſimple jugement de l'eſprit, & l'autre un ſentiment.

On ne craint point de dire d'un homme qu'on l'eſtime & qu'on ne l'aime point ; c'eſt faire à la fois un acte de juſtice, d'intérêt perſonnel & de franchiſe : car c'eſt comme ſi l'on diſoit que ce même homme eſt un bon Citoyen, mais qu'on a

ſujet de s'en plaindre, & qu'on ſe préfere à la Société. Aveu qui prouve aujourd'hui une eſpéce de courage philoſophique, & qui autrefois auroit été honteux.

L'altération qui eſt arrivée dans les mœurs, a fait encore que le reſpect, qui chez les Peuples dont j'ai parlé étoit la perfection de l'eſtime, en ſouffre l'excluſion parmi nous, & peut s'allier avec le mépris.

Le reſpect n'eſt autre choſe que l'aveu de la ſupériorité de quelqu'un. Si la ſupériorité du rang ſuivoit toujours celle du mérite, ou qu'on n'eût pas preſcrit des marques extérieures de reſpect, ſon objet ſeroit per-

perſonnel comme celui de l'eſtime, & il a dû l'être originairement, de quelque nature qu'ait été le mérite de mode; mais comme quelques hommes n'eurent pour mérite que le crédit de ſe maintenir dans des places que leurs ayeux avoient honorées, il ne fut plus dès-lors poſſible de confondre la perſonne dans le reſpect que les places exigeoient. Cette diſtinction ſe trouve aujourd'hui ſi vulgairement établie, qu'on voit des hommes reclamer quelquefois pour leur rang, ce qu'ils n'oſeroient prétendre pour eux-mêmes. Vous devez, dit-on, humblement du reſpect à ma place, à mon rang;

rang ; on ſe rend aſſez de juſtice pour n'oſer dire, à ma perſonne. Si la modeſtie fait tenir le même langage, elle ne l'a pas inventé, & elle n'auroit jamais dû adopter celui de l'aviliſſement.

La même réfléxion fit comprendre que le reſpect qui pouvoit ſe refuſer à la perſonne, malgré l'élévation du rang, devoit s'accorder malgré l'abaiſſement de l'état à la ſupériorité du mérite ; car le reſpect en changeant d'objet dans l'application, n'a point changé de nature, & n'eſt dû qu'à la ſupériorité. Ainſi il y a depuis long-tems deux ſortes de reſpects, celui qu'on doit au mérite,

rite, & celui qu'on rend aux places à la naiſſance. Cette derniere eſpéce de reſpect n'eſt plus qu'une formule de paroles ou de geſtes, à laquelle les gens raiſonnables ſe ſoumettent, & dont on ne cherche à s'affranchir que par ſotiſe, & par un orgueil puéril.

Le vrai reſpect n'ayant pour objet que la vertu, il s'enſuit que ce n'eſt pas le tribut qu'on doit à l'eſprit ou aux talens; on les loue, on les eſtime, c'eſt-à-dire qu'on les priſe, on va juſqu'à l'admiration; mais on ne leur doit point de reſpect, puiſqu'ils pourroient ne pas ſauver toujours du mépris. On ne mépriſeroit pas préci-

ſé-

ſément ce qu'on admire, mais on pourroit mépriſer à certains égards ceux qu'on admire à d'autres. Cependant ce diſcernement eſt rare ; tout ce qui ſaiſit l'imagination des hommes ne leur permet pas une juſtice ſi exacte.

En général, le mépris s'attache aux vices bas & la haine aux crimes hardis, qui malheureuſement ſont au deſſus du mépris, & font quelquefois confondre l'horreur avec une ſorte d'admiration. Je ne dis rien en particulier de la colére, qui n'a guére lieu que dans ce qui nous devient perſonnel. La colére eſt une haine ouverte & paſſagere, la haine une colére rete-

retenuë & ſuivie. En conſidérant les différentes gradations, il me ſemble que tout concourt à établir les principes que je propoſe, & pour les réſumer en peu de mots.

Nous eſtimons ce qui eſt utile à la Société, nous mépriſons ce qui lui eſt nuiſible. Nous aimons ce qui nous eſt perſonnellement utile, nous haïſſons ce qui nous eſt contraire, nous reſpectons ce qui nous eſt ſupérieur, nous admirons ce qui eſt extraordinaire.

Il ne s'agit plus que d'éclaircir une équivoque très-commune ſur le mot de mépris, qu'on employe ſouvent dans une acception bien différente

de

de l'idée ou du ſentiment qu'on éprouve. On croit ſouvent, ou l'on veut faire croire qu'on mépriſe certaines perſonnes, parce qu'on s'attache à les dépriſer. Je remarque au contraire qu'on ne dépriſe avec affectation, que par le chagrin de ne pouvoir mépriſer, & qu'on eſtime forcément ceux contre qui on déclame. Le mépris qui s'annonce avec hauteur, n'eſt ni indifférence, ni dédain; c'eſt le langage de la jalouſie, de la haine & de l'eſtime voilées par l'orgueil; car la haine prouve ſouvent plus de motifs d'eſtime, que l'aveu même de l'eſtime ſincere.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Sur le Prix réel des choſes.

NOUS n'avons examiné dans le Chapitre précédent que l'eſtime relative aux perſonnes; faiſons l'application de nos principes aux jugemens que nous portons du prix réel des choſes, & alors eſtimer ne veut dire que priſer.

Dans quelle proportion eſtimons ou priſons-nous les choſes ? Dans celle de leur utilité combinée avec leur rareté ; & cette ſeconde façon de les conſidérer eſt ce qui diſtin-

diſtingue l'eſtime que nous faiſons des perſonnes d'avec le prix des choſes. Cette diſtinction eſt ſi ſûre, que nous n'eſtimons les perſonnes par leur rareté, qu'en les conſidérant comme choſes. Telle eſt, par exemple, l'eſtime que nous avons pour les talens, dont nous faiſons alors abſtraction d'avec la perſonne.

Il faut encore obſerver à l'égard des choſes, comme je l'ai fait à l'égard des perſonnes, que le plaiſir, ſoit réel, ſoit de convention, que ces choſes peuvent nous faire en flâtant nos ſens ou notre amour propre, ſe rapporte à leur utilité; mais de quelque nature que

ſoit

ſoit cette utilité, c'eſt toujours avec la rareté qu'elle ſe combine pour le prix que nous y mettons. Ajoutons que l'utilité ſe meſure encore par ſon étenduë ; de façon que de deux choſes, dont l'utilité & la rareté ſont égales, l'utilité qui eſt commune à un plus grand nombre d'hommes mérite le plus d'eſtime ; & ces trois mobiles du prix que nous mettons aux choſes, l'utilité, l'étenduë de cette utilité, & la rareté, ſe combinent à l'infini, & toujours par les mêmes loix.

Eclairciſſons ces principes par des exemples. Les choſes de premiere néceſſité, telles que le pain & l'eau, ne peuvent pas

être rares, ſans quoi elles ne ſeroient pas néceſſaires ; n'étant pas rares, elles ne peuvent attirer notre eſtime ; mais ſi par malheur elles ceſſent pour un tems d'être communes, quel prix n'y mettons-nous point ? Ce principe fait la régle du commerce.

Comment décidons-nous du prix de toutes les choſes matérielles ? Par la même loi. Nous priſons beaucoup un diamant, en quoi conſiſte ſon utilité ? dans ſon éclat, dans le léger plaiſir de la parure, & ſur-tout dans la vanité frivole qui réſulte de l'opinion d'opulence & de ſes effets. Mais d'un autre côté ſa rareté eſt de

la

la premiere claſſe, & ſes degrés compenſent ou ſurpaſſent ceux que d'autres choſes auroient du côté de l'utilité. D'ailleurs ſous un autre aſpect l'utilité en eſt très-grande, puiſqu'il eſt dans la claſſe des richeſſes qui ſont repréſentatives de toutes les utilités matérielles.

Paſſons aux talens ; par où les priſons-nous ? par la combinaiſon de leur utilité, ſoit pour les commodités, ſoit pour les plaiſirs ; par le nombre de ceux qui en jouiſſent, & la rareté des hommes qui les exercent.

Les arts ou métiers de premiere néceſſité ſont peu eſtimés, parce que tout le monde eſt en état de les exercer, &

qu'ils ſont abandonnés à la partie de la Société malheureuſement la plus mépriſée. On n'a pas pour les Laboureurs l'eſtime, que la reconnoiſſance, la compaſſion, l'humanité dévroient inſpirer. Mais en ſuppoſant par impoſſible qu'il n'y eût à la fois qu'un homme capable de procurer les moiſſons, on en feroit un Dieu, & la vénération ne diminueroit que lorſqu'il auroit communiqué ſes lumiéres, & qu'il auroit acquis parlà plus de droit à la reconnoiſſance. On pourroit après ſa mort rendre à ſa mémoire ce qu'on auroit ravi à ſa perſonne. C'eſt peut-être ce qui a procuré

les

les honneurs divins à certains Inventeurs; il y a eu pluſieurs Divinités dans le Paganiſme qui n'ont pas eu d'autre origine.

A l'égard des arts de pur agrément, & dont toute l'utilité conſiſte dans les plaiſirs qu'ils procurent, dans quel ordre d'eſtime les rangeons-nous? N'eſt-ce pas ſuivant les degrés de plaiſirs & le nombre des hommes qui peuvent en jouir?

Il n'y a point d'art où les hommes en général ſoient plus ſenſibles qu'à la Muſique; & le plaiſir qu'elle leur fait dépendant de l'exécution, il ſemble qu'ils dévroient préférer ceux qui exécutent les piéces

à

à ceux qui les compoſent ; mais d'un autre côté les compoſiteurs ſont les plus rares, & leur utilité eſt plus étenduë. Leurs compoſitions peuvent ſe tranſporter par-tout, & y être exécutées ; au lieu que le talent de l'exécution, quelque ſupérieur qu'il puiſſe être, ſe trouve borné au plaiſir de peu de perſonnes, du moins en comparaiſon du compoſiteur.

La rareté d'une choſe ſans aucune eſpéce d'utilité, ne peut mériter d'eſtime. Celui qui lançoit des grains de millet au travers d'une aiguille, étoit vraiſemblablement unique ; mais cette adreſſe n'étoit d'aucune utilité ; la curioſité qu'il pouvoit

voit exciter n'étoit pas même une curioſité de plaiſir. Il y a des choſes qu'on veut voir, non par le plaiſir qu'elles font, mais pour ſavoir ſi elles ſont.

Pourquoi les ouvrages d'eſprit, en faiſant abſtraction de leur utilité principale, méritent-ils plus d'eſtime & ont-ils plus de réputation que des talens plus rares ? C'eſt par l'avantage qu'ils ont de ſe répandre & d'être par-tout également goûtés par ceux qui ſont capables de les ſentir. Corneille n'eſt peut-être pas un homme plus rare que Lully; cependant leurs noms ne ſont pas ſur la même ligne, parce qu'il y a un plus grand nombre d'hom-

d'hommes à portée de jouir des Ouvrages de Corneille que de ceux de Lully, & que le plaiſir qui naît des ouvrages d'eſprit développant celui des Lecteurs, ou leur touchant le cœur, flâte le ſentiment & l'amour propre, & doit en plus d'occaſions l'emporter ſur le plaiſir des ſens que les talens nous cauſent.

Ce n'eſt pas que dans nos jugemens nous faſſions une analyſe ſi exacte, & une comparaiſon ſi géométrique ; une juſtice naturelle nous les inſpire, & l'examen réfléchi les confirme.

Qu'on parcoure les Sciences & les Arts avec cet examen réfléchi,

réfléchi, on verra que l'eſtime qu'on en fait part toujours des mêmes principes qui s'étendent juſque ſur la politique & la ſcience du gouvernement.

On a recherché bien des fois quel étoit le meilleur : les uns ſe déterminent pour l'un ou pour l'autre par leur goût particulier : d'autres jugent que la forme du gouvernement doit dépendre du local & du caractére des Peuples. Cela peut être vrai ; mais quelque forme que l'on préfére, il y a toujours une premiére régle priſe de l'utilité étendue. Le meilleur des gouvernemens n'eſt pas celui qui fait les hommes les plus heureux, mais celui

qui fait le plus grand nombre d'heureux. Combien faut-il faire de malheureux pour fournir les matériaux de ce qui fait ou devroit faire le bonheur de quelques particuliers, qui même ne ſavent pas en jouir?

Ceux à qui le ſort des hommes eſt confié, doivent toujours ramener leurs calculs à la ſomme commune.

Tout eſt & doit être calcul dans notre conduite; ſi nous faiſons des fautes, c'eſt parce que notre calcul n'embraſſe pas tout ce qui doit entrer dans le réſultat, ſoit faute de lumiéres, ſoit par ignorance, ou par paſſion.

Ce n'eſt pas que les paſſions mêmes

mêmes ne calculent, & quelquefois très-finement; mais elles n'évaluent pas tous les tems qui devroient entrer dans le calcul, & de-là naiſſent toutes leurs erreurs: je m'explique.

La ſageſſe de la conduite dépend de l'expérience, de la prévoyance, & du jugement des circonſtances préſentes: on doit donc faire attention au paſſé, au préſent & à l'avenir; & les paſſions n'enviſagent qu'un de ces objets à la fois, le préſent ou l'avenir, & jamais le paſſé. Quelques exemples rendront cette vérité ſenſible.

L'amour ne s'occupe que du préſent, il cherche le plaiſir

ſir actuel, oublie les maux paſſés, & n'en prévoit point pour l'avenir.

La colére, la haine, & la vengeance qui en eſt la ſuite, jugent comme l'amour. Ces paſſions prennent toujours le meilleur parti poſſible pour leur bonheur préſent; l'avenir ſeul fait leur malheur; l'ambition au contraire n'enviſage que l'avenir; ce qui étoit le terme dans ſon eſpérance, n'eſt plus qu'un moyen pour elle, dès qu'il eſt arrivé.

L'avarice juge comme l'ambition, avec cette différence, que l'une eſt agitée par l'eſpérance, & l'autre par la crainte. L'ambitieux eſpére de proche en

en proche parvenir à tout ; l'avare craint de tout perdre : ni l'un ni l'autre ne ſavent jouir.

L'avarice n'eſt, comme les autres paſſions, qu'un redoublement de l'amour de ſoi-même ; mais elle agit toujours avec timidité & défiance. L'avare craignant tous les maux, deſire ardemment les richeſſes qu'il regarde comme l'échange de tous les biens. Il n'eſt cependant pas auſſi dur à lui-même qu'on le ſuppoſe ; il calcule très-finement, conclut aſſez juſte d'après un faux principe, & trouve bien des jouiſſances dans ſes privations. Il n'y a rien dont il ne ſe prive dans l'eſpérance de jouir de tout. Dans le

tems qu'il ſe refuſe un plaiſir, il jouit confuſément de tous ceux qu'il ſent qu'il peut ſe procurer. Les vraies privations ſont les privations forcées ; celles de l'avare ſont volontaires. L'avarice eſt la plus vile, mais non pas la plus malheureuſe des paſſions.

On ne ſauroit trop s'attacher à corriger ou régler les paſſions qui rendent les hommes malheureux, ſans les avilir ; & l'on doit rendre de plus en plus odieuſes celles qui ſans les rendre malheureux, les aviliſſent, & nuiſent à la Société qui doit être le premier objet de notre attachement.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The L
University

Date

For failure to
or before the l
below there will
cents, and an ex
cents for each

a39003 0095794176